

LETTRES
DE PACIAUDI
AU COMTE DE CAYLUS.

DE L'IMPRIMERIE DE A. ÉGRON,
RUE DES NOYERS, N°. 24.



Pocillator.

LETTRES
DE PACIAUDI,

bibliothécaire et antiquaire du duc de Parme, historiographe de l'ordre de Malte, associé libre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, et membre de plusieurs sociétés savantes,

AU COMTE DE CAYLUS;

avec un Appendice, des Notes et un Essai sur la vie et les écrits de cet antiquaire italien.

DÉDIÉES
AU GÉNÉRAL MURAT,

PAR A. SÉRIEYS, BIBLIOTHÉCAIRE DU PRYTANÉE.

ornées de deux planches, gravées par TARDIEU l'aîné.

> Paciaudi est le seul des Romains, qui puisse nous être utile dans nos recherches.
>
> BARTHELEMY, Lettre XXXV, au C. de CAYLUS.

A PARIS,

CHEZ HENRI TARDIEU, LIBRAIRE, rue et maison des Mathurins, n°. 335.

AN XI. (1802.)



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

AU GÉNÉRAL MURAT.

GÉNÉRAL,

Vous aimez les antiquités; votre magnifique galerie en est une preuve; vous ne verrez donc point sans quelque intérêt paroître sous vos auspices les lettres d'un savant, dont les recherches et les écrits ont illustré l'Italie.

Paciaudi fut le bibliothécaire et l'antiquaire du duc de Parme; il composa la bibliothèque de ce prince, avec autant de zèle, que vous en mettez à gagner des batailles ou à rédiger des traités de paix.

Les Italiens, pour lesquels vous avez tant fait, GÉNÉRAL, verront dans cet hommage un nouveau garant de votre bienveillance; il leur prouvera que vous ne la bornez point aux savans qui existent, mais encore que vous

donnez, pour ainsi dire, l'hospitalité aux ombres illustres des grands hommes qui ont honoré leur patrie.

Général, en prenant sous votre protection spéciale l'antiquaire de Parme, vous faites de nouveau connoître votre penchant à encourager tous les âges, tous les arts, toutes les sciences. Vainement votre modestie veut-elle envelopper des ombres du mystère tous vos traits de bienfaisance : les rives du Lot les répètent à celles de l'Adige, et tout le monde sait que le lycée de votre pays natal va vous devoir sa naissance, comme l'Italie entière vous doit son repos, et la France, une grande partie de sa gloire.

L'hommage que j'ai l'honneur de vous offrir ne sauroit vous déplaire ; il vous rappelle les antiquités d'un pays qui vous sera toujours cher, la reconnoissance de l'attachement dont vous m'honorez, et les doux fruits d'une paix conquise par votre sagesse, autant que par votre bravoure.

Je suis, avec un profond respect,

Votre dévoué compatriote,

Sérieys.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DU P. PACIAUDI.

L'ACCUEIL favorable qu'ont reçu les Lettres de M. l'abbé *Barthelemy*, sur l'Italie, m'a fait naître l'idée de publier celles du père Paciaudi. Elles ont entre elles beaucoup de rapports : même genre d'études, même manière d'écrire, même objet de correspondance.

Je ne me suis point dissimulé que le nom de l'immortel aûteur du voyage du jeune Anacharsis en Grèce, étoit le meilleur passe-port dans un monde littéraire, encore plein des beaux souvenirs attachés à la mémoire de ce grand homme ; mais, d'un autre côté, j'ai pensé que l'ami, le correspondant du comte de Caylus et de Barthelemy, ne devoit point être un homme ordinaire ; j'ai consulté ses goûts, ses travaux, sa vie

publique et privée, et je me suis aisément persuadé que c'étoit un nouveau modèle à présenter dans la carrière des sciences et des vertus sociales.

L'essai sur la vie et les ouvrages de ce savant étranger, quelque foible qu'il puisse être, aura du moins l'intérêt qu'inspirent le désir de connoître un homme vraiment utile, et le récit presque toujours confidentiel de particularités littéraires toujours curieuses. Cet intérêt deviendra bien plus puissant, lorsqu'on saura que les détails essentiels sont puisés à la source la plus sûre, dans l'éloge du père Paciaudi, lu à la séance publique de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le jour de Pâques 1786; éloge dont M. *Dacier*, son auteur (1), a bien voulu me donner connoissance. Les autres détails sont le fruit de mes recherches, ou des renseignemens que j'ai obtenus de quelques Italiens dignes de foi.

Paciaudi naquit à Turin le 13 novembre 1710. Il fit ses études dans l'université de cette ville, se rendit ensuite à Venise, où il prit l'habit de théatin en 1728, et il fit ses vœux l'année suivante. Il fut envoyé à Bologne pour y étudier la philosophie et les mathématiques, sous le célèbre *Beccari;* et, peu de temps après, ses supérieurs lui donnèrent la chaire de philosophie à Gênes. C'est là qu'il osa, le premier (2) en Italie, bannir

(1) L'éloge du père Paciaudi va paroître dans les derniers volumes des mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui sont maintenant sous presse.

(2) On doit aussi à l'abbé *Conti*, noble vénitien, d'avoir in-

de l'école les anciens préjugés, et enseigner publiquement le système de Newton. « Ses thèses, dit M. Dacier, » peuvent être regardées comme des ouvrages. »

De l'enseignement des vérités philosophiques, il passa, jeune encore, à celui des vérités sublimes de la religion; il consacra dix années consécutives à la prédication dans les villes les plus célèbres de l'Italie. Ce temps néanmoins ne fut point perdu pour les lettres: au milieu de ses pieux travaux, il composa et publia son Traité des Antiquités de Ripa Transone: *delle antichita di Ripa Transone, o sia dell' antica Cupra*, in-8°. *Venezia*; 1743. Il n'en fut pas content par la suite; « c'étoit, » disoit-il, un ouvrage de sa jeunesse, qu'il avoit besoin » de refaire pour le rendre utile aux savans. » Il s'étoit adonné à ces recherches dans le fort de ses compositions pour la chaire, et l'on sait bien que ces deux genres de travaux veulent une application toute entière. Trois ans après, dans la même ville, il fit paroître l'explication d'une pierre antique, en un vol. in-12. Dès ce moment il quitta la chaire et se livra exclusivement à l'étude des antiquités.

Pendant les années 1747, 48 et 49, il fit sortir des presses de Naples, une dissertation sur une statue de Mercure, in-4°.; des observations sur quelques mé-

troduit, l'un des premiers dans son pays, le nouveau système philosophique, et de l'avoir appuyé de son éloquence naturelle, et du fruit des observations qu'il avoit faites dans ses voyages en France et en Angleterre.

dailles singulières et étrangères, également in-4°, et les médailles représentant les événemens les plus remarquables du gouvernement du grand-maître de Malte, Pinto, in-fol. Ce dernier ouvrage lui valut la place d'historiographe de l'ordre de Malte.

En 1750, il mit au jour, à Florence, un Traité sur les Croix antiques, et les Monumens sacrés qu'on trouve à Ravennes, in-4°.; la même année, à Venise, il publia son excellent ouvrage, *de sacris christianorum Balneis*, in-4°.; il y traite non-seulement des bains proprement dits, en usage chez les Chrétiens; mais des purifications et des lustrations de toute espèce qu'on faisoit avec l'eau, de la matière et de la forme des instrumens dont on se servoit.

Deux éditions in-4°., l'une de Naples, en 1752, et l'autre de Rome, en 1753, attirèrent une juste réputation à son ouvrage *de rebus gestis Sebastiani Paulii.*

A Rome, avant qu'il ne connut le comte de Caylus, il publia huit volumes in-4.°, depuis 1751 jusqu'en 1756 : en voici la liste par ordre de date.

Diatribe, quâ græci anaglyphi interpretatio traditur, 1751.

De Umbellæ gestatione, 1752.

De Benevento Cereris Augustæ mensore, 1753.

De cultu B. Joannis Baptistæ antiquitates christianæ, 1755.

Puteus sacer agri Bononiensis, 1756.
De Athletarum cubistesi, 1756.

La *Cubistique* est l'art de faire des sauts et des tours de force. Les Grecs plaçoient la danse au rang des marches militaires ; cet art, qui règle les mouvemens du corps, qui les rend justes et agréables, fut divisé en quatre principaux genres, relativement aux cérémonies de la religion, aux exercices de la guerre, aux spectacles des théâtres, enfin aux noces, aux festins et aux réjouissances semblables ; ainsi la Cubistique étoit admise dans la Grèce, mais on en faisoit peu de cas.

De Nummo Triumviri M. Antonii LEG. XXX.
Anaglyphum Peloponnese commentario explicatum. 1757.

Depuis cette époque, sa correspondance avec M. le comte de Caylus, ou plutôt l'assiduité de ses recherches, de ses fouilles pour l'étranger, si j'ose m'exprimer ainsi, l'empêchèrent de poursuivre la carrière de ses propres travaux ; c'est un sacrifice qu'il fit à l'amitié ; sacrifice d'autant plus recommandable, qu'il n'avoit d'autre motif qu'un zèle infatigable envers un savant, dont il aimoit à rehausser la gloire littéraire, sans s'occuper aucunement de la sienne. Dans le courant de ces huit années, il ne publia que ses deux volumes *in*-4.° sur les *monumens du Péloponnèse* ; ils parurent en 1761, et auroient plutôt vu le jour, sans la malheureuse catastrophe de l'un des

frères Pagliarini, ses imprimeurs, dont il parle dans ses lettres.

Cet ouvrage intitulé « *Monumenta Peloponnesia, commentariis explicata, à Paulo Paciaudio, etc.*, a été écrit en latin, comme l'annonce le titre, et je doute qu'aucun ouvrage moderne présente une latinité plus pure, plus harmonieuse, plus élégante ; à l'appui de ce que j'avance qu'il me soit permis de citer ici ces deux passages de sa préface : « Nôrunt (1) qui » cùm Musis, id est, politiore doctrinâ commercium » habent, nullo non tempore floruisse venerandæ » vetustatis enarratores, in quorum commentariis » effulgent ingenii magnitudo et acumen, benè ad- » hibita ratio et veri inveniendi cupiditas, prudens » sincerumquè judicium, oratio plena nervorum et » compagis, atquè ad persuadendum accommodata. » Porrò non id arrogo mihi, ut in horum illustrium » scriptorum numero haberi præsumam, à quorum » sapientiâ tantoperè abesse me sentio. » . . . . . « Nos

(1) « Pour peu qu'on cultive les muses, c'est-à-dire, les sciences » relevées, on sait que dans tous les temps on a vu des hommes » adonnés à l'explication des monumens de l'antiquité, déve- » lopper dans leurs commentaires la grandeur et les finesses du » génie, une droite raison et une envie insatiable de découvrir la » verité, un jugement sage et loyal, une élocution pleine de » force et propre à persuader ; je me garderai bien de m'attribuer » l'honneur de me croire digne d'être placé dans le rang de ces » savans ; je sens trop la distance qui me sépare de ces grands » hommes. . . . . Nous palissons sur les écrits des anciens, et » tout en nous défiant des foibles ressources de notre esprit, » nous osons cependant suivre les traces de ces vieux sages. »

» verò, antiquorum codicibus impallescimus, nostrisquè interdùm diffidentes ingeniolis, veterum illorum » sapientiæ parentum vestigiis insistimus. »

Outre la pureté du langage et la correction du style, on remarque dans cette même préface une éloquence que nos meilleurs orateurs n'auroient point désavouée, surtout lorsqu'il venge l'étude des antiquités des sarcasmes de ses détracteurs : ce passage est digne de Ciceron tonnant contre Catilina.

L'explication des monumens du Peloponnèse paroît, au premier coup d'œil, ne devoir offrir que des détails scientifiques, arides, monotones; Paciaudi en a su tirer un parti bien plus avantageux; on peut dire de ce savant ce que Photius disoit de Denis d'Halicarnasse : il a mis beaucoup de variété dans ses récits historiques, pour soulager l'attention du lecteur et pour la ranimer en même temps. (1).

« Ces monumens, dit M. Dacier, furent transportés » du continent et des îles du Péloponnèse à Venise, » où ils sont partie de la riche collection d'antiquités » formée par les soins de plusieurs sénateurs de » l'illustre maison de Nani; elles consistent en statues, » bustes, bas-reliefs, pierres sépulcrales, et un assez

(1) Usus est digressione non parvâ, ut illa lectorem à satietate circà historiam reficeret, eumque levaret, ac recrearet. Photius Bibl.

» grand nombre d'inscriptions. » Paciaudi classa ces précieux débris dans le meilleur ordre possible.

Enfin, en 1780, on vit sortir des presses du célèbre Bodoni son ouvrage en trois volumes *in*-4.° intitulé : « *Memorie de' grand Maestri del sacro militar or-* » *dine Gerosolimitano.* » (1) Paciaudi n'a publié que le premier siècle de cette histoire ; elle contient la vie du fondateur de l'ordre et celle des dix premiers grands-maîtres : cet ouvrage fut imprimé avec la plus grande magnificence, orné de cartes, de plans, de gravures. Le succès qu'il obtint en fait suffisamment l'éloge ; mais on me saura gré sans doute de rapporter ici ce que disoit Bodoni, au sujet de son auteur, en dédiant l'ouvrage à Emmanuel de Rohan, grand-maître de l'ordre.

« Je suis persuadé qu'en lisant ces mémoires (2),

(1) Mémoires concernant les grands-maîtres de l'ordre militaire de Jérusalem.

(2) « Ho per certo che scorgerà via maggiormente la penetra-
» zione e la vivacità d'ingegno, la copia e la varietà dell' erudi-
» zione, la solidità del giudizio, la maestria nello svilupare i fatti
» piu tenebrosi, la forza e la vaghezza dello scrivere, e l'arte di
» questo suo istorico nel dire le grande cose grandemente ; e
» soprà le altre prerogative saralle gratissima quella di vedere lo
» spirito di religione quì dominare apertamente, come in tutte
» le molte sue opre è in addietro avvenuto.

» Sono queste le sorgenti che gli hanno meritato l'onore di
» essere ascritto, senza ricercalo, alle piu rinomate accademie
» italiane e straniere, di godere il padrocinio ed il favore di
» molti principi e di segnori di alto affare, siccome la corris-
» pondenza di parecchi celebratissimi letterati d'ogni nazione. »

» vous reconnoîtrez aisément la pénétration et la vivacité
» du génie de l'auteur, l'étendue et la variété de son
» érudition, la solidité de son jugement, son habileté
» à débrouiller le chaos des faits les plus obscurs, la
» force et la beauté de son style, son habileté à dire
» avec grandeur les grandes choses, talent naturel de
» l'historiographe de votre ordre, et, pardessus tout,
» cet esprit de religion qui domine dans cet ouvrage,
» comme dans tous ceux qu'il avoit déjà publiés. »

» Ce sont les titres qui lui ont mérité l'honneur d'être
» admis, sans le rechercher, aux académies les plus re-
» nommées, soit de l'Italie, soit étrangères; de jouir
» de l'amitié de plusieurs princes et seigneurs de haute
» considération, et enfin, d'entretenir une correspon-
» dance avec les savans les plus distingués de tous les
» pays. »

Parmi ses nombreux et vastes travaux, il en est un qui, plus que tout autre, flatta le goût particulier du père Paciaudi, et lui fit mettre à profit l'étendue de son érudition. Il fut chargé de composer la bibliothèque du duc de Parme, en qualité de son bibliothécaire. Il est aisé de voir par les confidences relatives à cette nomination, qu'on trouve dans ses lettres, combien cette place lui étoit agréable.

Le soin d'organiser une bibliothèque est pour le savant paisible et désintéressé, l'occupation la plus délicieuse. Le commerce, qu'il entretient avec d'illustres morts, est à l'abri de toutes les tracasseries humaines;

ils viennent, pour ainsi dire, s'offrir sous sa main et semblent solliciter sa bienveillance. On diroit que ces grands généraux de la république des lettres, confondus, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec des factionnaires obscurs, s'applaudissent de trouver leur place dans la société qui leur convient. Ce travail hérissé d'épines est aussi semé de roses. Quand le chasseur littéraire peut découvrir l'auteur qu'il cherche depuis long-temps, s'emparer de ses œuvres les plus rares, les plus cachées, rien ne peut égaler sa joie; alors la mine qu'il exploite semble s'accroître, à mesure qu'elle augmente ses espérances, elle devient pour lui d'autant plus précieuse, qu'elle reste cependant toujours la même, soit qu'il la change de place, soit qu'il s'en approprie et en fasse circuler les trésors ; non-seulement il jouit pour le présent, mais encore il voit dans l'avenir le plus doux salaire de ses peines. Pourroit-on refuser quelque reconnoissance à l'homme laborieux, qui, dans un seul et même lieu, a su réunir les personnages les plus célèbres de tous les temps et de tous les pays ?

Paciaudi s'occupa de cet objet avec un zèle infatigable. Le voyage qu'il fit à Paris, en 1762, avec le cardinal Lenti, lui applanit les difficultés, et en moins de six années il eut rassemblé plus de soixante mille volumes de bons ouvrages dans tous les genres, tant imprimés que manuscrits, et formé une des bibliothèques les plus complettes de l'Italie ; il en fit le catalogue raisonné, qu'il enrichit de notices intéressantes et d'anecdotes inédites. Il seroit bien à désirer que son exemple eût

pour imitateurs ceux qui sont à la tête des grands établissemens bibliographiques.

Pendant le même temps, il dirigea les fouilles de l'ancienne ville de Velleja, appelée par Pline, *Vellejacium.* Il en expliqua les monumens, et justifia de nouveau, par ses savantes dissertations, la qualité d'antiquaire que le prince lui avoit conférée.

Un gouvernement éclairé sait multiplier les hommes utiles ; il met à contribution la diversité de leurs connoissances. Les jésuites étoient en possession de tous les colléges des états de Parme ; lorsqu'ils en furent chassés, Paciaudi fut nommé *président des études.* Il s'empressa de remédier aux nombreux abus qu'il avoit remarqués dans l'enseignement public, fit de nouveaux réglemens, et montra pour l'organisation des colléges, la même sagacité, la même sagesse que celles qu'il avoit apportées dans la composition de la bibliothèque royale. On classe dans la tête des enfans les connoissances de l'esprit humain, comme on classe les livres sur des tablettes.

Après avoir rendu tant de services à la cour de Parme, Paciaudi devoit s'attendre à jouir paisiblement du fruit de ses travaux ; mais il eut à payer sa dette à l'envie : il souffrit une éclipse de faveur. Il étoit intimément lié avec le ministre, qui depuis long-temps avoit manié le timon des affaires ; sa chute entraîna la disgrâce du bibliothécaire, qui perdit momentanément sa place. Il ne quitta point la ville de Parme,

bientôt, son innocence ayant été reconnue, il fut rétabli dans toutes ses fonctions, et recouvra toute la confiance du prince; mais il craignit quelque nouvel orage, et demanda la permission de se retirer dans son pays natal.

« Cet exil volontaire, dit M. Dacier, acheva d'effa-
» cer jusqu'à la moindre trace des soupçons qu'on
» avoit cherché à élever contre lui; on ne se souvint
» bientôt plus que de ses vertus et de son mérite;
» on sentit qu'il laissoit un vide difficile à remplir,
» et on l'invita, dans les termes les plus pressans,
» à venir reprendre sa place; en vain, pour s'en dé-
» fendre, il allégua son âge, et le besoin qu'il avoit de
» se reposer après ses longs travaux, ses excuses ne
» furent point admises; on lui fit de nouvelles ins-
» tances, et ne pouvant plus se refuser à une invi-
» tation si honorable et si flatteuse, il se rendit à
» Parme, où il étoit d'ailleurs rappelé par le désir
» de revoir l'établissement littéraire qu'il y avoit formé
» avec tant de soins et de complaisance. »

Rendu, pour ainsi dire, à sa famille, il se proposoit de continuer les Mémoires des grands hommes de l'ordre de Malte; mais, accablé sous le poids de ses travaux bien plus que sous celui de ses années, il tomba dans un état de langueur et d'infirmités, qui le força d'y renoncer. Il eut à supporter pendant trois ans cet état douloureux, et le soutint comme un sage, rempli de ce pur et véritable esprit de religion, sans lequel tout n'est que chagrins, con-

trariétés, privations sur la terre; enfin il succomba sous une attaque d'apoplexie, le 2 février 1785, près d'achever sa soixante-quinzième année.

C'est le propre des hommes simples et modestes, qui passent leur vie au milieu des morts, dans le silence et l'obscurité des bibliothèques, de n'aspirer ni à la fortune ni à la faveur. Paciaudi avoit vécu à la cour comme dans le cloître; il n'est pas surprenant que le nom de ce théatin n'ait point parmi nous cette célébrité dont il jouit dans sa patrie; mais sa recommandation la plus puissante en France est son intime liaison avec le comte de Caylus, et surtout avec l'immortel Barthelemy. On remarque dans plusieurs lettres de ce dernier, le cas qu'il faisoit de cet antiquaire italien. Il avoit fait sa connoissance lors de son voyage à Rome, en 1756. « Paciaudi, disoit-il à » M. de Caylus (1), connoît fort bien les antiquités, » et joint un grand fond d'érudition à beaucoup de » bon esprit; il parle très-bien Français, et j'ai lié » avec lui une amitié qui servira de base à une corres- » pondance littéraire, quand je serai en France. Il est » très-versé dans la littérature italienne et dans la » nôtre... C'est le seul des Romains qui, par ses con- » naissances, son zèle et sa probité, puisse nous être » utile dans nos recherches. » — Plus loin : « Il n'est » pas question d'argent avec le père Paciaudi (2); il » nous donne ces antiques, parce qu'on les lui a données.

(1) Lettre XXXV.
(2) Lettre XLI.

» Il mérite d'être distingué de la foule des érudits et
» des simples connoisseurs. »

Ce qui contribua le plus à resserrer les nœuds de l'amitié entre ces deux savans, ce fut la conformité des goûts, des opinions, et surtout des caractères; également vifs et bons, sévères dans leurs compositions et dans leurs jugemens, mais justes et doués d'une grande facilité naturelle, remplis de connoissances profondes, et n'en montrant que dans leurs ouvrages; écrivains modestes, amis constans, tout à la fois antiquaires, hommes de lettres et philosophes, ils agrandirent tous deux le domaine des beaux-arts par leurs dissertations, leurs mémoires, et par leur conduite ils peuvent être cités comme des modèles de sagesse, de décence et d'urbanité.

Barthelemy s'est acquis une plus grande célébrité et cependant Paciaudi a beaucoup plus écrit que lui. Il paroît certain que le premier avoit reçu de la nature plus de talens, plus de pénétration, plus de finesse; personne au monde n'avoit dans la société autant d'esprit que lui, s'il faut en croire madame la duchesse de Choiseul, et tous ceux qui l'ont fréquenté. A ces avantages naturels joignez ceux des circonstances. Il fut lié de bonne heure avec tout ce qu'il y avoit de vrais savans à Paris, et familiers avec tous les livres de l'immense bibliothèque du roi. Paciaudi, né peut-être avec autant d'aptitude et de constance, n'eut pas les mêmes ressources; enseveli, dès sa jeunesse, dans un cloître, il cultiva très-utilement les sciences, mais il ne con-

nut point cet élan, qu'on ne peut prendre que dans le monde, au milieu des encouragemens, des conseils, des exemples. D'ailleurs les savans en Italie me paroissent trop isolés, trop disséminés, pour ne pas dire perdus, dans leurs nombreuses académies. Il est même à présumer que les dix années que ce théatin consacra, dans le printemps de son âge, à s'occuper des panégyriques de saints et d'autres ouvrages de piété, nuisirent aux progrès des études, qui lui auroient procuré une réputation plus étendue; quoiqu'il en soit, l'auteur des monumens du Péloponnèse et des mémoires des grands-maîtres de Malte, peut, sous beaucoup de rapports, entrer en parallèle avec l'auteur du voyage d'Anacharsis en Grèce.

On doit encore regarder Paciaudi comme un des auteurs du recueil d'antiquités du comte de Caylus, ou du moins comme un des collaborateurs de ce savant; les lettres que je publie en sont la preuve; elles ont fourni une grande partie des matériaux pour ce vaste édifice; outre ce mérite, bien propre à concilier en leur faveur l'intérêt des savans, les gens du monde et la classe ordinaire des lecteurs, en trouveront un autre dans les confidences secrètes, les détails historiques et littéraires qu'elles renferment; ici ce sont les jésuites, dont la conduite et les opinions révoltent cet homme aussi probe qu'éclairé; là, c'est l'irréconciliable ennemi des faussaires en antiquités et des brocanteurs, qui déshonorent, par leur trafic et leur ignorance, l'une des sciences les plus nobles, qu'ils n'ont jamais connue; tantôt une anecdote, pleine de sel et de gaîté, répand

une variété piquante au milieu d'une dissertation sérieuse; tantôt, d'un seul coup de pinceau, il marque les couleurs caractéristiques des personnages, que leur célébrité ne peut dérober à une juste censure; à côté d'une explication numismatique, on trouve l'analyse d'une brochure; et l'esprit, le cœur, la mémoire, éprouvent tour à tour une égale jouissance.

A l'éclat de son mérite personnel, Paciaudi en joignit un nouveau par ses liaisons avec les hommes les plus célèbres de son temps. Intime ami de Winkelmann, il jouit constamment des bonnes grâces du pape Benoît XIV; ce pontife, dont l'amitié n'étoit pas un vain mot, le choisit pour un des membres de l'Académie des Antiquités, qui s'assembloit chaque semaine sous ses yeux, dans son palais. Reçu à celle des Inscriptions et Belles-Lettres, en qualité de correspondant, presque à la recommandation seule de M. l'abbé Barthelemy, il y obtint celle d'associé d'une voix unanime. Bon, pieux, désintéressé, parfois caustique; mais toujours honnête, il vécut aimé des grands, estimé de ses rivaux, consulté par les savans, et mourut regretté de tout le monde.

FIN DE L'ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DU PÈRE PACIAUDI.

LETTRES
DU P. PACIAUDI
AU COMTE DE CAYLUS.

PREMIÈRE LETTRE.

A Rome, le 26 avril 1758.

MONSIEUR,

J'ai fait remettre à M. Natoire, directeur de l'académie de France, établie à Rome, la caisse bien conditionnée, et bien arrangée avec toutes les précautions possibles, pour être envoyée à M. le marquis de Marigny, avec votre adresse (1). Elle contient tous les mor-

(1) Le début de cette lettre suppose avec raison d'autres lettres qui l'avoient précédée ; mais elles sont en très-petit nombre, et roulent particulièrement sur des sujets dont il est parlé dans les lettres de M. l'abbé Barthelemy, tels que des détails très-connus sur Herculanum, et sur les fausses peintures de Guerra et de Gropalesi.

ceaux d'antiquité en bronze, ou autre métal, et en craie, dont j'ai fait mention dans le catalogue que vous devez avoir déjà reçu par M. l'abbé *Barthelemy*. Je désire que le tout vous parvienne sans aucune fracture ; je serai bien flatté d'apprendre que vous avez reçu le tout sain et sauf; mais je le serai davantage, si j'ai été assez heureux de contenter votre goût.

Comme j'étois sur le point de fermer la caisse, je reçus de Sicile le fond d'un vase en bas-relief, représentant *Scylla, quæ gurgite in alto vexat rates*, ainsi que la décrivent Eschyles, Lycophron, et qu'on la voit dans les médailles des villes grecques. Il y a le nom de l'ouvrier, ou du maître de la fournaise où le vase fut travaillé; ce morceau m'a paru digne de votre collection.

J'ai appelé, dans le catalogue, *Gladiateur* ou *Athlète* (1), une figure qui peut être d'un domestique qui servoit aux festins, qu'on appeloit *Pocillator*; vous le verrez et vous déciderez (2).

(1) Figure I.

(2) M. de Caylus écrivit sur le papier où la figure étoit dessinée, *Pocillator*; ce fut toute la décision.

La statue de *Minerve* est la même qui a appartenu à Borioni, célèbre apothicaire, qui faisoit métier de vendre et revendre des morceaux d'antiquité. Il l'a fait publier dans son recueil ; mais il est dit que c'est la figure d'Agrippine. Je ne disconviens pas de l'usage qu'on avoit de représenter les *femmes augustes* sous l'image des divinités : nous en avons trop d'exemples pour qu'on puisse le nier; mais il me paroît qu'on ne voit pas dans cette statue la totale ressemblance d'Agrippine, et je ne trouve pas non plus des raisons qui me démontrent l'allusion qu'on auroit pu faire d'elle avec Minerve.

Je vous prie de faire part à notre académie royale d'une découverte faite dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui *la Colonne*, à quatorze milles de Rome, où fut l'ancienne ville dite *Labicum.* On continue à y trouver de très-beaux et très-rares monumens; entre autres une *Vénus* avec un petit enfant, et un dauphin qu'on prétend d'un travail plus exquis que la Vénus de Médicis; un buste d'une délicatesse singulière, de *Lucius Verus*; plusieurs pierres, vases, lampes, monnoies, etc. La chose la plus rare et la plus nouvelle est une inscription grecque, qu'on y a trouvée

près d'une grande fabrique, laquelle inscription dénote qu'il y avoit là une bibliothèque; à présent on fouille avec exactitude pour voir si on trouvera quelques livres : ce seroit une découverte trop heureuse.

Je vous prie de me conserver votre amitié et vos bontés; je me flatte de les mériter par les sentimens de reconnoissance que j'en conserverai toute la vie, et par le tendre respect avec lequel je suis, etc.

MONSIEUR,

PACIAUDI, théatin.

LETTRE II.

28 juin 1758.

MONSIEUR,

Je me flatte de m'être acquitté de vos commissions heureusement, et de les avoir faites avec succès, et mieux que ci-devant, à tous égards. Je vous ai fait l'acquisition de trente-un morceaux qui sont bien dignes

d'entrer dans votre collection; vous en jugerez par vous-même en lisant le catalogue ci-joint. Je l'avois d'abord écrit en italien; il vint chez moi M. de Troyes, qui est un très-aimable et très-respectable prélat, qui a voulu le traduire lui-même en français, afin de bien expliquer les choses dont je ne savois pas les termes français correspondans aux italiens.

Je vous envoie aujourd'hui une petite boîte dans laquelle vous trouverez une partie de ces morceaux; la seconde est prête, et M. Natoire aura soin de vous l'envoyer par le courrier de l'ordinaire suivant.

J'ai été inquiet plus que vous, monsieur, sur le compte de la grande caisse que je voulois vous faire parvenir promptement, et je n'étois plus dans le cas de la défaire pour la diviser en plusieurs autres plus petites. Je me suis souvent recommandé à M. Natoire pour qu'il en sollicitât l'expédition. Enfin il y a peu de jours qu'il m'envoya dire d'être tranquille, attendu que le directeur de la poste s'étoit chargé de vous la faire tenir en droiture, et bien vîte. Que je serai charmé, monsieur, si tout cela vous arrive à la fois! Je crois vous avoir fourni de la matière pour un troisième volume : tout le monde le souhaite, et

je vous supplie d'y travailler. Je n'ai pas dépensé tout votre argent : il me reste dix à douze *écus*, que je tâcherai de bien employer.

J'avois envoyé un garçon habile pour faire le dessin de la *Vénus ;* mais le sculpteur qui la garde n'a pas voulu le permettre : en revanche, votre élève *Guiard* (1), à qui j'en ai parlé, s'est chargé de vous faire sa cour, et de vous témoigner sa reconnoissance, en faisant le portrait exact de la statue : il est fait pour y réussir, et d'ailleurs il est ami du sculpteur ; vous l'aurez donc sans faute dans la semaine prochaine.

M. le bailli de Breteuil, ambassadeur de Malthe, est arrivé ; je l'ai vu le même jour. Nous serons très-bons amis, par toutes sortes de raisons. Il vous fait mille complimens, aussi bien que l'abbé de Cicé, et l'abbé Morlay. Je vous remercie, monsieur, des bontés que vous avez pour moi, et je serai, toute ma vie, avec la plus vive reconnoissance et le plus tendre respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, etc.

(1) C'est le jeune artiste dont il est si souvent parlé dans les lettres de M. l'abbé Barthelemy.

Catalogue des antiquités envoyées à M. le comte de Caylus.

1°. Un petit tableau de mosaïque antique (1) qui appartenoit au célèbre Ficcoroni ; il y manque, d'un côté et de l'autre, les extrémités. Ficcoroni le trouva aux environs de Rome, et afin que les morceaux ne s'en allassent point, il l'appliqua sur une brique. La matière de cette mosaïque est formée de petits morceaux de différentes pierres. Les *rouges* sont de rouge d'Égypte; les *jaunes*, d'écorce, ou de superficie de jaune antique; les *verts*, de couche d'émeraude; les *bleus*, d'encaustum, ou verre cuit; les *blancs*, de marbre blanc. — La représentation est un temple, avec le degré qui y conduit, au-devant duquel est un prêtre en habit long, couronné de feuilles et de fleurs, tenant un bâton haut, dont l'extrémité est revêtue de feuilles. On y voit encore en avant un *âne* chargé de deux corbeilles ou mannequins pleins de fruits; ce qui peut donner matière à une

(1) Voyez à l'appendice des observations sur ce tableau, n° 1.

belle dissertation. — C'est peut-être une allusion à la coutume de porter les prémices des fruits de la terre au temple d'Apollon à Délos: ce que faisoient les peuples hyperboréens. — Peut-être le tableau représente le temple de *Vertumne*, à qui l'on offroit les mêmes prémices; et peut-être aussi l'on pourroit y trouver l'*Onothusie*, ὀνοθυσία, ou sacrifice de l'âne offert à Bacchus, et l'on pourroit appuyer cette supposition sur la forme de la couronne du prêtre, et celle du bâton, qui ressemble à un *thyrse*.

2°. Un *Jupiter terminal* en bronze. Tous les antiquaires de Rome conviennent que c'est la première fois que l'on voit cette figure en *métal*. Les maisons de plaisance de Rome sont ornées des *thermes* en marbre; mais on n'en avoit point encore vu en bronze, du moins on m'en a assuré. Le morceau paroît très-antique, et fait d'une main grecque. La tête devoit être revêtue de quelqu'autre ornement qui manque, ou bien cette figure servoit d'appui à quelque autre chose.

3°. Un *Jupiter vainqueur*, d'une excellente forme, couronné de feuilles qui paroissent de laurier. C'est ainsi que L. Papirius couronna la statue de Jupiter après la victoire

qu'il remporta sur les Samnites. Il tient la foudre de sa main droite; mais la singularité consiste dans la *pique simple*, ou *hasta pura*, qui est d'argent, et qui n'a point été ajoutée, mais trouvée comme elle est au moment présent. Pausanias parle des ornemens d'argent ajoutés aux statues des dieux qui n'étoient que de bronze ou de bois.

4°. Un *Telesphore* en bronze, mais de mauvaise manière.

5°. Un soldat des Samnites, avec le casque ouvert et crêté (*galea cristata*) d'un très-beau travail et de belle rouille. On en a trouvé plusieurs pareils dans le *Samnium*. L'habit de celui-ci est remarquabe.

6°. Un autre soldat romain, qui tient dans la main droite un poignard, ou le reste de sa pique.

7°. Un *Oplomaque*, ὀπλομαχος, ou soldat en guerre, avec le casque rabattu sur le visage, et un petit poignard à la main droite, à la gauche un *bouclier gaulois*. Il faut voir si c'est un ancien soldat gaulois : la description de Végèce, et de quelque autre écrivain peut en décider. Il étoit planté sur un piédestal; c'est pourquoi il a été limé par en bas.

8°. Un casque de métal, d'une excellente

proportion, il a dû servir à quelque statue de Minerve, en marbre ou en bois.

9°. Une figure de bronze à laquelle il manque le bras droit. Le *nu* et la manière de cette figure peuvent la faire prendre pour un Antinoüs de très-mauvaise sculpture.

10°. Un génie avec les ailes à la tête, dans une attitude à pouvoir être suspendu, et à être à cheval sur quelque chose : on ne distingue pas bien ce qu'il tient dans les mains.

11°. Un danseur qui s'élance pour sauter en avant, trouvé à *Ripatransone*.

12°. Une femme assise, qui tient un petit vase dans sa main gauche : il lui manque un bras. Elle paroît être la déesse de la *santé*. La coiffure mérite quelque attention.

13°. Un bas-relief en bronze très-beau, représentant un *Silène*, dont les tempes sont ornées de bandelettes (*vitta strophion*); il porte une couronne de pampre, et contre la coutume, il est en robe. Il doit avoir été adossé à quelque chose, par trois trous qui s'y trouvent; le morceau est considérable, quoique petit.

15°. Une petite lame avec l'inscription d'un côté, POLEMI, d'autre, V. C. C'étoit

peut-être une *tessera militaris*, ou le *signal* de quelqu'esclave, etc.

15°. Une anse ou ornement de vase, représentant un griffon.

16°. Un ornement de vase, ou de trépied, ou d'autel, avec un masque de Silène, et deux têtes de bélier d'excellente sculpture.

17°. Un esclave avec la robe courte, un peu gâté par le tartre; mais remarquable. On le pourroit prendre pour un servant à table, ou à d'autres offices : mais il y a plus d'apparence que c'est un médecin antique, qui portoit peut-être un livre dans la main droite; la gauche, qui n'est pas en proportion avec le reste, est étendue, et portoit vraisemblablement quelque remède, signe ordinaire des médecins.

18°. Une *Flaminique*, ou prêtresse, qui a dans la main gauche une assiette (*patera*), et un vase dans la droite. Elle est d'une très-belle rouille; mais d'un mauvais dessin. L'habillement et l'ornement de la tête méritent attention.

19°. Un paysan avec un bonnet pointu, et une ceinture aux reins; il tient dans la main droite un vase, lequel a des anses; et dans la gauche une hache. Il est absolument sans proportion ; mais il est singulier par bien

des raisons en son genre; trouvé à Ripatransone.

20°. Une petite statue d'un homme nu, qui lève le bras droit, et qui de la gauche tient une espèce de burette : c'est peut-être un esclave servant dans le bain.

21°. Une petite figure, qui représente vraisemblablement un soldat barbare. Elle paroît d'*écume de fer :* si cela est, c'est une rareté.

22°. Une statue ancienne *italique*, ou du *Picenum*, où elle a été trouvée. Il ne faut pas la confondre avec les égyptiennes et les étrusques. Toutes les statues qui se trouvent dans le *Picenum* sont à peu près de la même façon, avec les bras et les jambes attachés, et les cheveux arrangés en cerceau, ou disposés comme des tuyaux : elles sont certainement d'une grande antiquité, et sont particulières à cette province; cela est sûr.

23°. Un *singe* en bronze. Les anciens s'amusoient, ainsi que nous, de cet animal; et leurs écrivains nous l'assurent.

24°. Un homme *masqué*, avec les mains liées derrière le dos, qui fait le *saut de l'outre*. Ficcoroni en a donné l'estampe dans son livre dédié au duc de Saint-Aignan, *delle maschere sceniche*, pl. XXXVII. Virgile,

dans les Géorgiques, liv. II, fait mention de ce *saut*, ainsi qu'Athénée. Ce jeu grossier se faisoit ordinairement parmi les paysans : il étoit appelé chez les Grecs ΑΣΚΩΛΙΑΣΜΟΝ.

25°. Un morceau en bronze, très-précieux, représentant un buste d'un ancien *comédien* des comédies *atellanes*, appelé parmi les Italiens, *Polichinel.* On n'en avoit vu jusqu'à présent qu'un seul entier, que possédoit le marquis Capponi. Ficcoroni le publia, planche IX. Il est aujourd'hui dans le cabinet des jésuites, conservé comme une rareté. Ce buste-ci paroît plus singulier; il est attaché, par le moyen d'une soudure, à une médaille antique, qui est un *quadran*, avec l'épi de blé, le taureau, le serpent, et la marque de la valeur de cette monnoie : il y a pour légende ROMA.

26°. Un autre *Polichinella* entier, qui devroit être à cheval, et qui, par le mouvement des bras, semble se moquer des spectateurs. Ficcoroni l'acheta après avoir publié le livre des masques.

27°. Une petite figure en bronze, d'un homme assis, avec le bonnet et l'habit à la *phrygienne.* Ne seroit-il pas quelque barbare fait esclave ?

28°. Une petite *Vénus* de plomb, sortant de son bain. Cette figure en plomb servoit vraisemblablement à l'amusement des enfans, ainsi qu'à leur petit autel (*lararium puerile*) dont il est fait mention dans les auteurs anciens. Les enfans faisoient alors, par religion, ce que font aujourd'hui les nôtres. Le marquis Olivieri, très-connu dans la république des lettres, a trouvé depuis peu à *Pesaro*, dans une de ses terres, un petit coffre plein de figures de divinités en plomb, avec de très-petits instrumens propres aux sacrifices. Auprès de Sarsina, en 1749, on trouva encore de pareilles figures toutes unies les unes aux autres. Nous voyons aujourd'hui que les ornemens des autels pour les petits enfans se font de plomb.

29°. Un petit enfant de matière vitrifiée, tenant un vase. Il servoit peut-être de *talisman* ou *amulette* pour les enfans, etc.

30°. Une tête de craie, de bonne main, trouvée en Sicile.

31°. Un vœu de craie, trouvé à *Tarente*, dans la *Magna Græcia*, l'année 1744. C'est une femme qui donne à téter. C'est vraisemblablement un vœu à *Lucine*, etc.

LETTRE III.

A Rome, le 30 août 1758.

MONSIEUR,

Puisque vous me le permettez, je vais vous écrire en italien (1). Quelle circonstance me rendit jamais l'usage de votre langue plus nécessaire, que celle où je dois vous exprimer ma reconnoissance pour les bontés dont vous ne cessez de m'honorer? Déjà, monsieur le comte, vous m'aviez accablé de vos bienfaits; vous venez d'y mettre le comble, par le nouveau présent que vous m'avez envoyé. La collection toute entière des Mémoires de votre académie! voilà de ces traits de générosité qui n'appartiennent qu'au comte de Caylus.

C'est à M. l'abbé Barthelemy que je dois votre connoissance, et tant de marques de bienveillance de votre part; c'est à lui à vous

(1) Les deux lettres précédentes sont écrites en français de la main de Paciaudi; les suivantes sont traduites de l'italien.

faire mes remercîmens, à vous dire ce que je ne puis vous exprimer.

Je ne vous ai pas encore parlé de votre dissertation sur le *papyrus*, je voulois auparavant la lire; elle m'est d'autant plus chère, que l'exemplaire que vous m'avez adressé, est revêtu de votre nom écrit de votre propre main. Tout ce qui me vient de vous, monsieur le comte, est un trésor pour moi.

Cette dissertation est excellente; elle paroît fort à propos pour résoudre un problème. Tous les papes, jusqu'à Grégoire VII, ont fait écrire leurs bulles sur le *papyrus*, et il ne nous en reste que cinq ou six, tandis que la seule église de Ravenne possède plus de cent de ces *papyrus* répandus dans l'Italie. On ne dira point qu'elle fût plus riche ni plus puissante que l'église romaine : il faut donc trouver d'autres motifs de cette différence. Votre dissertation m'a donné de grandes lumières; je vous remercie de cette belle découverte; au moyen de votre ouvrage, j'ai décidé la question, et je n'ai point manqué de citer le nom de son auteur.

Je continue mes recherches pour vous, et je me donnerai tous les mouvemens possibles, afin de vous fournir des matériaux pour le

troisième tome de votre recueil. Maintenant que je connois parfaitement votre goût, je ne m'attacherai qu'aux monumens précieux par leur rareté : j'en ai déjà trouvé quelques-uns. Je me propose de passer le mois d'octobre à parcourir la campagne de Rome, et je serois bien trompé, si je ne faisois point quelque bonne acquisition pour mon cher comte de Caylus.

Guiard vous fait mille remercîmens, et ne cesse de parler de vos bontés ; le bailli de Breteuil lui témoigne le plus vif intérêt ; il lui en donne des preuves dans toutes les occasions qui se présentent. Je ne suis point un homme à m'ériger en protecteur ; mais certainement je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ce pauvre Guiard ; il le mérite par lui-même, mais plus encore par l'intérêt que vous prenez à son avancement. Je lui ai prêté le premier volume des peintures d'Herculanum ; il y trouve beaucoup de sujets à étudier.

Je me réjouis avec vous de votre acquisition de l'*hermaphrodite*, et j'en attends la gravure. M. le comte de Caylus est né pour la prospérité des beaux-arts, et pour l'agrandissement de leurs domaines. Combien la France lui sera redevable !

Malgré tout cela, permettez-moi, monsieur le comte, de vous contredire une fois. Vous m'écrivez que votre intention est d'augmenter, dans votre troisième tome, le nombre des monumens, et de diminuer vos explications. Pourquoi cela ? Croira-t-on que vous êtes embarrassé pour les continuer? Démarches, sacrifices pécuniaires, raisonnemens, est-il rien qui vous coûte? Cette manière d'expliquer les antiquités, qu'on admire dans vos deux premiers volumes, vous honore, et en même temps est utile au lecteur. Je vous prie d'être un peu moins philosophe sur cet article. Ce n'est pas que vous ayez besoin de chercher de la réputation par ce moyen; cependant vous vous êtes acquis dans la littérature un crédit d'autant mieux fondé, que tous vos ouvrages ont le même degré de mérite.

M. l'ambassadeur Breteuil, M. de Troyes, et l'abbé de Cicé, vous font mille complimens. Notre Breteuil est l'homme du monde le plus aimable.

Je suis, et serai toute ma vie, avec le dévouement et la reconnoissance les plus sincères, tout à vous, etc.

LETTRE IV.

Rome, 23 novembre 1758.

MONSIEUR,

Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous adresser une petite caisse d'antiquités, dont la plupart, à ce que je pense, sont choisies et estimables. J'ai été quarante jours en campagne, et j'en ai été bien soulagé, car ma foible santé avoit besoin de ce repos. Voilà le motif du silence que j'ai gardé avec vous malgré moi; car il n'y a point de plus grand plaisir pour moi, que d'être en correspondance avec une personne de votre talent, de votre mérite, et de votre cordialité.

Pour franchir les difficultés qu'on rencontroit à la poste, j'ai pris la liberté d'adresser la caisse et les papiers à M. le marquis de Marigny, à qui vous en ferez mes excuses; j'ai cru qu'il n'y avoit aucun meilleur expédient que cette adresse.

Il manque le *consul* ou l'*ours en robe*, (l'orso togato), que je vous indiquai dans l'autre note, et qui étoit resté dans les mains

de l'abbé de Cussay, qui vouloit y faire quelques remarques. Il est malade, et on ne peut pas le voir : je ne sais si je l'aurai avant que de fermer la caisse.

P. S. J'ai recouvré l'*ours en robe*, et je le joins à l'envoi d'aujourd'hui.

En vidant la caisse, faites bien attention à tous les papiers, car il y a des petits morceaux qui peuvent échapper à l'œil, et particulièrement dans la petite boîte où sont les pierres gravées.

J'ai voulu accompagner toutes ces pièces d'une courte explication. Je sais bien que M. le comte de Caylus n'a pas besoin de mes foibles lumières, et que c'est trop oser que d'envoyer à un maître des monumens avec des interprétations; mais deux réflexions m'y ont décidé. 1°. Parce que je souhaitois vous constater que je n'achète rien pour vous sans un examen sévère ; 2°. pour vous abréger le travail, afin que vous puissiez achever bientôt le tome III des Antiquités. Je suis vraiment impatient que vous donniez au public la suite d'un ouvrage si utile. Par cet envoi vous aurez des nouveaux matériaux.

Mais venons au motif par lequel je devois commencer ma lettre. A mon retour à la ville,

j'ai trouvé la caisse de livres et le magnifique présent que vous m'avez fait. Mon Dieu! vous me défendez de vous faire des remercîmens; vous me reprochez même d'en trop faire : je ne sais que vous répondre! Malgré que cela vous déplaise et vous ennuie, il faut que je vous déclare, de nouveau, combien vous m'obligez par tant de générosité. Le don est trop grand pour que je puisse me taire, et je ne cesserai jamais de me le rappeler et d'en être reconnoissant.

Votre portrait, je vous l'assure, m'a fait autant de plaisir que vos livres. Je ne sais pas si j'aurai l'honneur et la consolation de vous connoître, monsieur, personnellement, comme je le souhaite; mais j'en suis en quelque sorte dédommagé, ayant votre portrait; je l'ai fait aussitôt arranger dans un cadre, et je l'ai placé dans mon cabinet à l'endroit le plus marquant; je le dois à votre naissance, à votre érudition, à votre amitié envers moi.

J'ai parcouru les volumes, afin de lire bientôt les explications des deux boucliers d'Achille et d'Enée, et je ne les ai pas trouvées, non plus que la *Table Isiaque*. J'attends donc à voir tout cela dans les suivans.

Le Polichinel *Alfani* n'a pas encore paru. Piranesi n'est point à la ville, et je l'attends pour vous servir. Je vous prie de faire mes complimens à l'abbé Barthelemy. Je suis charmé du bailli de Breteuil, et je le trouve toujours plus aimable; il vous fait ses complimens. Conservez-moi dans vos bonnes grâces, et croyez que je suis pénétré du plus sincère respect et de la plus vive reconnoissance.

Votre très-humble, etc.

LETTRE V.

Rome, 14 février 1759.

MONSIEUR,

Vous me permettrez de vous écrire aujourd'hui une lettre bien longue. J'ai tant de choses à vous dire qu'il m'est impossible d'être laconique.

Je suis bien aise que la correction de la mosaïque de Palestrine ait eu l'avantage de vous plaire : il étoit très-nécessaire de la faire. M. le cardinal Spinelli est plein d'estime pour vous, et il est prêt à vous en donner des marques

dans toutes les autres occasions. Il a été fort sensible aux honnêtetés que vous lui faites dans vos lettres.

Barthelemy ne m'a plus écrit au sujet de la mosaïque : vraisemblablement ma dernière lettre aura tranquillisé tous ses doutes sur les antiquités prénestines. Je suis bien curieux de voir sa dissertation au sujet de ce pavé. Le cardinal Polignac imagina une explication qui manifestoit son talent ; mais peut-être elle n'étoit pas la véritable : il y a bien des raisons pour la combattre, et certainement Barthelemy ne les ignore pas.

Je ne crains point que l'abbé (1) néglige d'en envoyer un exemplaire au cardinal Spinelli, qui, malgré qu'il ne soit pas antiquaire, étant l'évêque de Palestrine, semble avoir droit à tout ce qui appartient à ce pays.

Depuis environ un mois et demi, j'ai envoyé à l'adresse de M. le duc de Choiseul, certains livres pour l'abbé et pour le supérieur des théatins, le père d'Héricourt. Je n'en ai reçu aucune nouvelle : il y avoit encore pour l'abbé un exemplaire de mon dernier ouvrage,

(1) Dans toutes ses lettres, par le nom de l'*abbé*, Paciaudi veut désigner M. l'abbé Barthelemy.

Antiquario - Theologico. Dites, je vous en prie, à l'abbé de m'en informer.

A propos de livres, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre; je me suis procuré, il y a un mois, les dessins de diverses antiquités grecques, trouvées aux îles de l'Archipel: elles sont rendues avec fidélité, et sont également instructives et rares. J'avois voulu en faire le sujet d'une dissertation pour notre académie royale, mais ce n'est pas possible; celui qui les possède veut qu'elles soient imprimées de suite. J'en prépare pourtant l'explication latine, et aussitôt que je pourrai, je la publierai.

Afin de me disposer mieux au travail, j'irai dans deux jours passer le carnaval à *Nettuno*, c'est-à-dire, l'ancien *Antium*. L'air de la mer, dans ces pays, est un des remèdes le plus efficace. Je voudrois bien y trouver quelque antiquité à acheter pour vous.

Je suis bien aise que le duc de Noja, cet amateur si zélé de médailles, ait été aussi content de Paris qu'il a été dégoûté de Londres. Je recevrai de lui les brochures que vous venez de m'annoncer, et ce sera pour moi un vrai sujet de joie que de pouvoir m'entretenir de la personne que j'aime et que je respecte le plus, par reconnoissance et par devoir. La vie

humaine est un tissu de regrets : je n'en aurai jamais un plus grand que celui de vous avoir connu trop tard, et d'avoir fait seulement à présent cette heureuse acquisition.

Notre très-aimable bailli de Breteuil m'a d'abord donné à dîner pour qu'on remplît la commission de boire à votre santé, ce que nous avons fait de tout notre cœur; donnez-nous la revanche au dîner de lundi, chez madame Geoffroin; le bailli m'a fait un présent des portraits des personnes qui forment cette société : il me semble y voir ces soupers d'Athénée, où l'on ne s'entretenoit que d'arts et de sciences. Les repas de Rome sont bien différens; tout y est cérémonial quand on ne s'y entretient pas de médisance. On offre au bailli un tableau admirable; je n'en ai pas vu le pareil. On le prétend du Dominiquin : je ne le crois pas; mais quelqu'en soit l'auteur, c'est un chef-d'œuvre. Il m'a dit qu'il vous en feroit le détail. A la vérité le prix de mille écus romains qu'on en demande, est exorbitant : il seroit assez payé, à ce qui me semble, à 600 livres.

M. de Mariette est digne d'être aimé de tout le monde; il jouit de toute votre affection; je lui ai aussi consacré la mienne. Je voudrois

savoir si ses *pierres gravées* sont imprimées pour le compte de l'imprimerie royale, ou si on les vend aux particuliers. Quel ouvrage !

Avez-vous encore vu les peintures d'Herculanum ? Vous ne m'en avez jamais rien dit, et je ne sais pas ce que vous en pensez. Éclairez-moi sur ce point, vous qui voyez si bien. J'en ai procuré un exemplaire, dans le mois de septembre, à M. de Boutin, et je le payai bien cher. Un élève de l'académie de France se chargea de le lui faire parvenir. A propos de peinture, il faut que vous m'envoyiez un autre exemplaire de l'*Hercule Thébain*. J'ai été obligé d'en faire un sacrifice à l'école des peintres, qui trouvent cet ouvrage excellent.

Vous me parlez de nouveau de mon voyage à Paris, et M. le duc et madame la duchesse de Choiseul, ainsi que le bailli de Solar, m'en renouvellent l'invitation. Je n'ai pas besoin de ces instances : il y a trop de temps que je désire de l'effectuer. Autrefois la curiosité étoit la passion principale qui m'y déterminoit; mais, depuis que j'ai eu le bonheur d'entrer en correspondance avec vous, ce qui m'y décideroit le plus seroit le plaisir de vous voir. Que je serois heureux si je pouvois le goûter! Mais j'ai trop d'entraves pour pouvoir m'en débar-

rasser sitôt. Je donnerois tout Versailles et tout ce qu'il y a de plus brillant dans Paris, pous passer deux heures chaque jour avec M. le comte de Caylus. Nos idées se réuniroient, et quand les esprits sont de concert, la société devient la plus charmante.

Il me reste à vous répondre au sujet du correspondant que désire M. Pellerin, afin d'augmenter son cabinet. Ce nom est trop respectable dans la république des lettres, et son muséum est trop connu par sa rareté, pour ne pas m'intéresser à le servir et à faire tout ce que vous avez eu la bonté de m'ordonner. Mais il faut trouver un honnête homme qui n'abuse point de sa générosité, qui n'envoie pas des choses fausses pour des véritables, et qui soit en état de les distinguer avec sûreté. *Rem difficilem postulasti.* (C'est une chose difficile que vous avez demandée). Ils ne sont plus, ces loyaux antiquaires auxquels j'aurois pu me fier ; et il n'est resté qu'une poignée de brocanteurs avares et ignorans. Je serois bien fâché de proposer un correspondant qui en agît comme l'abbé Cantoni. Maudit intérêt ! il déshonore la nation italienne.

Néanmoins je parlerai et je tâcherai de trouver une personne à laquelle on puisse se fier.

Ici, la marchandise des médailles grecques commence à manquer : ce commerce a tourné vers Venise et Naples. Il seroit bon de trouver un correspondant qui en eût d'autres dans ces villes. Le peu qu'on en trouve ici, va finir dans les mains de deux ou trois religieux qui recueillent et achètent pour ne plus vendre. Les laïques cultivent bien peu ces etudes, et presque personne n'a plus de muséum. Mais, je le répète, si on peut trouver le correspondant, je mettrai les choses en un état que M. Pellerin puisse en être content.

Je vous demande mille fois pardon de tant de bavardages; mais le devoir de répondre à tout et le plaisir incroyable que je sens de m'entretenir avec vous, m'ont entraîné et conduit trop avant sans m'en apercevoir. Je finis donc; mais en me déclarant toujours le plus sincère et le plus reconnoissant de vos serviteurs, etc.

P. S. J'avois oublié deux choses. Le marquis Galliani, napolitain, a publié son *Vitruve* avec la traduction italienne. Ce livre est fait avec la dernière exactitude, magnifiquement imprimé, riche en figures, et avec

beaucoup de savoir. Après celui de Perrault, on n'a rien de meilleur.

Piranesi imprime, en deux volumes, les antiquités du *Campo Marzo* (Champ de Mars). Il y parle de vous en plusieurs endroits avec beaucoup d'estime. Mais il veut y joindre une dissertation contre les antiquités grecques de M. Leroy. Piranesi prétend que Leroy a trop vanté les Grecs. Il espère démontrer que les Romains n'apprirent point d'eux l'architecture, mais qu'ils bâtirent des édifices admirables, tels que le *Cirque* et la *Cloaca maxima* (la Cloaque très-grande), avant que d'avoir aucun commerce avec les Grecs. Il veut que l'origine de cette science soit étrusque et non grecque. Mais Piranesi dessine bien, remarque beaucoup : quant au reste, remplira-t-il l'attente des hommes éclairés ? . . .

LETTRE VI.

Nettuno, 23 février 1759.

MONSIEUR,

Je réponds en peu de mots à votre lettre du 5 février, qu'on vient de me remettre sur

le bord de la mer, où je suis depuis quelques jours, et où je resterai jusqu'au 5 de mars. Un antiquaire qui se promène sur ces rivages, et se rappelle qu'ici étoit l'ancien Antium; qu'ici vint le peuple romain recevoir la réponse du dieu Esculape et le serpent épidaurien; qui voit ici les restes de l'ancien port, des anciens temples, de l'ancien arsenal, jouit d'un double plaisir : de l'avantage d'un air pur, et de la vue de ces mémorables ruines. Je ne néglige pas de chercher des antiquités; mais je n'ai rien trouvé, à l'exception d'un piédestal d'une statue avec cette inscription :

C. Clodius C. F. Quir. maximu
Proc. Aug. A. frumento
Quaestor AEdil. II Vir
Signum spei D D.

On l'a fouillé sous mes yeux; on m'en a fait un présent : mais la masse du marbre est si grande, que vraisemblablement je serai forcé de le laisser à Nettuno, ou d'attendre l'occasion de quelque barque, pour l'envoyer à Rome. Tout auprès on a trouvé un bras, à l'endroit où je faisois fouiller pour voir si on pouvoit

découvrir la statue de l'Espérance annoncée dans l'inscription. Je l'aurois achetée volontiers pour votre jardin; mais je prévois que je ne serai pas assez heureux.

J'ai trouvé une lampe qui doit avoir servi pour les illuminations des jeux ou spectacles, car on y voit façonnée une table avec une couronne au-dessus et un vase au-dessous. On sait que dans toutes les médailles qui font allusion aux jeux des Athlètes, il y a de ces symboles ou prix des joueurs.

Votre dessin du marbre du Louvre est incomparablement meilleur que celui de Maffei, et de D. Martin. C'est à présent qu'on y aperçoit le goût ancien qui manquoit absolument dans les dessins passés. Je serai bien aise de recevoir l'explication de l'inscription : *Cœnaticum dedit*, et elle me sera encore plus agréable venant de Paris.

Je verrai avec plaisir, et l'*hermaphrodite* et les deux *médecins*. Nous en avons plusieurs portraits, et je les ai indiqués dans le livre que je vous envoyai l'année passée: néanmoins la chose est intéressante.

Quant au Laocoon, l'emballage sera facile; et Guiard n'y ajoutera rien qui puisse le défigurer. Mille saluts à l'abbé et à M. Mariette. Il me

tarde d'apprendre si l'abbé a reçu de M. de Choiseul un envoi de livres. Je pense à Paris, et j'y pense souvent; mais je ne sais pas quand j'y pourrai venir. Je suis, etc.

LETTRE VII.

Rome, 13 mars 1759.

MONSIEUR,

Je suis parti du port d'Antium, plus content que Verrès de la Sicile, pour une seule acquisition, faite pourtant avec plus d'honnêteté que n'en montroit ce préteur, qui dépouilloit par la force toutes les galleries. L'acquisition a été un présent du chevalier Borgia, capitaine de ce port. Il s'est contenté d'un modique remercîment; il ne connoissoit pas ce qu'il me donnoit. Son valet a été bien mieux payé que le maître; je lui ai donné de bonnes étrennes. C'est une rareté peut-être unique à l'égard de tout son ensemble : elle a été pêchée près de l'ancien port, où s'est trouvé le vase de Mithridate, qui est au capitole, et le vase d'argent acheté par le cardinal Corsini. En cet endroit on pêche toujours quelque chose. Ordinaire-

ment tout ici est bien conservé, soit parce que la pente du bord étant douce, que s'y trouvant peu d'eau, et le sable étant profond, les choses pesantes y restent bien ensevelies, soit parce qu'il y a dessous quelques débris d'édifices, d'où la mer extrait ces restes de meubles de ménage.

L'acquisition est une *romaine*, si bien conservée, qu'elle paroît avoir été travaillée de nos jours. L'assiette de dessous est attachée par trois colombes, aux becs desquelles sont appendues des chaînes d'un travail très-fin, comme celles de nos montres; au-dessus correspond une autre petite assiette cannelée et sans corniche. D'une petite chaîne plus courte pend un crochet, pour y attacher la matière qu'on doit peser. La verge pèse en trois différentes manières; c'est pourquoi elle est faite de façon à pouvoir être tournée sur trois faces; mais à l'une d'elles manque le crochet. Le *romain* ou marc n'est pas une tête, comme à l'ordinaire, mais une coquille ou escargot de bronze, rempli de plomb. Le poids le plus haut est de xxx.

On ne peut comparer à cette romaine, celles du muséum Chigi, qui maintenant sont au capitole, ni celles d'Herculanum, ni celles de

Florence : elle est d'une espèce différente et entière. La mer l'a préservée de la rouille; quelque chose où elle étoit renfermée l'a empêchée d'être cassée; quelque divinité de la mer en a eu soin, afin que je pusse faire à mon très-cher M. le comte de Caylus un présent digne de lui.

Tous les antiquaires de Rome sont venus la voir, l'ont maniée et estimée beaucoup, et pour l'avoir trop fatiguée, vous trouverez la verge sans vernis. Je la fais partir aujourd'hui pour Paris. On l'estime tant ici, que je crains que quelque ordre supérieur ne m'empêche de l'envoyer hors de Rome, comme j'en ai entendu répandre le bruit. Je n'ai voulu permettre à personne d'en prendre le dessin, ou d'en faire le rapport des poids avec ceux d'aujourd'hui; je veux que vous soyez le premier à en parler, à en instruire le public.

Je sais que les Romains crieront, comme les Siciliens crioient contre Verrès; mais j'estime plus M. de Caylus que toute la république romaine de nos jours. M. de Breteuil voulait la voir; je n'ai pas eu le temps de la lui montrer; tout délai apporté à son départ auroit pu empêcher de la faire sortir pe Rome.

Je suis l'homme le plus heureux du monde; j'ai enfin trouvé quelque chose digne de vous être offert. Parlons un moment de son usage. Dans cette petite écuelle ou *patera*, ne pouvoit pas certainement être contenue une chose d'un poids au-delà de xxx livres, à moins que ce ne fût un lingot d'or. Seroit-ce par hasard la *statera auraria*, dont parle Varron, *de Vita populi romani*, ou celle que Cicéron, dans le livre 22, *de Oratore*, appelle *statera Aurificis*, et qui, dit-il, étoit différente de la populaire? Dans les inscriptions, on fait mention des *pondera auraria et argentaria*. Mais, qu'est-ce que je dis? vous la verrez et vous saurez en parler mieux que moi.

Dans la même boîte, vous trouverez le *Laocoon*, dont il a fallu ôter le piédestal, parce qu'il faisoit trop de volume. L'histoire de ce bronze est curieuse. On le trouva, il y a quelques années, hors de la porte *Nævia*, à deux milles de Rome. Un barbier l'acheta et fit souder les deux pieds avec du plomb et de l'étain : bientôt ils se détachèrent, et le barbier ayant négligé de les faire rétablir, les serpens et un bras se cassèrent. Malgré toutes mes diligences, je n'ai pu trouver que ces deux pièces. M. Guiard s'est chargé de les

faire ajuster; mais l'ouvrier aima mieux les vendre pour deux sequins, et il fallut avoir recours au gouvernement pour les recouvrer.

Il y a en outre deux petites pièces de bronze, qui me semblent étrusques. L'une est un pied d'un vase; l'autre paroît une *Bulla*, applicable à quelque autre chose; un *Harpocrates*, mais cassé; deux pieds de cristal ancien avec les œuvres dorées, trouvés dans les catacombes; ce sont les plus belles que j'aie vu quant à la grosseur : le fond d'un vase de terre cuite, où est retracé un Hercule; peut-être le vase servoit-il aux sacrifices de ce dieu. Nous avons des vases, des burettes et des lampes de terre, trouvés dans les temples des dieux avec l'image de la divinité à laquelle le temple étoit dédié. Je me rappelle que Denis d'Halycarnasse, dans son livre II, fait mention de ces ustensiles sacrés, *testacei, figulini*, et non pas de métal, comme c'étoit l'usage.

Vous trouverez en outre, au-dedans de cette pièce de vase, deux scarabées et dix autres pierres gravées, découvertes la plupart sur le bord de la mer à Antium, et achetées à très-bas prix : il y a une petite tête qui a les yeux d'or.

Trois petites pièces égyptiennes m'ont été

données par un missionnaire qui vient du Caire. Ce sont des choses usuelles; mais la petitesse de l'une et la couleur de l'autre ne sont point sans mérite. Ne croyez pas qu'à Rome on manque d'antiquités égyptiennes. On trouva, il y a quelques années, une chambre remplie de ces bagatelles; c'étoit une boutique pour ceux qui adoroient ces divinités et cherchoient ces amulettes, depuis que le culte des dieux égyptiens fut admis à Rome. Plus, un petit morceau de chaîne ancienne, trouvé aux thermes de Caracalla; un morceau de pâte ancienne, couleur d'azur, cachetée; un petit bouton; une tête de bronze pour être placée à l'extrémité du manche d'un couteau.

Si la lampe peut entrer dans la boîte, je l'y ferai mettre. Le marquis Passeri, dans ses très-beaux commentaires en trois volumes, *Lucernæ fictiles musei Passerii*, fait voir par des savantes remarques, que les lampes avec des signes relatifs aux *jeux publics*, ont certainement servi aux illuminations faites à ces occasions.

Je ne puis pas encore trouver le correspondant convenable à M. Pellerin: j'en suis fâché; mais comme je l'ai déjà écrit, on ne trouve pas aisément un honnête homme en cette partie.

Peut-être M. Picheler, graveur en pierres dures, qui est un bon allemand, me sera-t-il utile? Enfin, dites à M. Pellerin que je ferai tout mon possible pour trouver quelqu'un qui remplisse ses intentions.

J'ai ri de tout mon cœur, au sujet du *Catéchisme des Cacouacs*. Ce livre a fait le tour de Rome, et je crois qu'il ne reviendra pas dans mes mains; mais peu importe. Ce catéchisme, tournant en ridicule les matérialistes et les incrédules, peut produire un aussi bon effet que la condamnation du parlement.

Je trouve au catalogue de la bibliothèque de feu M. le baron Stosch, un article qui m'embarrasse. Il dit d'abord : *Mariette, Traité des pierres gravées; à Paris*, 1750, 2 *vol. in*-4°. Immédiatement après : *Recueil des pierres gravées; à Paris*, 1732, *in*-4°. Ce catalogue est mal fait; l'on ne peut pas s'y fier. Néanmoins je souhaiterois un éclaircissement, pour savoir si ce sont deux livres différens, et si M. Mariette en est l'auteur.

Je vous remercie infiniment des avis touchant les choses du Portugal. Quelle triste figure y font les jésuites! Lorsque la république romaine perdit les richesses de l'Asie,

sa gloire disparut. Je crois que les richesses du Portugal tarissant pour les jésuites, la société ne tardera point à trouver sa fin. Si, par hasard, on imprimoit à Paris le *procès* de la conjuration, je vous prie de me le faire parvenir à l'adresse de M. de Breteuil; ces pièces nous intéressent, et les jésuites cherchent à nous les cacher.

Puisque cette lettre va franche de port, j'ose y en renfermer d'autres. Je vous prie de faire remettre, avec sûreté, l'incluse pour M. le duc de Choiseul. Vous pourriez en charger Barthelemy.

Conservez-moi votre précieuse amitié, et soyez persuadé que personne au monde ne vous estime et ne vous aime plus que moi, qui suis tout à vous, etc.

LETTRE VIII.

Rome, 20 mars 1759.

MONSIEUR,

Le bon bailli de Breteuil m'a envoyé votre lettre du 3. Chacun de nous en a pris sa part; il répondra de son côté, moi du mien. Nous

sommes si bien ensemble, qu'à l'occasion vous pouvez faire une lettre commune.

La semaine dernière, j'ai envoyé une petite caisse, et je l'ai adressée à M. de Choiseul : vous comprendrez aisément pourquoi j'ai pris ce parti. Je m'occupe maintenant de différentes acquisitions; si je m'arrange avec le vendeur, homme avare, je les enverrai mercredi prochain. Je suis bien sûr que les antiquités des Gaules vous procureront une occupation très-agréable. Les monumens de son pays intéressent toujours davantage. Pour moi, qui ai la tête un peu dure, je ne cesse d'être persuadé qu'on auroit bien fait de les mettre dans un volume séparé, et cependant vous auriez pu publier le IIIe. volume de choses choisies dans un autre genre. Quant à la partie étrusque, je cherche à vous procurer une belle petite figure; mais elle est trop chère, et elle ne vaut pas tout ce qu'on en demande, quoique les antiquités de ce pays soient rares.

Vous avez vu, je crois, ce morceau de fable de l'*Odyssée*, que Barthelemy vouloit expliquer, sur la copie prise de l'original du muséum Rondanini; et vous avez vu aussi que l'abbé Venuti l'a prévenu. Barthelemy s'en sera inquiété; mais enfin il peut se faire plus

d'honneur dans sa dissertation au sujet de la mosaïque de Préneste. Aujourd'hui je n'ai pas le temps de lui écrire; mais vous pourrez bien lui annoncer que j'ai reçu cette semaine deux de ses lettres. Dites-lui, s'il vous plaît, qu'en ce moment j'écris à Palestrine pour éclaircir les deux doutes qu'il vient de proposer, et qu'il sera servi. J'espère lui écrire l'ordinaire prochain; mais en attendant, recommandez-lui, de la part de M. le cardinal Spinelli, le manuscrit grec donné à Caperonier. Ici on a besoin de l'avoir bientôt, et je voudrois que Barthelemy, dans cette affaire, eût un peu de ce qu'on appelle *furia francese.*

Les nouvelles de Lisbonne sont toujours funestes, si l'on compte sur ce que tout le monde écrit. L'insulte faite au fiscal qui avoit formé le procès, en lui tuant un domestique, et tirant encore sur lui-même; l'assaut donné par le peuple attroupé à la maison du premier ministre, pour le tuer; la liberté avec laquelle on parle dans tout Lisbonne, contre le roi; les satires qu'on a trouvé affichées au palais royal, sont des preuves de mécontentement et d'une fermentation intestine, et je m'attends à une révolution ouverte.

Quant aux jésuites, ici le pape et presque

toute la cour ont pris leur défense. Le procès imprimé est un vrai galimatias : on n'y comprend point la vérité. Un bref qui accorde au roi le pouvoir de les faire pendre n'est point une chose facile à obtenir. On voudra que le nonce revoie le procès et le juge par lui-même. Pourtant si les pères sont trouvés coupables de lèze-majesté, ils seront condamnés, et il ne paroît pas vraisemblable que la cour de Rome veuille porter si loin la défense. Au reste, les jésuites ne sont point découragés ; ils sont même plus hardis que jamais. Ils ont fait frapper une médaille où, d'un côté, est l'effigie de saint *François Borgia*, qu'eux-mêmes, de leur chef, ont déclaré protecteur contre les tremblemens de terre, et de l'autre l'épigraphe : *Non timebimus dum turbabitur terra.* Cette inscription est bien équivoque, et je ne sais pas si elle est dictée par la dévotion ou par la témérité.

J'ai demandé le prix des *Pierres précieuses de M. Mariette*, afin d'en faire l'acquisition pour moi-même ; j'espère les avoir à meilleur marché à Paris : les libraires d'Italie en demandent un prix exorbitant. Je vous prie de vous en informer, pour savoir à quoi m'en tenir.

Ne vous donnez pas d'autre peine touchant le père Chamillard : si on ne le trouve point, ce ne sera pas un grand malheur. Je vous supplie de me continuer vos bonnes grâces, votre amour, votre amitié, et de me regarder comme la personne qui vous est la plus dévouée, etc.

LETTRE IX.

10 avril 1759.

MONSIEUR,

Vos soins généreux me font faire ici une figure brillante. A l'exception du cardinal secrétaire d'état, nul autre que moi n'a les estampes qui sortent de Paris, contre les révérends jésuites ; aussi les curieux abondent-ils chez moi, n'ayant d'autre moyen de les voir. Si j'étois politique, je devrois les ensevelir et les cacher ; car le pape et ses ministres se sont déclarés ouvertement pour les jésuites : ce qui fait peu d'honneur à cette cour. Mais comme je ne prétends rien, je me moque de la politique, et je ne crains pas le courroux des révérends pères ; je fais voir à tout le monde

les papiers et les estampes. Je vous remercie infiniment de tant de faveurs et de bontés.

Y auroit-il un moyen d'avoir deux autres exemplaires des belles gravures des trois jésuites parricides? J'en ferois un présent à une personne illustre qui en a grande envie. Ici c'est une véritable contrebande, et on emploie tous les moyens pour empêcher qu'elle ne se répande; il faut pourtant s'adresser à Paris, afin de pouvoir l'obtenir par quelque voie sûre, telle que celle de notre bailli de Breteuil.

Toutes mes recherches n'ont réussi qu'à trouver deux seules antiquités étrusques, deux petites statues. L'une et l'autre sont sorties originairement de la Toscane, et j'ai été obligé de les payer un peu cher. J'espère que vous aurez déjà reçu la petite caisse que j'ai envoyée à l'adresse du duc de Choiseul. J'en attends l'avis. M. Natoire me mande que M. de Marigny lui a écrit de se charger de tout ce que je pourrai avoir pour vous. Ainsi voilà la communication facilitée, et mercredi j'enverrai une boîte par cette voie.

Puisque le duc *Nojoso* (1) ne veut point

(1) *Ennuyeux* par allusion au nom de *Noja*.

partir, et veut aller figurer au congrès des rois à Lyon, il faut patienter pour les brochures. J'ai imaginé trois moyens pour avoir les *Opuscules* que vous avez ramassés; vous choisirez le plus convenable, ou vous profiterez de tous, selon qu'il vous plaira.

1°. On pourroit en faire un gros paquet, et prier M. de Marigny de le faire marquer sous son nom, et de l'envoyer franc de port à M. Duval, directeur de la poste de France, à Rome.

2°. On peut les réunir sous enveloppe, et les remettre au duc de Choiseul, qui aura la bonté, à ce que j'espère, de les envoyer par le courrier, à M. de Laon.

3°. L'on en peut faire un paquet, et prier le bailli de Solar de l'envoyer par le courrier de Turin, au cardinal des Lances, grand aumônier du roi, à qui j'écrirai pour me le faire parvenir.

Si la promotion du nonce étoit prochaine, il y auroit aussi une quatrième voie par le retour de M. Lualtieri; je ferois prier ce prélat de s'en charger; mais les trois premières voies me paroissent les meilleures.

Je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez bien voulu vous donner pour

ramasser ces opuscules qui me sont extrêmement chers.

J'ai lu avec plaisir votre ingénieuse invention de la manière de peindre sur marbre (1). C'est une chose intéressante, utile et belle; il faut la cultiver et la perfectionner. Je vous dirai en confidence et en cachette, que nous avons à Naples un grand imposteur dans la personne du prince San-Severo, amateur de mécaniques et des beaux-arts. A peine est-il instruit de quelque invention qu'il l'imite, et en cela il a du talent; mais ensuite il la publie et la débite comme sa propre découverte. C'est ainsi qu'il se comporta au sujet de la peinture en cire ou encaustique, et je viens d'apprendre de deux chevaliers piémontais, arrivés de Naples, qu'il se vante aussi d'avoir trouvé la manière de peindre sur marbre. Peut-on pousser plus loin la fausseté et le ridicule? Ce prince *paladin* autant que Noja, est un plagiaire, et tout ce qu'il publie comme de sa façon est l'ouvrage d'autrui.

Les nouveaux journalistes de Berne viennent de m'écrire, qu'ils vous avoient consulté pour une collection qu'ils se propo-

(1) Appendice, n° 2.

sent de publier. Je leur ai répondu que M. le comte de Caylus, eu égard à sa naissance, à sa façon de penser, à sa condition et à ses études, ne descendroit pas à ces menus détails avec une sociéte de journalistes; que c'étoit une affaire à proposer à des personnes moins occupées, et qui ne fussent pas de votre rang. Vous avez bien autre chose à faire que de chercher des notices pour un journal ou pour un recueil. Je leur ai proposé M. Mariette.

Nous avons à Brescia un homme qui veut être par force lettré, qui mendie la correspondance des hommes célèbres, pour la faire imprimer. C'est un pauvre homme, honnête, il est vrai; mais qui a bien peu de talent: c'est le comte Roncalli. Il me donne avis qu'il vous a écrit et envoyé deux dissertations; l'une sur un *Bacchus* en bronze, l'autre au sujet de *l'inoculation de la petite vérole*. Ce sont deux écrits qui font pitié. Le bronze est moderne, et la dissertation sur la petite vérole est inepte, sans raisonnement. Les preuves qu'il donne démontrent le contraire de ce qu'il veut dire. Il a voulu *inclarescere magnis inimicitiis* (se rendre célèbre par des grandes inimitiés); il entre en lice avec

la Condamine, et ensuite il prétend que l'académie royale lui donne raison. Je présume que les écrits de ce bon homme feront rire l'académie.

Mais tout cela est encore peu de chose. Le même Roncalli me prie de vous écrire et d'obtenir que vous lui répondiez, et l'aidiez de votre assistance dans cette dispute. Je lui ai répliqué que M. le comte de Caylus est un chevalier incapable de manquer aux règles de la civilité, et qu'il a bien autre chose à faire que de prendre part à de pareils débats : je lui ai même dit ouvertement que ses ouvrages ne valent pas le diable.

Je suis fort aise d'apprendre que notre ambassadeur Solaro a pour vous tous les soins que vous méritez. J'envie les dîners qu'on fait dans une si bonne société, et je suis bien flatté qu'on s'y souvienne de moi.

Je n'ai point abandonné le projet de mon voyage; mais, oh dieu! à combien de précautions m'obligent ma santé et ma condition! Je serois bien heureux de pouvoir vous embrasser.

Vous pourrez, par quelqu'une des voies indiquées ci-dessus, me faire parvenir le *Seguin*, et par le moyen de M. de Breteuil,

je recevrai toutes les petites choses que les jansénistes, ou plutôt les honnêtes gens, nous fournissent contre les jésuites.

Un certain *Bellotti*, gentilhomme de la maison Borghèse, connoisseur en antiquités, qui ramasse et vend plusieurs choses, et qui doit être connu de *Barthelemy*, à qui il a vendu des raretés en genre de médailles, vient de s'offrir pour servir de correspondant à M. Pellerin. Il me paroît un honnête homme. Le graveur Pichler aussi vient de faire la même offre. Si, à ce sujet, M. Pellerin me donne ses ordres précis, j'embrasserai avec plaisir l'occasion de lui être utile. Il faut pourtant le prévenir, que ce sont des marchands plutôt que des savans, et qu'en conséquence ils veulent toujours gagner quelque chose, et pour les antiquités qu'ils vendent, et pour leur industrie, et pour la peine d'envoyer et de reprendre leur marchandise. Surtout il faut le prévenir que ces gens difficilement font des échanges; ils veulent de l'argent comptant, et l'on ne peut pas espérer qu'ils laissent sortir de leurs mains les médailles, sans avoir transigé pour leur prix. Je suis fâché de devoir indiquer ces conditions, qui marquent l'avarice de nos antiquaires;

mais je crois que l'honnêteté oblige à parler ouvertement, afin de ne pas être garant des procédés d'autrui et de ne pas promettre ce qu'on ne peut espérer.

Mille embrassemens à l'abbé Barthelemy. Je suis fâché que mon correspondant de Préneste ne m'ait pas encore envoyé les éclaircissemens qu'il désire; peut-être les aurai-je pour l'ordinaire prochain. Je présume qu'à Préneste on cherche l'inscription que Barthelemy croit y avoir vue et que personne ne connoît. Je lui écrirai en lui envoyant les notices, et je suis sûr que la dissertation sera fort bonne. L'abbé fait tout bien. A dimanche (de *quasimodo*) l'entrée solennelle de M. de Breteuil; il va sans doute se faire honneur; et le pays qui ne pense qu'au spectacle, qu'au luxe et qu'à l'ostentation, sera satisfait de sa magnificence.

Continuez-moi vos bonnes grâces, votre affection et votre amitié, et soyez persuadé que personne au monde n'aura jamais pour vous plus d'estime et de reconnoissance que moi. Tout à vous.

LETTRE X (1).

Rome, 23 avril 1759.

PERMETTEZ-MOI, mon très-respectable monsieur le comte, que je me serve d'un très-habile et très-aimable garçon qui est chez notre bon bailli de Breteuil, pour vous écrire. Nous sommes à la veille du chapitre général de notre ordre, et je suis accablé d'affaires. Quand je dicte, je fais bien des choses à la fois; mais quand j'écris, je n'en peux faire que peu.

J'espère de m'être acquitté à merveille de ma commission, et d'avoir bien employé l'argent qui me restoit de vous. Vous serez très-content de la boîte que je vous envoie, par la beauté et la rareté des morceaux que vous y trouverez. C'est M. Natoire qui en fait l'expédition à l'adresse de M. de Marigny. Je n'ai pas pu refuser à M. Natoire l'occasion de vous plaire et de mériter votre protection : il étoit au désespoir du refus en question.

(1) Cette lettre et les suivantes sont écrites en français à la dictée du P. Paciaudi.

Parlons un moment des jésuites de Portugal; je ne vois plus rien dans tout cet imbroglio; je ne sais pas si ce sont les jansénistes, ou les jésuites qui ont mis dans l'affaire une pareille obscurité. Je ne crois pas coupables les révérends pères dans tout ce que la gazette débite; mais je ne voudrois pas parier sur leurs pendaisons et sur leur exil du Portugal, quoique le saint siége leur accorde la protection la plus vive.

Vous me dites, monsieur, que vous êtes impartial sur les bons pères; vous n'êtes donc pas un bon neveu de l'ancien évêque d'Auxerre, nom aussi redoutable à la société que celui du roi de Prusse aux évêques et chanoines d'Allemagne? du moins, monsieur, continuez-nous les nouvelles qui s'impriment à Paris. J'ai vu une brochure qui a pour titre: *les cent et un Tableaux;* si par hasard vous la trouvez, vous nous ferez plaisir de l'envoyer. Vous êtes trop gentil et trop généreux, mon très-aimable monsieur le comte, en m'offrant l'ouvrage de Mariette, qu'à la vérité je n'ai point dans ma bibliothèque.

Ne vous accoutumez pas à m'offrir des livres; je refuse tout au monde, mais quand il s'agit de livres, mon amour-propre me séduit;

c'est une passion que je n'ai pas encore domptée. Nous sommes si mal à Rome en libraires et relieurs, que vous me ferez plaisir de faire relier l'ouvrage à Paris. Si la voie de Lyon est sûre, vous pourrez vous en servir pour me l'envoyer.

Le piédestal de Laocoon n'étoit qu'un morceau de bois que j'avois fait placer pour le retenir; je n'aurois pas été aussi étourdi que de l'ôter, s'il eût été antique.

A Naples, il s'est excité *bellum grammaticale* sur des inscriptions; on nous assomme tous les ordinaires par des brochures : les pédans qui se battent sont bien ennuyeux. Cependant je rassemblerai toutes ces pièces qui ne manquent pas d'avoir quelque mérite et je les enverrai à l'académie. Hier au soir j'ai vu l'abbé *Lanobetti*, qui est très-sensible à l'honneur que vous lui faites. La brochure qu'il a donnée à Natoire n'est que son idylle sur le printemps, que je vous avois envoyée et que vous avez donnée à l'abbé Barthelemy.

Je vous prie d'embrasser M. Mariette. Le tableau de saint Pierre sera vérifié avec toute l'exactitude. Monseigneur *Bottari*, quoique fort âgé, se porte à merveille et travaille sans cesse. Je vous prie de dire à M. Mariette que

l'Ulysse de Bonaroti ne me convient pas. Il a été répété cent fois dans nos livres d'Italie; au contraire, je suis charmé de l'acquisition que j'ai faite hier. J'ai trouvé trois cornalines d'une excellente manière, qui représentent Ulysse en différentes attitudes; surtout celle dans laquelle Ulysse voyage sur mer au chant des Syrènes, est un morceau admirable. Comme je n'avois point d'argent pour acheter ces bagues, j'en fais faire les soufres, ce qui suffit pour mon dessein.

Je vous prie de me conserver vos grâces, et de vous assurer que personne au monde n'est avec plus de respect et plus de reconnoissance que moi, etc.

LETTRE XI.

A Rome, le 16 mai 1759.

Je ne vous bavarderai pas beaucoup aujourd'hui, monsieur le comte; j'ai une migraine qui me casse la tête, et après avoir dicté, je compte me faire saigner. Cependant, comme j'ai beaucoup de choses à vous dire, je vous les ramasserai sans ordre et comme jetées.

Commençons par les antiquités que je vous envoie; la boîte est fort petite, et M. de Marigny ne pourra pas se plaindre. Je la donne à Natoire pour vous la faire remettre. Voici le catalogue.

N°. 1. Un grand morceau de bronze que nos antiquaires regardent comme une véritable rareté. En effet, il m'a coûté beaucoup de peine pour le tirer de la main d'un homme qui le possédoit. On a jugé ici que c'est un autel du soleil; pour moi je n'oserois pas l'assurer avec tant de franchise, comme nos savans le font. Ne pourroit-il pas être plutôt une apothéose ? Vous aurez vu mille fois le buste de l'empereur Claude lorsque l'on voulut lui attribuer les marques de divinité; il est avec les rayons et à peu près comme celui-ci. Le morceau est fort curieux, et tout est remarquable. Je n'oserois pas même parler de l'usage qu'on en faisoit. Il y a une chaîne pardevant et un anneau en arrière. Deux dauphins sont gravés dans le bas. Enfin c'est un amas de choses qui méritent d'être développées, et qui pourroient être le sujet d'une dissertation.

N°. 2. Quatre petites statues de bronze. Une Vénus sortant du bain ou de la mer, qui tire

l'eau de ses cheveux, ou, comme les anciens disent, *Vénus Anadyomène*.

Une autre Vénus coiffée, avec le miroir entre les mains.

Le génie des jardins qui porte des fruits avec une toile.

Un petit enfant qui hausse les bras; c'est Romulus qui étoit au-dessous d'une louve qui tâchoit de prendre le lait. Je n'ai pas pu acquérir ni le Rémus ni la louve qu'on avoit déjà vendus.

N°. 3. Deux grosses têtes de bronze bien coiffées. J'en ai trouvé l'usage; elles se mettoient sur le haut des trépieds, et le morceau qui est en arrière servoit d'appui au bassin qu'on y mettoit. J'en ai vu un tout entier qui m'a assuré ce que j'ai l'honneur de vous dire.

N°. 4. Des morceaux de feuilles de chêne et de laurier; c'est la première fois que j'en ai vus.

N°. 5. Une tête de grifon, une tête de bélier, un masque, un cerf qui est percé d'outre en outre, un hameçon qui est bien singulier.

N°. 6. Quatre petits morceaux. Un masque de verre antique qui servoit pour boucle. Le

fond d'un vase de verre blanc, avec un enfant qui s'appuie sur un flambeau renversé. Vous m'avez marqué, monsieur, qu'Alfani vous en avoit envoyé un pareil. Ce sont des vases que l'on trouve dans les tombeaux, et la figure qui est gravée nous assure qu'il servoit pour les funérailles et pour les morts. Deux autres petites figures ; une en ivoire, qui est la chose la plus singulière du monde; c'est un buste placé sur quatre petites colonnes. Regardez la coiffure, elle mérite attention. L'autre est un buste de femme en os; il mérite aussi attention par sa coiffure et la manière dont elle est composée. Les anciens mettoient dans les tombeaux ces petites figures, et j'en ai vu une douzaine en or de la même grandeur, tirées d'un tombeau l'année passée.

Vous demandez à M. l'ambassadeur de Malthe, *bien sérieusement*, si j'ai besoin d'argent pour vos commissions; et vous dites que je vous envoie sans cesse et que vous ne payez jamais. Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous envoyer a été payé avec votre argent qui me restoit entre les mains. Vous ne devez pas trouver cela extraordinaire. Je n'achète pas à la hâte, et je tâche de payer les choses selon le véritable prix.

Alfani n'en feroit pas de même; car il voudroit y gagner quelque chose pour lui. Il ne vous reste à payer que l'envoi d'aujourd'hui. J'espère qu'on vendra le cabinet d'un savant qui vient de mourir : il y aura bien de quoi choisir.

Je ne vous parlerai plus d'Alfani; je ne le vois plus; je lui ai envoyé vos lettres, mais on ne le trouve jamais chez lui ni chez le libraire, où il s'amusoit autrefois. Je ne le rechercherai nullement, que quand il s'agira de vous servir; il n'a pas la moindre attention pour moi, et je compte qu'il ne mérite pas la mienne. Il veut se cacher pour faire ses expéditions avec beaucoup de profit.

M. le bailli de Breteuil vous embrasse. Il a mis à bas son habit noir en sénateur romain, ses grands rabats et sa grande perruque; il a fini les visites bien fatigantes des cardinaux; son entrée et sa visite au pape ont été faites avec la dernière magnificence.

J'attendrai impatiemment le duc de Noja, pour entendre de vos nouvelles et pour parler de vous; c'est ce qui m'intéresse le plus. Je suis, etc.

LETTRE XII.

Rome, le 30 mai 1759.

Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur le comte, que je profite du secrétaire de M. de Breteuil pour vous écrire aujourd'hui deux lignes, n'ayant pas le temps de faire une lettre comme je souhaiterois. Je suis charmé que vous ayiez reçu la caisse et que vous soyiez content des antiquités que je vous ai envoyées. Je compte que vous en aurez reçu une autre que je vous ai fait passer il y a quelque temps; je parie que vous ferez un quatrième volume, et, si vous voulez, je vous en fournirai la matière.

Je me ferai donner l'argent que vous avez envoyé, et j'ai même pris jour pour le bien employer. J'espère de faire l'acquisition de quelques beaux morceaux.

Je suis enchanté du chapitre de votre lettre du 7 mai, qui regarde Alfani; en un mot, vous êtes un seigneur et vous voulez que tout le monde vive. Ce sont des sentimens dignes

de votre naissance et de vos qualités. Il n'y a rien à redire là-dessus.

Peut-être que je vous enverrai les dessins des trois cornalines, ou même les soufres pour les faire graver, puisque vous avez tant de bontés pour moi. Vous me comblez de tant de bienfaits, monsieur, que je ne sais où commencer ni comment finir pour vous remercier. Nous attendons encore le duc de Noja; nous n'en avons point de nouvelles : je vous en parlerai lorsqu'il sera arrivé. Je savois que vous donniez les livres au premier de vos amis qui arrivoit chez vous; heureux celui qui vous a emporté les pierres gravées du président Gravelles! c'est un livre que personne à Rome n'a vu. Je vous prie de dire à M. Mariette, ou au libraire qui s'est chargé de m'envoyer les pierres du cabinet du roi, et les paquets de brochures, d'être un peu attentif; si tout cela tombe entre les mains des libraires de Naples, ou de quelques fripons italiens, tout est perdu, ou du moins on me volera quelque chose.

M. le bailli de Breteuil vous fait mille complimens; il m'a donné la brochure sur les affaires de Luçon. Je compte que j'ai maintenant la collection complète des affaires des jésuites. Je le verrai plus clairement par la

note que vous voulez bien avoir la bonté de m'envoyer. Mais, au reste, il faut attendre que les Portugais fassent pendre des jésuites, pour avoir quelques brochures qui méritent d'être lues. Je vous prie de faire remettre par un de vos domestiques la lettre ci-jointe, au père procureur de notre maison. Je vous embrasse mille fois; je vous remercie sans fin, et j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

Palestrine, 18 juin 1759.

Je suivrai votre exemple, et j'écrirai une lettre qui servira à deux, à vous et à Barthelemy. Il y a quelques jours que je suis ici, et quoique j'aie cherché, demandé, importuné, je n'ai pu trouver rien d'antique à acheter. C'est bien étrange! dans un pays plein de murs, de colonnes, de restes anciens, on ne fouille rien de petit. Je serai de retour à Rome dans huit jours, et j'achèterai la pierre du prêtre étrusque, avec d'autres choses que j'ai en vue, et je me ferai donner l'argent par Natoire. Nous

n'avons point de nouvelles du duc de Noja, et depuis son départ de Paris, on ne sait plus où il est.

J'ai reçu le catalogue des brochures publiées contre les pères jésuites. Vous m'obligez infiniment : je verrai ce qu'il me faut et ce qui me convient, et je vous le demanderai. Nous sommes, je crois, à la veille d'avoir plusieurs autres écrits. Le roi de Portugal a demandé au pape sa bénédiction, afin de pouvoir punir les *bons pères,* et appliquer à d'autres usages leurs biens. Le saint père est bien embarrassé sur ce point ; mais s'ils sont jugés criminels, il faudra les abandonner. Quelle foule d'écrits nous allons voir ! Un cardinal ici présent, honnête homme, voudroit savoir si on peut avoir tout ce qui est annoncé dans la note, et combien tout cela pourroit coûter.

Le pape est à douze milles de la mer, et il ne s'en est jamais approché pour donner au chevalier Polastron l'occasion de le sauver des barbaresques.

Je trouve que le plus sage et plus prudent parti est celui de faire des appendices aux trois volumes des antiquités, selon qu'on aura des nouveaux monumens. Cela n'embarrasse pas et n'exige point le travail qui est nécessaire

pour un volume entier : on le peut même faire main à main pour délassement. Ne quittez pas ce projet qui est excellent, et par lequel vous pourrez enrichir le public de belles choses qui, n'étant insérées que dans les mémoires de l'académie, ne sont connues que de peu de personnes.

Encore un nouveau présent ! un petit Cicéron, si rare ! que pourrai-je faire pour répondre à tant de bontés ? Je suis, etc.

LETTRE XIV.

Le même jour.

A M. l'abbé Barthelemy.

J'ÉCRIS de Palestrine ; je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà écrit sur ces antiquités. Ce que je vous ai envoyé est exact et vrai. Le dessin de l'*Édicola* (petit édifice) où l'on trouva la mosaïque, est fidèle.

Le cardinal est de jour en jour plus curieux d'avoir la dissertation : je vous ai déjà marqué comment on peut s'y prendre pour l'imprimer.

Toute la difficulté roule sur la planche du dessin ; mais sûrement M. le comte de Caylus ne vous la refusera pas, soit pour en faire tirer trois cents exemplaires, soit pour l'envoyer à Rome pour ce même objet. Décidez-vous donc.

Donnez-moi des nouvelles de la santé de madame la duchesse, et adressez mes respects à M. le bailli. Adieu.

Je vous prie de présenter mes respects à M. d'Alby (1). Le cardinal est charmé de ses *mandemens ;* il le remercie et lui offre le même dévouement qu'il professe à M. le duc. Comme le cardinal ne verra le pape qu'à la Saint-Pierre, j'ai prié M. de Laon, qui alloit trouver le pape à Castel, de lui apporter les *mandemens ;* il devoit en même temps présenter celui de M. de Soissons. M. de Laon s'en est chargé avec plaisir. Le pape a lu avec beaucoup de satisfaction les deux petits livres de M. d'Alby.

(1) M. de Choiseul, archevêque d'Alby.

LETTRE XV.

Rome, 10 juillet 1759.

MONSIEUR,

Voici la pierre qui représente, à ce que je pense, un prêtre étrusque. La figure et la gravure sont si semblables aux pierres précieuses étrusques, que je crois ne pas me tromper. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que la figure n'est ni romaine ni grecque. J'ai été obligé de la payer un peu cher : le possesseur a connu, ou que la pierre a du prix, ou que j'en avois envie pour vous obliger.

Quelques pièces de bronze remarquables sont déjà prêtes; mais elles ne suffisent pas pour un envoi. Je voudrois trouver quelque chose de beau et de rare. J'ai vu et examiné le cabinet des bronzes d'un antiquaire qui vient de mourir; mais presque tout son cabinet consiste en lampes, qui n'apprennent rien, ou en petites statues de divinités, qui sont une répétition perpétuelle du même sujet et de la même attitude. En outre, quand les bronzes

surpassent un peu la hauteur de dix doigts, on les paie cher. C'est pour ainsi dire un canon, en genre d'antiques, établi à Rome; et si la pièce de métal excède un palme, le prix devient arbitraire.

J'espère acheter une autre *romaine,* dont la verge se prolonge et se raccourcit, suivant la diversité du poids qu'on cherche; elle est singulière, et dans le cas où vous voudriez faire un mémoire pour l'académie, vous auriez un nouveau sujet à examiner; ainsi vous pourriez épuiser la matière et enrichir votre dissertation. Peut-être serai-je en état de vous envoyer quelque chose de bon par le courrier prochain.

J'ai reçu de Natoire, à qui j'ai fait une visite de votre part, dix louis : je prendrai les dix autres suivant le besoin; je tâcherai de les employer sagement, et d'une manière conforme à vos goûts.

Le cardinal Albani a acheté une *mosaïque en relief,* représentant un Faune. C'est une découverte dans le règne de l'antique. L'on n'avoit jamais vu que des mosaïques unies et plates. Je comprends bien qu'il n'étoit pas difficile de faire au-dessous un cadre de stuc en relief et ensuite de le couvrir de petits

morceaux de marbre coloré. Nous voyons qu'en Allemagne on travaille avec des pierres dures des cadres en relief ; mais enfin la chose est neuve, et c'est la première fois qu'on a vu cette espèce de mosaïque.

Le marbre qu'Alfani m'a donné, n'est pas une horloge : je l'ai poli et lavé, et j'ai trouvé que c'est un simple *anemomètre*, ou une table pour les vents. Néanmoins il est précieux ; les marbres physiques et astronomiques sont rares ; et en outre c'est la première fois que les XII vents se trouvent sculptés dans un monument. Dans tous les autres nous n'en voyons rendus que VIII. La division dans le mien est selon Sénèque, et non pas selon Vitruve. Il y a le nom de l'auteur : *Eutropius feci'*. Et outre cela, il y a les deux tropiques, la ligne équinoxiale, et deux lignes des *nunquam apparentes et semper apparentes*, ainsi qu'il suit :

TOTUS INFRA TERRAM,

TOTUS SUPRA TERRAM.

Je le ferai graver et je le publierai dans un ouvrage que j'ai sous presse, à condition toutefois que vous ne serez point curieux de

l'avoir ; dans ce cas je vous le céderai bien volontiers, rien ne m'étant plus agréable que de rencontrer des occasions de vous faire plaisir.

S'il en est encore temps, je prendrai volontiers le petit pistolet pour allumer la chandelle ; mais ne vous mettez pas en peine quant à l'envoi, il arrivera toujours à temps. Je vous remercie de nouveau du très-petit Cicéron : il a fait venir à nos dames lettrées l'envie d'étudier le latin.

Guiard, que j'ai vu hier chez M. de Laon, vous présente ses respects, ainsi que M. de Mazéas (1). Si j'ai besoin de faire graver les pierres précieuses d'Ulysse, je vous enverrai les pâtes de soufre ; mais peut-être trouverai-je ici quelqu'un pour exécuter la chose à mon gré. Nous manquons de bons graveurs en taille-douce, et un jeune homme qui alloit se perfectionner, m'a quitté.

Il me tarde que le mois d'octobre arrive, pour avoir votre troisième volume. Tout ce qui sort de votre plume me cause un plaisir infini. Nous parlerons alors plus amplement de ce qui est relatif aux supplémens.

(1) C'est le savant dont j'ai publié quelques lettres au comte de Caylus, dans le recueil des *Lettres inédites*.

Mille embrassemens à Barthelemy, à M. de Cotte, et au très-cher Mariette. J'ai l'honneur d'être, tel que je serai éternellement, tout à vous, etc.

LETTRE XVI.

Rome, 8 août 1759.

Monsieur,

Un mois presque entier s'est écoulé depuis que je n'ai écrit à mon très-cher comte de Caylus. Les chaleurs excessives m'ont causé une indisposition; ce qui m'a privé du plaisir de voir notre cher bailli, et M. de Laon. Quand je ne vois pas des Français, c'est un signe que je suis malade; car il n'y a rien de plus agréable pour moi qu'une société si instruite, si polie, si aimable.

Puisque vous avez résolu d'envoyer les livres dans une petite caisse à Marseille, l'adresse doit être : *A son éminence monseigneur le cardinal Spinelli, sous-doyen du sacré collége, à Rome; recommandée à M. Blaise Pocitta, consul d'Espagne et de Naples, à*

Civita Vecchia. Ils arriveront à ce que je crois, avant le duc de Noja, dont on n'a point de nouvelles.

J'ai étudié avec plaisir le mémoire touchant les peintures sur marbre. M. Assemanni, bibliothécaire du Vatican, en a une, et il assure que le marbre a été si intimement pénétré par les couleurs avec tous les contours, qu'en sciant le même marbre en plusieurs lames ou couches, on remarque dans chacune la même figure exacte et entière avec la même vivacité de couleurs. Je ne suis pas si disposé à croire tout ce que ce savant prélat a coutume de dire; et je suis d'avis que son assertion demande un examen, et un examen bien long. Je suis fâché de n'être pas dans le cas d'en juger; mais j'espère conférer là-dessus avec Mazéas qui connoît la matière, et ensuite je le conduirai chez Assemanni pour reconnoître le marbre. Ce seroit une belle chose que de pénétrer tellement le marbre par une seule impression, qu'on trouvât à chaque couche un tableau parfait. Mais je soupçonne ou une impression répétée ou l'équivoque ; je doute que ce ne soit un marbre, sur lequel naturellement les taches présentent une figure, et dans la surface, et dans toute la

masse ; il seroit ridicule d'en vouloir faire un mystère : une autre fois je vous écrirai plus amplement à ce sujet.

Vous avez vu dans les *Lettres pittoresques* publiées par M. Bottari, envoyées à Mariette, que quelques artistes ont su colorer le marbre ; mais croyez qu'il n'y avoit ni dessein ni contour : ainsi donc il vous reste toujours l'honneur de l'invention.

A propos d'invention, toutes les gazettes nous parlent du *feu grégeois* que l'on a trouvé en France, et par lequel on prétend détruire les flottes anglaises. Je sais que les écrivains de l'histoire Bizantine nous racontent les prodiges de ces feux employés par les Grecs contre les Sarrazins, et même par les Vénitiens. Mais je suis bien persuadé que l'ingénieuse nation française aura perfectionné cet art. Tout le monde me dit : Ecrivez-en au comte de Caylus ; personne n'est plus que lui dans le cas d'en juger. Si vous avez quelque chose à me communiquer à cet égard, veuillez bien me donner cette satisfaction ; on vous croit, et l'on regarde les lettres des autres comme autant d'extravagances.

Que l'argent est une puissante ressource dans les disgrâces ! Les jésuites savent em-

ployer à propos celui qu'ils ont ramassé. C'est à force d'or qu'ils ont acheté les libraires et les ont empêchés de continuer la vente des écrits sur l'événement de Portugal. Pourtant cette affaire doit bientôt finir ou d'une manière ou de l'autre. Le roi de Portugal a demandé au pape la faculté de procéder contre les jésuites, et on la lui a accordée, quoique avec des restrictions. On parviendra donc dans quelques mois à l'arrêt définitif. Ces pères ont beaucoup intéressé le pape en leur faveur; mais on les trouvera coupables de lèze-majesté; il faudra laisser le cours à la justice. Le roi de Portugal est le maître de ses états, et il n'a pas besoin de permission pour chasser ses ennemis.

On n'aimoit de M. *Boursier* que son *Traité sur les vertus théologales*. On a publié ses autres ouvrages; puisqu'ils sont tous réunis, il faut tout prendre pour avoir la partie qui nous manque. Je n'entre pas dans le mérite de cet homme relativement à l'esprit de *parti;* je n'examine point s'il étoit janséniste ou non; je sais qu'il possédoit la théologie à fond; et les molinistes n'ont point d'écrivains de ce calibre.

J'ai bien connu le marquis *Maffei*, et j'ai eu des relations avec lui. L'Italie lui est rede-

vable; il a réveillé le goût des arts et des lettres. Il a fait beaucoup de choses assez bonnes. C'est toujours une chose louable que d'être le premier à bien étudier et à montrer le bon chemin. Mais je n'ai jamais pu lui pardonner deux fautes : l'une de mettre de l'imposture dans ce qu'il faisoit, de se parer des fatigues d'autrui et de vouloir passer pour inventeur de ce qui étoit déjà connu; et l'autre d'avoir voulu faire le théologien dans sa vieillesse, en quoi il a mal réussi. *Seguier* est un jeune homme de mœurs douces, probe, civil, honnête, studieux; mais je crains qu'il n'ait contracté la maladie de son marquis.

Mille saluts au bailli Solar notre ambassadeur; un embrassement à Barthelemy, à qui j'écrirai peut-être aujourd'hui pour lui parler de plusieurs choses; un adieu au très-aimable Mariette. Je vous embrasse, et suis, etc.

LETTRE XVII.

Rome, 4 septembre 1759.

MONSIEUR,

J'ai le plaisir de vous envoyer aujourd'hui une boîte contenant des morceaux d'antiquité

que j'ai acquis dans ce jour. Il me semble qu'il y a quelque chose digne de vous et de vos observations. Je ne peux pas refuser à M. Natoire l'honneur de vous l'envoyer; il me l'a demandé avec tant d'instances, qu'il seroit au désespoir, si je me servois d'autres voies que de la sienne.

Avant de vous parler de la boîte, je vous donnerai une bonne nouvelle. Vendredi dernier, M. Belloti reçut à Rome un cabinet tout entier destiné à être mis en vente. Il vient d'une ville de l'état du pape. Il y a quantité de minéraux, d'herbes, de marbres, de médailles d'hommes illustres, toutes sortes de monnoies, des bustes, de petites statues, des sceaux, des pierres gravées de toutes façons. M. Belloti est venu d'abord chez moi me l'annoncer; il m'a promis qu'il n'ôteroit rien avant que je n'aie vu s'il y a quelque chose qui me convienne; je sais qu'il y a beaucoup d'égyptien; ainsi je serai dans le cas de fournir quelque chose à ces messieurs qui se tuent à développer les antiquités de ce pays-là. M. Mariette aura certainement les médailles des fameux peintres, s'il s'en trouve quelques-unes dans ce recueil.

La voie de Parme que vous avez prise,

monsieur, est la plus expéditive qu'on puisse imaginer. Tout m'arrive d'abord; en effet, j'ai reçu samedi au soir les deux brochures sur la dispute si les Chinois sont une colonie des Egyptiens. Comme tout cela intéresse beaucoup notre Barthelemy, j'ai lu les deux ouvrages tout de suite, et je vous en dirai avec naïveté mon sentiment.

Les lettres de Mairan (1) sont un fatras, un galimathias qui n'aboutit à rien; beaucoup de verbiage, beaucoup d'inutilités, point d'ordre, rien de solide, et s'il y a quelques médiocres réflexions, il faut les chercher au milieu de bien des discours égarés et ennuyans. J'ajoute à cela que je ne crois rien de tout ce qu'il dit; toutes ses réflexions sont appuyées sur son père Parrenin et sur des relations d'autres missionnaires du Pékin. Or, il est constant, et tout le monde le sait, que ces révérends pères ont toujours cherché à tromper le pape, les princes et tout le reste des hommes, sur les mœurs et sur les affaires de la Chine. Les histoires qu'ils nous ont données déguisent toujours la vérité, et leurs *Lettres édifiantes* sont un roman comique, composé

(1) C'est M. Mairan de l'académie des sciences.

pour donner du crédit à leur société: peut-on donc se fier à des gens qui écrivent les histoires des pays, ayant en vue leur intérêt et jamais le vrai ? J'ai parlé plusieurs fois avec les deux évêques d'Ecrinée et d'Eucarpie, deux dignes prélats français éclairés, conscientieux et hommes de vérité, et j'ai trouvé que les histoires du père du Halde, et de ses confrères, ne sont point exactes, même dans les choses les plus indifférentes.

Au contraire, je trouve que les doutes de M. le Roux sont raisonnables, et raisonnés avec beaucoup de précision et de force, et je suis charmé de cette brochure. J'ai mandé à Barthelemy que le système de M. de Guignes n'étoit pas assez prouvé, qu'il avoit besoin d'autres appuis, qu'il est brillant, qu'il marque l'esprit de son auteur; mais qu'il n'est pas assez solide. Il faut donc que M. de Guignes travaille à fortifier son système et à faire évanouir tous les doutes de M. le Roux.

M. de Breteuil, qui vous fait mille complimens, vient de me dire que quand la caisse de livres sera entre les mains de M. Jean-André Besson, négociant à Marseille, il n'y aura plus rien à craindre à l'égard des Anglais. M. de Breteuil reçoit toutes les semaines des

caisses de cette ville; ainsi on peut espérer que les livres aussi passeront la mer sans danger.

Je vous écris avant que la poste de France arrive, parce que je n'aurois point le temps de le faire après; je ne sais pas si je recevrai de vos lettres et quelques brochures anti-jésuitiques; en tout cas je vous remercie d'avance, et s'il y a quelque chose pour votre service, je vous ferai réponse dans l'ordinaire prochain.

Le bon Mazeas et Guiard vous présentent leurs respects. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVIII.

Rome, 5 septembre 1759.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre dernière lettre, et je suis très-surpris que vous me reprochiez le silence; je sais que je vous ai écrit quatre ordinaires de suite; j'ai donné deux de ces lettres à l'abbé de Mazeas, une autre à M. Natoire avec deux petites boîtes, j'espère que vous les aurez reçues; la dernière, je l'ai envoyée à l'abbé Barthelemy. Je serois au désespoir si ces lettres-là ne vous étoient pas arrivées, par la seule

raison que vous pourriez douter de la continuation de mon respect et de ma reconnoissance. J'en suis inquiet et je vous prie de m'en dire quelque chose.

J'ai lu d'abord la dissertation de M. Schmitz, que vous avez eu la bonté de m'envoyer (1); j'en ai été très-content. Je crois que c'est la façon dont il faut s'y prendre pour traiter de pareilles matières; il faut toujours tirer les choses de leur source et des auteurs anciens. Cependant l'on voit que ce n'est pas un français qui écrit. Il y domine partout un génie grossier et pesant; on s'aperçoit que la plume est d'un suisse; je dirai même qu'il n'a pas su profiter de tous les passages qu'il a arrangés; il en tire quelquefois de mauvaises conséquences.

J'ai l'honneur de vous écrire de la maison de M. de Breteuil avec qui j'ai dîné. Nous avons bien parlé de vous, et les contes de M. Mairan et de son père Parrenin ont été le sujet que nous avons choisi pour nous égayer.

J'ai l'honneur d'être, monsieur.

(1) Je présume que le père Paciaudi veut parler du mémoire sur Anubis et Harpocrate, couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres.

LETTRE XIX.

Rome, 19 septembre 1759.

MONSIEUR,

Les nouvelles du Paraguaï sont surprenantes. Cependant les révérends pères ne se découragent pas; l'on prétend que les coupables ont été exécutés à Lisbonne, mais ce n'est point authentique. La société est bien fâchée que la reine de Hongrie ait fait deux arrêts contre leur doctrine. Elle a ordonné que, dans l'université de Vienne, il n'y auroit d'autres professeurs de théologie qu'un dominicain et un augustin, et a défendu les auteurs classiques jésuites en matière de morale. Pourtant le pontificat présent est le plus favorable à ces pères : ils sont accueillis, estimés, aimés par le pape et par sa cour, de même que par celle de Versailles ; et quoiqu'ils aient ici comme à Paris un parti contraire, le gouvernement de Rome, ainsi que celui de France, est pour eux.

La consultation sur la bulle est savante;

mais je ne suis point du même avis que son rédacteur. L'*appel* m'a toujours paru une vraie désobéissance inexcusable : ce qui me semble décidé par l'histoire ecclésiastique. Dans six jours nous aurons vingt-deux cardinaux de plus; car il y aura une promotion générale. Il y auroit beaucoup à badiner sur cet article; ils ne sont pas tous des théologiens, ni les meilleurs sujets qu'on auroit pu choisir. Je suis caustique par fois, et j'espère qne vous aurez reçu comme une simple plaisanterie ce que j'ai dit au sujet du bon cardinal de Luynes, qui est le meilleur homme du monde.

Quant au crochet qui est sur la poitrine de la figure du soleil avec une chaîne qui pend en bas, je me suis bien persuadé qu'il ne pouvoit pas être destiné à suspendre ce bronze qui auroit été placé d'une manière impropre. J'ai donc soupçonné qu'après avoir situé l'autel dans un lieu déterminé, ondevoit attacher à la chaîne (qui étoit plus longue) ou une lampe ou quelqu'autre ornement. S'il y avoit le reste de la chaîne, on pourroit dire quelque chose de plus. Mais j'avoue mon ignorance, je ne puis imaginer autre chose pour expliquer cet usage.

Nous ne connoissons pas beaucoup les mosaïques à relief. J'en ai vu quelque morceaux qui représentoient les jeux du cirque; mais ils ne remontent qu'aux siècles du bas Empire, et précisément au temps de Valentinien. On n'en trouve pas à Rome d'une antiquité plus reculée. J'ai voulu examiner toutes les ruines de palais, basiliques, temples, thermes, etc., où le pavé, les murs, les voûtes avoient des ornemens de mosaïque, et je n'ai pu trouver le moindre vestige de relief, même dans l'immense *villa* d'Adrien à Tivoli, où il y avoit toute espèce de chefs-d'œuvres des meilleurs artistes; on n'y a jamais trouvé que des mosaïques plates et grossières. Le morceau que notre brocanteur, le cardinal Albani, a acheté, est moderne; et il jure comme un Turc parce qu'il l'a payé bien cher.

Au commencement de ce siècle, un certain Leoni, vénitien, qui contrefaisoit toutes sortes d'antiquités, même les vases étrusques, à merveille, fit aussi des ouvrages en mosaïque, qu'il vendoit comme antiques. Le cardinal de Polignac en acheta deux. Tâchez de vous assurer que ce ne sont point ceux du cabinet du roi : si ces derniers sont véritablement anciens, vous publierez une rareté singulière.

Je réfléchis pourtant que, comme dans tous nos jardins formés dans le XV[e] siècle, et dans les années suivantes, par ces magnifiques cardinaux qui dépensoient tant en luxe, toutes les fontaines sont d'une mosaïque assez grossière, mais à relief, cette invention pouvoit être connue et pratiquée encore par les anciens.

J'aurois vraiment souhaité que le graveur des pierres d'Ulysse eût été moins pressé. Je me suis aperçu qu'il seroit mieux de les séparer toutes trois, et de ne point les mettre en vignette, d'autant plus que le lieu où elles devroient être placées est trop petit, et elles mériteroient un peu plus d'extension, afin que les figures parussent mieux, surtout la pierre des *Syrènes*. A la vérité je n'en ferai usage qu'en novembre. Si nous sommes à temps, je vous prie de les faire graver séparément dans un petit ovale de la grandeur que vous jugerez convenable. S'il n'est plus temps, il faut prendre patience : je les ferai refaire à Rome. Il me tarde de voir votre troisième volume, et je m'occupe à préparer des matériaux pour l'appendix.

N'ayant pas sous les yeux le petit soldat de métal doré, je n'en puis donner un jugement

fondé; néanmoins, pour vous servir, j'en dirai quelque chose. 1°. Le bouclier, appelé *parma*, ne doit présenter aucune difficulté : il est faux que la seule cavalerie en fît usage; l'infanterie aussi portoit ce bouclier, comme le constatent plusieurs passages de Tite-Live, et Varron définit le mot PARMA : *Scutum quo pedites utuntur*, etc. 2°. L'arme que ce soldat porte ne me paroît pas extraordinaire, quoiqu'elle ne soit pas entière. La variété de ces armes est telle qu'il y en a plus de cinquante espèces. 3°. Le *sagum* est proprement un vêtement de soldat. Nonius-Marcellus dit : *Sagum vestimentum militare*. 4°. Que le soldat ait sur la tête le casque ou non, n'importe. On voit d'innombrables monumens en métal et en pierres, où les soldats sont sans casque, témoin la colonne Trajane, représentant la guerre Dacique, où les soldats sont la plupart nu-tête. J'ai même remarqué dans plusieurs monumens, que les soldats qui ont la *parma* n'ont point de casque, *galea* : je n'en ai pas encore trouvé la raison.

Je suis, etc.

6.

LETTRE XX.

Rome, 7 novembre 1759.

MONSIEUR,

Je viens de quitter M. de Laon dans le beau *Tusculum* : j'en suis parti avec peine. Nous avons un automne qui vaut mieux qu'un printemps ; la campagne encore toute verte, le soleil brillant ; tout le monde est hors de Rome. Mais il est temps de se rendre à l'étude. Un mois de repos, de bonne chère, d'aimable société a parfaitement rétabli ma santé.

Maintenant avant que de m'occuper d'autres ouvrages et d'autres papiers, je veux répondre à vos très-chères lettres, et reprendre notre correspondance sans interruption. Je commencerai par un ordre rétrograde, et je répondrai à celle du 29 que j'ai reçue aujourd'hui. Le bailli est à la campagne avec sa belle : il m'écrit qu'il s'amuse à la chasse et qu'il va revenir dans quelques jours ; ainsi je diffère de lui communiquer toutes choses jusqu'à son retour.

J'ai bien ri au sujet du tour qu'on a joué à La Condamine. J'en veux faire mes complimens à madame de Choiseul. C'est une dame qui a de l'esprit comme un ange et toute sorte de mérite (1) : elle fait faire à ses amis les parties les plus agréables.

Cent trente-deux jésuites portugais viennent d'arriver aujourd'hui : c'est un vaisseau ragusain qui a apporté cette marchandise pestiférée. Le roi les a fait traiter assez bien pendant le voyage, jusqu'à leur faire donner le chocolat chaque matin. Ils ont porté avec eux quatre-vingt-deux coffres remplis de linge, de draps, d'habits, etc.; mais on ne leur a pas permis d'emporter leurs papiers manuscrits. Lors de leur débarquement, le capitaine a donné à chacun d'eux quatre louis d'or, pour s'en aller où ils voudroient. Le père général a fait arranger, pour les loger, la maison de campagne que les jésuites de Rome ont à Frascati, et ils s'y rendront ce soir; mais il ne sait pas où il pourra placer les autres trois cent dix-huit que l'on attend sur deux autres vaisseaux. Ces singes portugais donnent bien de l'embarras à leur

(1) J'ai cité ce passage en original dans mon Épître dédicatoire à madame de Choiseul.

général. Aucun prince ne les veut dans ses états. Quelques-uns d'entre eux peut-être auront-ils été déjà condamnés au supplice. Le gazettier des jansénistes aura de quoi écrire et imprimer.

Alfani au lieu de prendre la route de France, est allé à Naples. Son duc de Noja l'a attiré dans son pays. Il a dit qu'il n'y vouloit rester que quelques mois; mais je ne l'attends qu'au printemps; alors peut-être il se décidera de venir à Paris. Il dit toujours qu'il songe à ce voyage; mais je ne sais pas s'il l'exécutera. Samedi, en écrivant à Noja, j'écrirai aussi à Alfani, afin qu'il tâche de trouver à Naples quelque chose d'intéressant pour vous. Je suis, etc.

LETTRE XXI.

Rome, 21 septembre 1759.

Mon très-aimé et très-honoré M. le comte, combien de choses j'ai à vous dire aujourd'hui! Je commence par l'article usité et qui sera toujours le premier de mes lettres, c'est-à-dire, par vous remercier, puis par vous remercier

encore plusieurs fois de tant de bontés dont vous me comblez continuellement.

J'ai reçu les deux petits livres grecs de Glascow (1) : ce sont deux bijoux. Le bailli m'en a fait tant d'éloges, ils lui ont tant plu que je me suis décidé à lui en faire un présent qu'il a reçu très-volontiers; je lui ai tant d'obligations que je n'ai pu les lui refuser : j'ignore s'il veut faire apprendre le grec à sa belle. Par le même courrier de Parme, j'ai reçu la *nouvelle Méthode de devenir savant sans étude.* Oh dieu! quelle chose pitoyable! que je me suis repenti d'avoir donné à mon cher M. le comte tant de peines pour me l'acheter! C'est une méthode pour faire devenir fous et insensés les jeunes-gens, et pour faire tourner la tête aux vieillards. Je l'ai lue et je n'y ai absolument rien compris. M. Leroux a le cerveau à la renverse, et je veux écrire à l'évêque de Troyes de ne pas permettre qu'on imprime de pareils livres dans son diocèse. Je ne vous ai cependant pas moins d'obligation de m'avoir envoyé cette originalité.

(1) Le père Paciaudi veut parler ici de deux jolies éditions in-32, que les *Foulis* donnèrent à Glascow, d'Anacréon, en 1751, et de Pindare, en 1754.

L'abbé de Saint-Non est arrivé : j'ai dîné avec lui chez M. de Laon. J'ai trouvé en lui un homme très-poli, rempli d'érudition, fort aimable et curieux d'apprendre. Nous lierons ensemble une intime connoissance. M. de Breteuil lui a donné l'hospitalité, ainsi nous pourrons nous voir à notre aise. Je vous remercie de m'avoir procuré son amitié. Il veut aller de suite à Naples; je le recommanderai au duc de Noja, et je lui donnerai des instructions afin qu'il puisse prendre d'Alfani les antiquités qu'il aura pu vous acheter.

Je suis charmé que la pierre précieuse de Prométhée vous ait plu; faites-en l'usage que vous voudrez; je vous l'ai cédée de bon cœur, et je n'y pense plus. Je voudrois pourtant savoir dans quelle collection elle est imprimée, car je croyois qu'elle n'avoit jamais été publiée.

A mes petits présens j'en ajoute aujourd'hui un autre ; c'est un bijou et une galanterie dans le genre antique, une superbe *amulette* d'or avec la tête rayonnante du soleil, et une figure entière de Neptune, gravée sur un plan qui relève (1).

(1) Cette amulette n'et pas gravée dans le Recueil d'antiquités du comte de Caylus.

Je n'ai jamais vu réunis Apollon ou le soleil avec Neptune. Pindare, dans les Olympiques, ode V, joint Neptune et Jupiter; et le poëte Machon (1), dans ses fragmens, fait mention à ce qu'il me paroît, d'un temple consacré à ces deux divinités; c'est pourquoi il l'appelle *Jovi Neptunium.*

Peut-être Fulgentius et les autres mythologistes donnent-ils l'explication de cette nouvelle alliance. Je crois que l'usage de cette amulette étoit d'être portée sur la personne, et peut-être par ceux qui voyageoient en mer. Vous saurez l'expliquer mieux que moi : il me suffit qu'elle soit digne de votre agrément.

Je suis enragé comme un diable contre l'abbé Cantoni, dont nous avons parlé dans d'autres lettres. Il a une *romaine* qu'il acheta d'un fossoyeur pour trois sequins, et maintenant il en veut quinze. Je lui en ai offert douze, et il n'a pas voulu me la donner. Je lui ai dit mille injures. Ces antiquaires brocanteurs sont indiscrets et insolens. Je voulois vous procurer cette pièce ; mais je ne l'acheterai jamais si

(1) Poëte dramatique dont nous avons perdu les ouvrages.

Cantoni ne la vend pas à son juste prix. Je ne veux ni jeter l'argent que vous m'envoyez, ni fomenter l'avarice de ces gens qui n'ont aucune discrétion. J'aime mieux laisser la romaine, que de faire dire qu'on nous a trompés vous et moi.

Il part aujourd'hui une boîte assez considérable, à l'adresse de M. Marigny. Vous y trouverez un très-beau cheval : les jambes étoient cassées; je les ai fait souder, et je lui ai fait faire un pied en marbre pour le soutenir. En le tirant de la boîte prenez garde qu'il ne se casse. Vous y trouverez un peu d'égyptien, quelques pièces étrusques, mais point de grec. Je ne trouve rien de cette dernière classe; toutes mes recherches ont été inutiles.

P. S. Les lettres sont arrivées, et il n'y a rien pour moi ni à la poste ni chez nos ambassadeurs Rochechouart et Breteuil. J'ai dîné avec notre aimable abbé de Saint-Non qui vous fait mille complimens. Peut-être dans la petite caisse y aura-t-il quelque chose pour M. Vattelet, dont j'entends dire tant de bien que j'ose lui offrir mes services.

LETTRE XXII (1).

A Rome, le 5 décembre 1759.

Mon très-aimable M. le comte, j'ai reçu de Marseille la caisse que vous avez eu la bonté de m'envoyer, c'est-à-dire, c'est notre bailli de Breteuil qui me l'a envoyée, étant adressée à lui. Messieurs les Anglais ont respecté ce petit convoi, et Neptune lui a été bien favorable pour lui faire passer vîtement la mer sans le moindre danger. Combien d'obligations je vous ai, mon cher M. le comte! vous avez la bonté d'enrichir ma petite bibliothèque de pièces très-précieuses.

Je suis charmé d'avoir en possession les pierres gravées du cabinet du roi. C'est un ouvrage qui fait honneur à la nation et à notre très-aimable M. Mariette. J'ai feuilleté d'abord de fond en comble les pierres de M. de Gravelles : il y a quelques morceaux rares et excellens ; mais il y en a d'autres qui sont modernes, je puis vous l'assurer; cependant

(1) L'original des deux lettres suivantes est en français.

le livre m'est cher, et je le garderai avec plaisir.

Parmi les brochures, il y en a de bien intéressantes pour un homme qui s'amuse à savoir toutes les tracasseries que les théologiens ont excitées depuis cinquante ans. J'ai donné à M. de Breteuil les quatre volumes sur le gouvernement, traduits de l'anglais; il vous en fera lui-même ses remercîmens.

Il me semble que je vous ai mandé qu'Alfani étoit arrivé de Naples. Je ne sais pas s'il a fait aucune acquisition pour vous. Je lui ai parlé deux fois, et ce drôle-là cache toujours ses affaires; mais pourvu que vous soyez servi, peu m'importe qu'il me dise ce qu'il fait ou non.

Parlons un moment des révérends pères qui sont devenus une rareté dans le moderne. Nous les possédons ici au nombre de trois cents. Les bonnes gens et leurs dévots leur font des aumônes pour les entretenir, comme si c'étoit des pauvres. Je vous remercie des deux pièces que vous m'avez envoyées sur leur compte: tout sert pour ma collection.

Je suis très-persuadé que si l'on vole quelque chose dans l'Herculanum, on l'emporte bien loin à vendre. Les voleurs ont bien raison de n'oser nous les faire voir à Rome. Le mi-

nistre de Naples veille sur cette affaire avec beaucoup de jalousie. Enfin M. le duc de Noja m'a envoyé le livre de Séguin ; mais il a jugé à propos de ne point faire réponse à deux lettres que je lui avois écrites, ainsi je ne puis rien vous dire sur son compte, et s'il est encore d'avis d'être en commerce antiquaire avec vous.

Ne vous étonnez point, monsieur, si l'imprimeur qui devoit donner votre troisième volume à la Saint-Martin, vous a trompé; c'est leur métier, et je suis dans le même cas. J'ai travaillé à l'explication de certains marbres grecs; je comptois les publier à Noël, et je vois que l'ouvrage ne sera achevé qu'à Pâques. Quand vous aurez la bonté de m'envoyer vos antiquités, je vous prie de ne point oublier de faire placer à la tête du premier volume votre portrait.

L'abbé de Mazeas part aujourd'hui avec le courrier, vous le verrez sans doute le lendemain de son arrivée, à ce qu'il m'a dit. Je lui ai donné une petite boîte pour M. Vattelet; c'est M. l'abbé de Saint-Non qui m'en avoit chargé avant son départ pour Naples. Je vous prie d'en avertir M. Vattelet, et de lui dire que j'attends son poëme sur la peinture avec

impatience. J'ai vu les gravures et les dessins du *gentil moulin*. C'est bien être heureux que d'avoir des amis qui dessinent et qui gravent avec tant de goût. Mazeas s'est trompé en vous disant que je vous envoyois un camée. Il ne s'agissoit que de cette petite pierre en creux. Je n'ai point donné cette lettre à M. Mazeas, car il me semble impossible qu'en hiver son petit corps puisse résister au voyage avec le courrier, et je crains qu'il ne reste malade en chemin.

Je sens combien je suis petit en comparaison du cardinal *Scanderberh* (c'est ainsi que nous appellons à Rome le cardinal Passionei, qui gronde, qui brave et qui menace toujours.) Ainsi je ne puis point me plaindre s'il a reçu avant moi les deux volumes de l'académie ; je ne suis si empressé de les voir, que parce qu'il y a des mémoires qui sont de vous. Ils seront les bien-venus, si j'ai le bonheur de les recevoir avec vos antiquités. Vous avez calculé à merveille ; le 6 de ce mois vous aurez reçu sans doute la petite caisse dans laquelle vous aurez trouvé quelque chose d'agréable.

Je suis persuadé que les remarques de M. de Mairan sur la stadaire seront exactes, et puisque ce morceau-là ne donne point lieu à des

comparaisons sur les poids des anciens, il n'y a d'autre ressource qu'à en donner la simple description. Je suis content de n'avoir pas dépensé trente écus pour acheter une autre balance qui, je crois, a le même défaut. Je ne comprends pas par quelle raison il arrive que ces balances anciennes sont si peu exactes. Dites-moi cependant ce que vous pensez là-dessus.

Mardi je vais écrire à l'archevêque de Tarente, qui est de mon ordre et de mes amis, afin qu'il donne ordre qu'on fouille partout et que l'on cherche quelques pots cassés, et surtout s'il est possible, quelque morceau de moule. J'espère qu'il aura cette bonté pour moi, et que nous en tirerons quelque chose; mais je ne vous garantis point que cela se fasse aussi vîte que je le souhaiterois. Je vous embrasse mille et mille fois; je répète mes obligations et mes remercîmens, et j'ai l'honneur d'être votre très-humble, etc.

LETTRE XXIII.

A Rome, le 19 décembre 1759.

Mon très-cher et très-respectable M. le comte, je ne saurais pas vous dire qui de nous deux est le plus heureux. Vous souhaitez passionnément des antiquités, et mon empressement pour les trouver n'est point inférieur à vos désirs, puisqu'il s'agit de vous servir, c'est-à-dire, de faire plaisir à une personne à qui j'ai dévoué entièrement mon respect, ma reconnoissance et mon amitié. Pendant trois semaines j'ai fait des recherches sans fruit; la fortune m'a été propice dans celle-ci. Je vais vous faire la description de ce que j'ai acheté, et j'espère que vous serez content comme je le suis. Mais si les choses vont de ce train-là, il faudra entamer les dix louis que je n'ai pas encore reçus, et que j'aurai peut-être dans cette semaine, puisque vous voyez par la date de la lettre que je vous écris avant l'arrivée de la poste de France.

Une statue de bronze bien considérable à

tous égards et même rare (1). C'est un garçon ou jeune homme nu, avec un capuchon fort étrange; il me semble qu'il doit être placé dans la classe des étrusques. Nos antiquaires disent qu'il n'a jamais paru de morceau plus singuliers. On croit que c'est un *Priape.* Il a une jambe cassée; je ne l'ai point fait ressouder, vous le ferez, si vous le jugez à propos. Il a été trouvé dans les environs de Rome.

Dans la même cave a été trouvé un vase de bronze dont la figure n'est pas commune en métal.

C'est une vraie rareté que le morceau de bronze qui a la figure d'un flambeau. Nos savans ne sont point d'accord sur l'usage de cette antiquité. Quelques-uns prétendent que c'est une espèce de lampe qu'on portoit à la main, et que le trou qui est d'un côté servoit pour y mettre l'huile; car ils disent que la partie supérieure est une espèce de flamme. Ne pourroit-il pas être le manche d'un instrument sacrifical qu'on appeloit *aspergillum?* enfin vous verrez ce que c'est. Ce qu'il y a de

(1) La plupart de ces antiquités sont gravées et expliquées dans le Recueil de M. de Caylus, t. IV.

certain, c'est la première fois qu'on a vu de pareils morceaux.

Un instrument pour examiner les entrailles des victimes. C'est une chose très-commune, mais d'un excellent travail; motif pour lequel je vous l'envoie.

Une pierre qui est gravée des deux côtés, et qui sans doute était un moule. On y voit encore des lettres grecques. Examinez-la de près avec une lunette.

Un petit sanglier de bronze fait très-joliment.

Une tête de plomb. C'est la première fois que j'ai vu quelques morceaux de figures humaines en plomb aussi grands; tous les autres sont fort petits.

Une boucle petite, mais qui se croise d'une façon singulière.

Une tête de philosophe en terre cuite, faite comme un camée.

Un morceau de vitre dont le fond est bleu et le relief blanc: il me semble que ce sont des hyérogliphes égyptiens. Vous êtes dans le cas d'en juger mieux que moi.

Une petite planche de bronze qui est cachée avec une figure étrusque. Il y a derrière des

agraffes qui peuvent vous en indiquer l'usage.

Un morceau de plomb, fort petit, où il y a ces lettres $\overline{\text{D}}$. $\overline{\text{N}}$. C. P. R. A la verité les morceaux de plomb marqués avec des lettres sont toujours grands; par cette raison celui-ci est plus recommandable.

Une petite grenouille de bronze.

Une bulle qu'on attachoit aux enfans avec des remèdes magiques en dedans. Je vous en ai envoyé quelques autres pareilles.

Un dé fort curieux : il n'y est marqué que les nombres 3 et 4 répétés. Je ne sais pas à quoi il pouvoit servir; bien des jeux des anciens nous sont inconnus. J'ai examiné tous les dés que M. Ficoroni avoit acquis, et je trouve que celui-ci n'y est pas.

Une petite tortue faite comme un scarabée. Dans son genre elle est singulière; car parmi cinq cents scarabées que j'ai vus, je n'ai jamais trouvé cette figure.

Une monnoie de plomb. Plusieurs personnes ont poussé le fanatisme jusqu'à ramasser cette espèce de monnoie. Je ne sais pas si vous êtes de cet avis-là.

Trois morceaux de verre; un blanc et deux bleus. Vous y trouverez des lettres, et vous

les expliquerez, s'il vous plaît. Apparemment c'est la marque de la fabrique.

PIAC CIAC	APIAC

Vous m'avez parlé plusieurs fois de l'Herculanum, et vous souhaitez d'en avoir quelque chose. Un coquin d'ouvrier y a volé trois petites statues de bronze qui représentent Hercule, dont une est médiocre, et a une jambe cassée; les deux autres ne valent pas le diable. Comme elles me coûtent peu d'argent, je vous les envoie ; vous les mettrez au rebut ou vous les donnerez à qui il vous plaira. Les morceaux cassés sont enveloppés dans du papier. Ayez la bonté cependant de ne pas dire d'où cela vient, car cela me pourroit susciter une affaire avec le ministre de Naples et faire chasser l'ouvrier.

Je ne sais plus aucune nouvelle du duc de Noja ni de ses antiquités. M. l'abbé de Saint-Non, qui vient d'arriver de Naples, m'a dit l'avoir laissé malade. Cet abbé vous fait mille tendres complimens. M. le duc a donné le livre de Séguin à un certain abbé pour me l'apporter;

cela est certain; mais je ne vois ni livres ni abbé : il faut avoir patience.

Il y a quelques mois qu'il a paru en italien un appendix ou réflexion sur le mémorial du général des jésuites. C'est un morceau qu'on traduira sans doute en français. Je vous prie de vous en informer, et je compte que vous aurez la bonté de me le procurer. Ce général est Italien, d'une maison fort distinguée de Florence; ainsi le roi de Portugal n'a aucun droit sur lui. Le pape et tous ceux qui l'environnent, aiment, estiment, respectent les jésuites comme des mandarins; néanmoins on m'assure qu'il faudra donner le bref au roi de Portugal pour exécuter les jésuites coupables. Sans cela nous serons toujours brouillés avec cette cour, et cela ne nous convient nullement.

Le *Rituel des esprits forts* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, est une pièce charmante. Il m'a fait le plus grand plaisir du monde. Je l'ai donné à lire à tous nos beaux génies. C'est même un ouvrage dont on peut tirer bon parti et convaincre, en plaisantant, les incrédules.

Le livre qui a pour titre *l'Ame*, n'est pas de la même force; il est trop sec, et il y a trop de métaphysique.

La réponse de M. de Guignes aux doutes de M. Leroux est bien digne d'un si savant auteur; elle m'a fait beaucoup de plaisir, et je vous prie de ne me point laisser ignorer les pièces qui paroîtront sur cette question. Si l'abbé *Barthelemy* a travaillé à cette réponse, faites-lui en mon compliment. Notre bon abbé est l'homme le plus aimable et d'un mérite distingué. Je lui ai mille obligations; mais il m'a totalement oublié : je vous prie de lui en faire des reproches bien tendres.

Je vais chercher autant qu'il me sera possible tout ce que je pourrai trouver d'égyptien, c'est-à-dire, ou des *abraxas*, ou des pierres gravées, ou d'autres guenilles, pourvu qu'il y ait quelques lettres ou d'autres symboles qui puissent être utiles à nos messieurs de l'académie, qui travaillent à éclaircir cette partie de l'antiquité.

Permettez-moi de vous parler un moment de la statue que je vous ai annoncée au commencement de la lettre. Je suis fâché d'avoir acheté des morceaux d'antiquités qui sont indécens; ils ne peuvent point être donnés au public dans un recueil aussi sage que le vôtre. Je n'ai point de scrupule de mettre sous les yeux d'un homme sage de pareils monumens;

je me garderois de les faire voir à des femmes ou à des enfans; mais ce qui m'embarrasse, c'est que le morceau singulier par l'habillement et par d'autres raisons, ne puisse point entrer dans votre recueil (1).

Alfani a augmenté mon inquiétude en me disant que vous lui avez renvoyé tous les Priapes. Je ne puis qu'admirer votre sagesse là-dessus; mais enfin le morceau est acheté, il est excellent et rare. Vous pourrez le mettre dans le cabinet du roi, ou le publier avec de la modestie. Je ne voudrois pas être la cause qu'on vous blâmât de recevoir de moi des morceaux indécens : j'aurois contre moi les jansénistes et les molinistes tout à la fois.

Je vous demande pardon si ma lettre est trop longue; mais le plaisir que j'ai à causer avec vous m'a emporté. Je vous fais mille complimens de la part de M. de Breteuil qui nous laisse toutes les antiquités, et ne garde pour lui que le moderne. J'ai l'honneur d'être votre très-humble, etc.

(1) Le comte de Caylus n'a point parlé de ce *Priape* dans son Recueil d'antiquités; il n'étoit point plus sage que nos artistes; mais il n'eut point mis sous les yeux des enfans ou des femmes des objets indécens.

LETTRE XXIV.

Mon cher comte (1),

Je vous avois déjà écrit une assez longue lettre lorsque j'ai reçu la vôtre du 25 du mois dernier, que m'a fait passer M. le bailli de Breteuil. Il faut que je vous en écrive une autre pour répondre à toutes vos questions; je le fais avec le plus grand plaisir, car mes momens les plus doux sont ceux que je passe à converser avec vous, mon cher comte!

L'autel du soleil, dont nous avons si souvent parlé, a de nouveau attiré toute mon attention; j'en ai lu votre description (2); elle m'a paru avoir une grande précision et une grande vraisemblance; je ne saurois y ajouter ni y corriger une ligne. Vous avez pressenti toutes les objections et dit tout ce que l'on pouvoit dire. Permettez pourtant que je vous présente quelques doutes qui me restent.

(1) Cette lettre n'a point de date, mais je crois que c'est ici sa place.

(2) Recueil d'antiquités, t. IV.

Si cet autel n'étoit pas posé sur un plan horizontal, de quelle manière pouvoit-on l'attacher et le suspendre avec l'anneau de derrière qui paroît fait pour le retenir et non pour le suspendre?

Il me semble que si le tout n'est pas appuyé sur une surface plane, alors le poids de la lanterne qui est suspendue sur le devant, fera pencher l'autel, et je ne vois que ce moyen de conserver l'équilibre.

Je ne sache pas non plus que jamais les anciens aient fait usage d'autels suspendus; l'on ne doit pourtant pas conclure de ce que l'on ignore une chose qu'elle n'a jamais existé, surtout dans la recherche de l'antiquité. Rien de plus sujet à erreur, qu'une proposition généralement négative.

Il m'est aussi venu une idée, c'est que l'union des deux morceaux n'est qu'accidentelle; je doute qu'ils aient toujours été unis ensemble. J'ai vu chez un antiquaire beaucoup de ces pieds de bronze qui ont dans le milieu deux dauphins; leur grand nombre me feroit juger que leur usage devoit être tout différent.

Chez M. Belloti, il y a une lanterne dédiée au soleil, qui a sur la partie de derrière un ornement assez large, où est sculpté le buste

du soleil. Il se pourroit peut-être que ce que j'ai pris pour un autel ne fût qu'un morceau de lanterne ou sa couverture. Les ornemens arabesques sont très-fréquens sur les lanternes.

Je serois fâché que vous différiez de faire paroître votre troisième volume, par rapport à ces pièces que vous feriez entrer dans un appendix ou dans le quatrième tome : je ne pourrai vous les envoyer qu'après la Toussaints.

Avant mon départ de Rome, j'ai fait emplette d'un morceau de balance que je crois du Bas-Empire (1). Les chaînes et les bassins sont perdus; mais le reste est tout à fait singulier. La verge se replie; je serois tenté de croire qu'elle n'avoit que de petits crochets et point de bassins.

La branche *ab* contient la languette mobile, comme toutes les balances, aux extrémités de la verge; *c* et *d* sont deux anneaux. Elle se ferme dans les deux points *e* et *f* comme un couteau, et les deux portions *e c*, *f d* s'unissent à la branche *a b* aux points *g* et *h*, de manière que la balance ne forme plus qu'un petit

(1) Fig. II.

triangle. Cette découverte prouve que, même dans les siècles passés, on cherchoit la commodité comme dans les nôtres. Vous pourriez engager quelqu'ouvrier à mettre en exécution cette sorte de balance.

Vous pensez, avec raison, que les antiquités égyptiennes méritent d'autant plus d'attention que cette partie n'est pas encore bien connue; nos grands hommes des siècles passés s'en étoient fort occupés; mais aujourd'hui personne n'y pense. Les soins que vous y apportez ont un mérite de plus que l'émulation, que votre exemple doit donner.

Le style de Schmitz me plaît; avec le temps il peut devenir un bon auteur. Je voudrois savoir s'il fait imprimer quelqu'autre ouvrage.

J'ai reçu les brochures que vous m'avez envoyées, et ne puis assez vous en remercier. J'ai lu avec plaisir ce que l'on dit des révérends pères; ils sont déjà exilés du Portugal; le nonce en a donné l'avis; trois d'entre eux seulement sont restés dans les prisons de Lisbonne. Ceux qui n'avoient pas encore fait leurs vœux, ont été renvoyés chez eux.

LETTRE XXV.

Rome, le 9 janvier 1760.

Mon très-cher M. le comte, les mauvais temps font arriver si tard la poste, que je vous écris toujours avant d'avoir reçu vos lettres. J'ai cependant celle du 17 décembre à laquelle je vais répondre. Vous m'annoncez les deux petites éditions grecques; un jour après je les ai reçues par la voie de Parme. Je vois par-là, monsieur, que vous voulez tellement me combler de bienfaits que je ne sais plus comment vous remercier. Ces deux petits bijoux sont dignes de la bibliothèque d'un gros seigneur; ils feront l'ornement de mon petit cabinet.

Ne pensez plus aux *Papires* de Naples; je tiens de bonne part que M. le marquis Tanucci, secrétaire d'état, à qui les antiquités d'Herculanum sont recommandées, est de jour en jour plus jaloux; il n'y a d'autre voie que celle que je vous ai proposée, de faire écrire par M. de Choiseul.

Dans huit jours vous aurez une boîte; elle sera petite, mais elle aura cependant son mérite. Je voudrois l'envoyer aujourd'hui, je doute qu'il me soit possible. En voici en attendant le catalogue.

Vous m'avez demandé quelque chose qui ait servi à la toilette des femmes. Je vous envoie un miroir d'acier poli, qui a toutes les taches de l'antiquité (1) : il a été trouvé, il y a un mois, près de Palestrine, dans une chambre souterraine où l'on a trouvé aussi une statue de Vénus en marbre toute brisée, et un vase de bronze admirable qu'on ne m'a pas voulu vendre, et qu'on veut garder, si je ne me trompe, pour le Capitole. Dans tous les cabinets de Rome il n'y a pas un miroir entier; il n'y a que des morceaux. Dans Herculanum, il y en a des plus beaux et des plus grands parfaitement conservés; ainsi vous aurez une chose singulière, mais qui cependant ne fera aucune figure dans la gravure.

Un fil de bronze plié en cercle. J'ai plusieurs fois vu des petits morceaux pareils; mais je

(1) Voyez pour le dessin et l'explication de ces antiquités, le vol. IV[e] du Recueil d'antiquités du comte de Caylus.

n'en ai jamais vu aucun si grand et autant redoublé. J'ai beaucoup étudié pour en deviner l'usage ; j'ai même consulté nos savans et nous n'en sommes pas plus avancés. Si par hasard vous devinez à quoi cela servoit, je vous prie de m'en instruire.

Un enfant assis, qui d'une main tient une chouette; on ne comprend pas ce qu'il tient dans l'autre ; j'aurois pu le savoir en le faisant nettoyer, mais j'ai voulu vous en laisser le plaisir. Ce morceau étoit sans doute au-dessus de quelque vase; je l'ai reconnu pour celui qui a été trouvé à Palestrine, qui a au-dessus deux petits satyres placés de la même façon. Ce morceau mérite une dissertation ou du moins quelques remarques. La chouette est le symbole d'Athènes, comme vous savez. Voyez, monsieur, si ce morceau n'appartient pas à quelques jeux ou a quelques coutumes de cette ville. Il me semble d'avoir lu dans *Meursius* quelque chose des enfans athéniens qui s'amusoient avec la chouette.

La tête d'un petit satyre en silence, avec des cornes de bonne manière et très-bien conservées.

Un petit buste de bronze d'une impératrice. Je crains qu'il ne soit moderne; mais tous nos

connoisseurs et nos amateurs disent qu'il est antique sans contredit.

Un morceau de bronze qui est à peu près comme un des autels; mais il lui manque bien des choses pour en deviner l'usage.

Une grenouille en bronze qui a deux trous par-dessous; je crois qu'elle a servi à quelque fontaine pour les jets d'eau, dont vous avez si bien parlé dans votre premier volume de vos antiquités.

Un dauphin de bronze qui apparemment étoit attaché à quelqu'autre ornement dédié à Neptune.

Un de ces ornemens qu'on attachoit à la bride des chevaux et qu'on appeloit *phaleræ*, et dans lequel il y avoit une espèce d'émail. On n'en trouve pas souvent.

Un sceau de bronze pour marquer les ouvrages de terre cuite.

Deux poids de bronze pour attacher à un fil en fer; ce que les maçons et les architectes appellent le plomb. On les trouve même dessinés dans les tombeaux.

Dans un papier à part vous trouverez quatre médailles de plomb. Je vous ai dit une autre fois la raison pour laquelle j'achète ces morceaux-là, qui ont leur vrai mérite. Un Janus

en terre cuite. Un anneau d'or où se trouve gravée une tête de satyre avec les cornes et une palme par-dessus. Enfin une pierre étrusque gravée de la première façon, qui m'est venue de Toscane, où j'ai écrit et ordonné que l'on me cherchât quelque chose, puisque vous avez encore si peu dans cette classe.

Quant aux monumens grecs que vous souhaitez, je n'ai encore rien qui soit digne de vous et de votre collection. Je n'ai point reçu de réponse de Tarente ni de Sicile. Si le proverbe est vrai, nulles nouvelles, bonnes nouvelles, je commence à espérer de faire l'acquisition de quelque chose, et que mes amis voudront bien me procurer le bonheur de vous servir.

L'abbé Barthelemy m'a écrit et m'a envoyé bien des lettres pour ses amis d'Italie. Je n'ai point le temps de lui répondre aujourd'hui; je vous prie de l'embrasser et de lui dire que je lui écrirai l'ordinaire prochain, et en attentendant, qu'il soit sûr que toutes les lettres ont été rémises, comme il verra par la réponse que tous ces messieurs lui feront.

Le bailli vous embrasse, ainsi que l'abbé de Saint-Non. La lettre de M. Mariette a été remise d'abord à M. Natoire. Noubliez point

les révérends pères (1), et s'il y a quelque chose d'imprimé de nouveau, faites-nous l'honneur de nous l'envoyer.

LETTRE XXVI.

16 janvier 1760.

MONSIEUR,

Depuis ma dernière lettre, j'ai fait l'acquisition d'une pâte ancienne qui représente un *Mars Gradivus*, mais creusé; par conséquent on voit que c'est un *moule* pour fondre cette figure. Il n'est pas aisé de trouver de ces modèles, qui servent beaucoup à la connoissance des arts. J'ai acheté aussi une petite cornaline, où sont représentés deux satyres, dont l'un appuie une échelle à un arbre, et l'autre paroît y vouloir monter; sujet vraiment gracieux. Deux autres médailles de plomb; en outre, deux de ces étoiles de métal qui sont formées par trois pointes fixées dans

(1) Il veut parler des brochures et autres ouvrages qui paroissoient alors concernant les jésuites.

un globule, tellement que de quelque façon qu'on le jette, une pointe reste toujours en haut (1).

Ces étoiles servoient pour empêcher en guerre le cours libre de la cavalerie. On en jetoit une quantité sur le terrain où la cavalerie ennemie devoit agir : à cause de leur petitesse, elle n'étoient pas aisément aperçues; c'est pourquoi la cavalerie venant à marcher, elles s'enfonçoient dans les pieds des chevaux, qui nécessairement devoient s'arrêter et troubler l'action. Il me paroît que César ou Végèce en font la description. C'est la première fois que j'en ai pu acheter. Tout est arrivé à temps pour pouvoir le mettre dans la boîte qui part aujourd'hui, à l'adresse de M. Marigny.

Notre bailli enverra par M. Bailly la lettre du capitaine du vaisseau ragusain qui transporta les jésuites de Portugal. Elle est en italien, et c'est la chose unique que nous avons touchant le voyage de ces révérends pères, au sujet desquels nous avons une autre pièce excellente. C'est un second appendix aux premières remarques sur le mémorial du général des jésuites. Ils ont produit les docu-

(1) Voyez le t. IV du Recueil de M. de Caylus, pour ces différentes antiquités.

mens les plus terribles et les plus singuliers. Si, par hasard, on imprime quelques-uns de ces appendix en français, veuillez bien m'en donner avis. Je vous remercie du petit livre sur la réformation des études en Portugal; quoique je l'eusse en italien, il m'est très-cher en français, pour faire suite aux opuscules que vous me procurez.

M. du Tillot m'a envoyé de Parme le livret d'*estampes* pour l'Histoire universelle. Je l'ai fait observer au bailli et à l'abbé de Saint-Non. Il faut espérer qu'à l'avenir l'auteur saura choisir de meilleurs sujets; et surtout j'espère qu'il copiera des choses meilleures dans la fable et dans l'histoire profane.

Nous avons l'*Histoire universelle par monumens*, rédigée par feu monseigneur Bianchini; et l'*Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, faite par son neveu: elles sont gravées avec beaucoup de luxe et de magnificence. Comme ces livres coûtent fort cher, ils ne peuvent être à la portée de tout le monde; mais l'auteur qui travaille à Paris, pourroit les consulter.

Ne me refusez pas la faveur de faire coller et attacher au premier volume votre portrait: je le veux absolument. Il est vrai que j'en ai

un dans un cadre; mais j'aime la manière des anciens, qui multiplioient de toutes les façons possibles les images de leurs amis et de leurs bienfaiteurs.

J'étois présent, quand on annonça au pape le retour de monseigneur l'archevêque Beaumont. Le pape en marqua de la satisfaction, car il est toujours désirable que le pasteur soit avec ses ouailles. Mais il n'y eut ni *Te Deum* ni autre marque de joie; il n'y en aura jamais. Ce sont les jésuites qui répandent ces nouvelles : il est aisé de découvrir le mensonge.

J'écris aujourd'hui à Barthelemy. Si vous voyez notre Mazeas, je vous prie de le saluer.

Nous avons envoyé à Paris le père Boscovich, jésuite ragusain, mathématicien assez célèbre, mais le plus grand visionnaire du monde; un homme qui parle pour dix, bavarde, ennuie et assomme tout le monde par son babil éternel et ses discours inutiles. Je suis curieux de savoir comment il sera reçu par vos savans. Il est ami de La Condamine; ce sont deux cerveaux hétérogènes, qui s'accordent parfaitement pour penser des extravagances et pour parler beaucoup.

LETTRE XXVII.

A Rome, 23 janvier 1760.

Mon très-respectable et très-aimable M. le comte, je l'avois bien dit que je m'étois trompé sur le compte du beau Bacchus; mais il n'y a point de mal, tout cela s'accommodera; d'abord, ce n'est pas l'abbé de Saint-Non qui vouloit acheter ce beau morceau, quoiqu'il en fit un grand cas, c'étoit le bailli de Breteuil, qui est prêt à le prendre et à le payer. Je pourrois lui en parler, et je crois que l'affaire seroit faite; mais j'ai arrangé les choses encore mieux. Alfani vous prie de vouloir bien le renvoyer à son adresse, il le gardera pour lui jusqu'à ce qu'il se présente quelques Anglais qui certainement ne laisseront pas échapper un morceau tout à fait singulier. Il vous enverra de petites drogues et des morceaux de votre goût pour le prix du Bacchus.

Je crains que nous ne soyons aujourd'hui dans le même cas d'un renvoi. J'ai trouvé un petit

Bacchus (1) de bronze avec la couronne d'argent, et ce qu'il y a de plus singulier et unique, avec un vase d'argent sous le bras; un pareil mélange donne le plus grand prix au morceau. Nos antiquaires ont regardé cette petite statue comme une rareté; et il m'a fallu courir deux fois toute la ville pour en faire l'acquisition. Vous le trouverez dans la boîte que je vous envoie aujourd'hui; s'il ne vous convient pas renvoyez-le à Alfani, car il y a bien du monde qui souhaite d'acquérir ce morceau, que je n'ai pu obtenir qu'en l'arrachant des mains des autres.

On trouve bien rarement de pareils morceaux, et je crois que celui-ci est unique. Il me semble qu'il sert beaucoup à nous donner des idées claires des manufactures anciennes. Voyez la façon dont le vase est placé, comme il est ciselé; tout cela ne devroit-il pas entrer dans un cours d'antiquités, tel que vous vous êtes proposé de le faire? Mais permettez-moi de vous dire que je suis bien étonné qu'à Paris il n'y ait point d'amateurs qui se fassent un plaisir d'avoir des monumens si recom-

(1) Il est dessiné et expliqué dans le tome IV du Recueil d'antiquités, page 202.

mandables; je crois que c'est comme chez nous, personne ne fait plus de cabinet, et toute la dépense est pour les bijoux modernes. Je suis vraiment fâché que ces diables d'Anglais emportent dans leur pays ces belles antiquités.

Dans la boîte que je vous ai annoncée, et qui part aujourd'hui, outre le Bacchus, il n'y a que deux autres morceaux, parce que je n'ai pu en trouver d'autres; mais vous en serez content. L'un est la figure d'un Silence couché, avec quelques symboles; elle a été trouvée à *Fiesole*, ville de Toscane, d'où elle m'a été envoyée; vous verrez par-là que tout ce que vous avez dit dans vos ouvrages sur la ressemblance des monumens égyptiens et étrusques, est très-vrai.

L'autre morceau est un buste d'un empereur romain; il me semble d'*Heliogabalus* (1). Il a sur la tête une attache avec une espèce de petite chaîne; dans le dos il y a un trou où il y avoit une branche de fer ou de bronze pour l'enclaver. Cela est curieux; mais il n'est pas aisé d'en deviner l'usage. Dans le cabinet du roi de Naples il y a sept à huit bustes de la même façon, mais plus grands. Quelqu'un a imaginé

(1) Voyez *ibidem*, page 315.

que c'étoient les figures qu'on attachoit aux étendards; quelques autres, que c'étoit un ornement pour les maisons, où chacun plaçoit l'image de ses ancêtres; d'autres m'ont dit que c'étoit des figures qu'on mettoit à la poupe des galères. Mais il reste toujours de la difficulté pour la double attache. Je crois qu'en consultant un peu les auteurs anciens, j'en viendrois à bout; mais je veux vous laisser le plaisir de le trouver vous-même.

Si par hasard le petit Bacchus ne vous sert pas, et que par conséquent il n'entre point dans votre collection, je vous prie de m'en faire faire un dessin exact; peut-être qu'il trouveroit sa place dans l'ouvrage que j'imprime maintenant.

Je suis bien sensible à la peine que vous vous êtes donnée pour copier vos remarques sur les deux planches que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je les garderai dans mon porte-feuille secret, et je trouve que l'imprimeur de vos ouvrages avoit bien raison de vous prier de changer ces figures (1). Quoique

(1) Je présume que Paciaudi veut parler des figures de Priapes, dont il a déjà été question dans une lettre précédente.

les hommes aient du penchant au vice, la bienséance veut qu'on évite dans les livres les ordures, et je vous conseille absolument de ponctuer les parties saillantes de la belle statue étrusque que je vous ai envoyée.

Je ne vous parle plus du *Seguin*, qu'un diable d'abbé m'a volé ou perdu. Alfani a ce livre, et je compte le brocanter avec lui. Je ne vous enverrai plus de ces médailles de plomb que j'avois ramassées, sachant que vos voyageurs français, tels que le docte Montfaucon, regardoient ces morceaux comme une chose assez rare en France. En tous cas, vous pouvez les donner à l'abbé Barthelemy, puisque dans tous les cabinets du roi on en fait une suite. Si vous ne suivez pas mon conseil pour vous procurer les morceaux d'Herculanum, vous n'en aurez jamais. J'ai ri de tout mon cœur, en voyant comme la tête a tourné aux jansénistes de nos temps. Les Pascal, les Arnaud, les Duguet, et l'ancien évêque d'Auxerre, votre oncle, n'auroient par permis de pareilles sottises. Ce parti a commencé à se décréditer par les faux miracles du diacre Paris. Ceux de nos jours ne valent pas mieux.

M. le bailli de Breteuil vous embrasse de tout son cœur. Dans peu de temps il aura un

cabinet choisi de tableaux admirables; il vient d'en acheter trois, un Poussin, qu'on dit son chef-d'œuvre, un Tintoret, et un Benedetti qui étoient dans un recueil; en outre, quantité d'autres petits tableaux de bons auteurs. L'abbé de Saint-Non se tue à dessiner, à graver, à peindre, et à jouer du violon.

LETTRE XXVIII.

Rome, 26 février 1760.

MONSIEUR,

Grâce au ciel, mon voyage est fini; je vais enfin répondre aux trois lettres que vous m'avez écrites pendant mon absence et que j'ai trouvées à mon retour.

L'exemplaire des poésies du roi de Prusse que vous m'avez envoyé, est le seul qui soit dans Rome; c'est un nouveau titre de reconnoissance. Je ne suis pas assez fort en poésie française pour en pouvoir juger; mais j'y trouve de l'esprit et du feu. Le caractère de ce roi, que je compare entièrement à Julien l'apostat, brille dans ces vers pleins de liberté,

d'orgueil et d'irréligion. Il se moque de tous les blâmes; mais si, à tant de talens il joignoit un peu de probité, son nom seroit immortel.

Les deux pièces contre les révérends pères, que j'ai reçues de M. de Laon, sont peut-être les plus terribles qui aient paru; je vous en remercie infiniment. Je me suis trouvé à Civita Vecchia lors du débarquement de deux cent quarante jésuites portugais : j'ai parlé avec plusieurs; ils sont tous ignorans et laids comme le diable. Ils ont avec eux un équipage considérable et de petites caisses bien pesantes : vraisemblablement c'est de l'or et de l'argent. J'avoue pourtant que je les ai trouvés assez exemplaires, sages, et d'un extérieur édifiant. Ils parlent en bien de leur roi, mais non pas du ministre.

Je voudrois qu'à tant de bienfaits vous ajoutassiez celui de m'acheter les opuscules de Boursier. Un théologien fanatique ne me laisse aucun repos. Il pense qu'il doit être exclu du paradis s'il ne lit pas ce livre. Faites-moi la grâce de le chercher et de me l'envoyer le plutôt possible, quelqu'en soit le prix.

Je ne vous ai plus parlé du *vase* trouvé à Palestrine, car le possesseur ne veut ni le donner au pape, ni le vendre : il veut absolu-

ment le garder pour lui-même; et sur cela il n'entend aucune raison. Je vous remercie de l'offre du *miroir;* comme je ne me mêle plus de faire d'autres collections que celle des livres, il ne me serviroit à rien. Tout au plus, je pourrois l'envoyer au muséum du roi de Sardaigne, mon maître, et s'il ne vous sert point, je l'accepterai dans cette vue, sachant que vos offres sont de bon cœur.

Je vous félicite de l'acquisition de la balance de Laodicée (1); peut-être en aurai-je une autre à peu de frais; je vous l'enverrai, et les deux ensemble vraisemblablement vous fourniront plus de lumières. Je vous souhaite une heureuse réussite dans le plan d'Herculanum, comme je voudrois réussir dans celui de Tarente et de Sicile; mais jusqu'à présent je n'ai d'autre réponse que la promesse de fouiller et de chercher.

Que le prince de Turenne ait été admis à l'académie, c'est un honneur pour votre nation. Nos princes italiens ne connoissent d'autre académie que l'écurie et les filles de théâtre.

Quant à la caisse des livres, il n'y a pas

(1) C'est la balance dont le comte de Caylus fait la description, page 312 du IVe. vol. de son Recueil.

d'adresse plus sûre que celle du bailli. Je suis très-sensible à la bonté de M. Vattelet, qui veut y joindre aussi son poëme.

Je suis bien aise que les deux boîtes que je vous ai envoyées aient obtenu votre suffrage; j'espère qu'il en sera de même de la troisième que vous devez avoir déjà reçue. Le petit Bacchus est vraiment un bijou en genre d'antique.

Je voudrois des notices plus détaillées, au sujet de la commission que vous me donnez de trouver des *fragmens de matière noire*, dont vous dites avoir besoin pour un mémoire à l'académie. Afin que je puisse vous bien servir, dites-moi plus clairement ce qu'il vous faut. Je parcourrai toute Rome, car j'ai trop à cœur tout ce qui vous intéresse.

Je vais faire mon possible pour vous procurer des matériaux grecs et égyptiens, afin que vous puissiez l'année prochaine publier le quatrième volume. Je vois déjà que vous vous acheminez à le former, et j'y contribuerai de mon mieux.

La lettre de M. Mariette à monseigneur Bottari a été remise. Mille saluts à Mariette et à Barthelemy. Quand verrons-nous sa dissertation sur la mosaïque prénestine?

LETTRE XXIX (1).

A Rome, 28 février 1760.

MON CHER COMTE,

Je suis depuis deux jours de retour de mon pèlerinage ; j'ai respiré l'air de la mer

(1) Cette lettre, dont l'original est sous mes yeux, a été traduite de l'italien par le comte de Caylus, et se trouve dans son Recueil d'antiquités. Je présente ici une nouvelle traduction faite par un Napolitain, homme de lettres distingué; les amateurs compareront sans doute avec plaisir les deux traductions. Je dois à mon amour pour la mémoire du comte de Caylus et du père Paciaudi, le plaisir de rapporter ici le préambule qui précède cette lettre dans le Recueil d'antiquités.

« Les auteurs qui travaillent sur les monumens, dit » le comte de Caylus, et ceux qui s'occupent à lire leurs » ouvrages, seroient heureux si l'explication des mor- » ceaux de chaque pays étoit précédée par une lettre » aussi intéressante et aussi éclairée que celle qui suit : » elle est du père *Paciaudi*, auquel je dois la plus » grande partie des morceaux les plus curieux qu'on a » vus dans le troisième volume, et que l'on trouvera » dans celui-ci. » (*Note du comte de Caylus, Recueil d'antiquités, tome IV, page* 110.)

pendant une semaine; j'ai visité les restes de l'antique *Centumcellæ* , aujourd'hui *Civita Vecchia*. La mer ni la terre ne m'ont rien offert qui soit digne de vous être envoyé. Je me suis aussi rendu à la montagne où étoit située l'ancienne ville de *Tarquinia*, éloignée de dix-huit milles; c'étoit une cité considérable de l'Étrurie; j'ai séjourné trois jours à Corneto, ville moderne, bâtie près de Tarquinia. Je me suis amusé, mais n'ai presque rien découvert.

Il ne reste plus de la capitale de l'Étrurie que quelques murs faits de grosses pierres. Les fouilles que j'ai fait faire dans une enceinte qui doit avoir été autrefois un temple, ne m'ont rien produit.

La seule chose remarquable que j'aie vue, est une quantité de grottes souterraines éparses dans la campagne qui environne Tarquinia; leur nombre peut être de deux mille, sur une longueur de pays d'environ six milles, à partir des murs jusqu'à la mer, et de huit milles de largeur. Toute la campagne est remplie de ces grottes éloignées d'environ quarante pas l'une de l'autre; c'étoient des tombeaux étrusques. Je puis vous en donner la description.

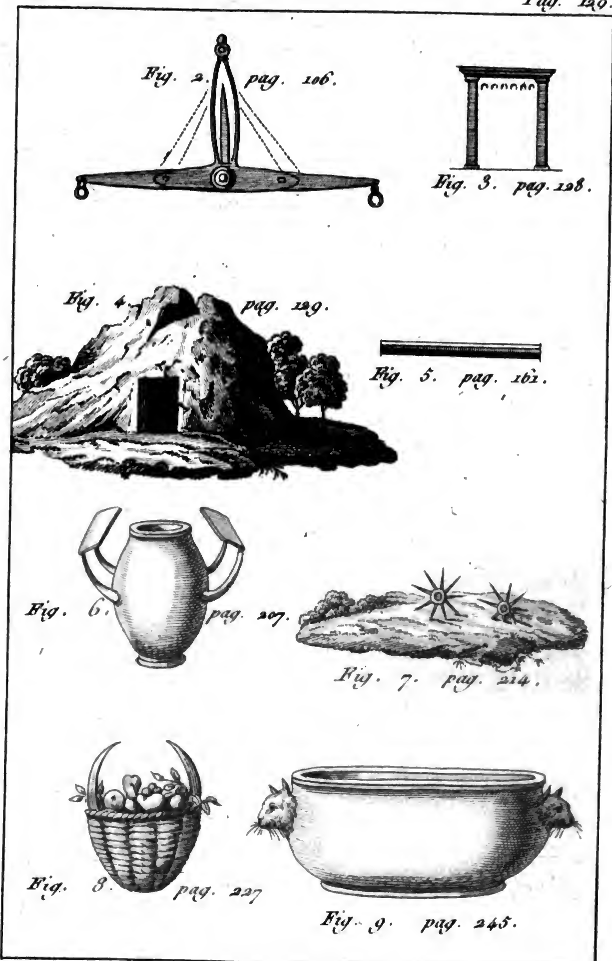
Elles sont taillées dans la pierre vive, mais partout facile à travailler. Après en avoir

examiné plusieurs, j'ai reconnu que la plus grande partie ont trois ailes ou nefs, comme nos églises; les piliers sont aussi taillés dans le roc; ils ont une légère corniche (1); sont tous ornés d'arabesques et de festons; le dessin en est mauvais. La voûte a pour sculpture de petits carrés qui ressemblent à ceux de nos plafonds; les uns sont plus grands que les autres. Elle est plate et peinte de la même manière que les pilastres. Quelques-unes des couleurs sont encore visibles; le bleu et le vert demandent qu'on approche beaucoup la lumière pour être distingués; le jaune a disparu, mais le bronze est très-bien conservé.

Tout autour règne une frise de figures étrusques dont quelques-unes ont trois pieds de hauteur; mais ordinairement elles n'en ont qu'un. J'en ai compté jusqu'à deux cents dans la frise d'un tombeau découvert peu de temps avant mon arrivée.

Le dessin est du même goût que les ornemens des vases étrusques; une partie est couverte de longues draperies, et porte des ailes; plusieurs sont armées de piques et semblent combattre: d'autres sont sur un char tiré par

(1) Fig. III.


Fig. 2. pag. 106.
Fig. 3. pag. 128.
Fig. 4. pag. 129.
Fig. 5. pag. 161.
Fig. 6. pag. 207.
Fig. 7. pag. 214.
Fig. 8. pag. 227
Fig. 9. pag. 245.

un ou deux chevaux. J'aurois fort désiré que l'on y eût représenté quelque édifice, pour prendre une idée de l'architecture étrusque; mais je n'ai vu que quelques portes par où semblent entrer ceux qui sont sur les chars. Excepté le rouge, toutes les autres couleurs des figures sont effacées. Je crois que ces peintures ont rapport aux funérailles, et représentent le passage des âmes aux Champs-Élysées. Elles ont d'ailleurs de grands rapports avec les bas-reliefs des urnes sépulcrales des Étrusques.

A deux ou trois pouces de la frise, précisément sous les figures, l'on aperçoit des inscriptions étrusques, dont les unes sont peintes, les autres gravées dans la pierre.

Ces souterrains ne sont pas fort creux dessous terre. L'on paroît avoir choisi un monticule (1) pour les creuser dedans ainsi que vous le voyez (2). La porte est toujours au

(1) Cette description rappelle l'idée des tombeaux chinois que l'on voit assez souvent représentés dans les paysages de cette nation; mais elle retrace plus encore le souvenir des *Quaques*, ou des tombeaux des anciens Péruviens, décrits dans le Voyage de D. Ulloa, pour la mesure de la terre. (*Note du comte de Caylus.*)

(2) Fig. IV.

milieu, et le jour vient d'un soupirail qui traverse la voûte et va aboutir au sommet du monticule. On ne peut plus y pénétrer qu'avec peine, les terres et les herbes sauvages embarrassent les passages ; on a même besoin de lumière pour y voir.

L'antique Corinthe est si éloignée, que peu d'antiquaires veulent se donner la peine d'y aller ; et depuis le marquis Maffeï, trois ou quatre savans seulement ont été la visiter ; peu de personnes se soucient de faire soixante milles pour s'instruire. Plusieurs des souterrains sont abîmés, plus par le fer que par le temps ; la cupidité des paysans leur faisant toujours penser qu'ils vont trouver des trésors, ils gâtent et brisent tous les endroits où sont les inscriptions.

Il me semble vous entendre me reprocher de n'avoir pas détaché quelques morceaux de ces peintures, pour vous les envoyer ; mais c'est on ne peut pas plus difficile, car elles sont à dos sur le rocher. Il faudroit par conséquent tailler dans le vif, ce qui demanderoit des soins et une dépense d'autant plus considérable, qu'il faudroit en avoir une grande quantité, afin de les confronter et en tirer quelques connoissances : encore sont-elles trop effacées.

J'envoie à Barthelemy deux inscriptions qui n'ont sûrement pas été encore expliquées; l'une est sur une grosse pierre, l'autre sur une petite colonne. Il pourra s'amuser à les déchiffrer.

J'ai eu quatre vases de terre brunie trouvés dans ces tombeaux (1). Vous me demandez depuis long-temps des pots cassés, je veux vous en envoyer d'entiers; ils n'ont ni figures ni inscriptions, seulement quelques arabesques.

S'ils ne vous sont pas utiles, il n'y aura pas grand mal; ils ne me coûtent rien. Vous pourrez d'ailleurs les placer sur la cheminée de madame Geoffrin, où ils figureront aussi bien que des magots de la Chine, du moins auront-ils le mérite de l'antiquité. J'ai aussi voulu vous prouver que dans mes tous voyages je pensois à vous, et à vous témoigner de mon mieux toute la reconnoissance et l'amitié que je vous ai vouée pour toujours.

(1) M. le comte de Caylus n'a point traduit la fin de cette lettre; j'ai cru devoir la publier, ne fût-ce que pour rappeler le souvenir de madame Geoffrin.

LETTRE XXX.

Rome, 22 mars 1760.

MONSIEUR,

Cette semaine l'envoi est bien pauvre; la terre a été stérile. Je vous envoie des terres cuites en morceaux, dont vous verrez la note. J'y ai ajouté une petite statue de bronze, trouvée dernièrement à Frascati. On prétend que c'est une Faustine, ou bien une Lucille. Il y a encore un petit cheval de bronze. Malgré toutes mes recherches, je ne trouve rien.

J'ai découvert la grande minière que Bellotti croyoit connoître lui seul. Le marquis Bleonori, qui a été trésorier dans la province de la Marche, a acheté, pour peu d'argent, une infinité d'antiquités. Maintenant il veut les vendre. Il y auroit une infinité de choses qui serviroient pour votre quatrième volume; il y a des raretés en bronze et en pierres. J'ai cherché à me faire donner quelque chose; mais il persiste à vouloir vendre le tout ensemble quatre mille écus; néanmoins sa demande

pourroit bien se réduire à mille. Bellotti vouloit en faire l'achat; mais le célèbre brocanteur Belisario le lui enlèvera. En ce cas nous aurons l'avantage de pouvoir acheter ce qui nous plaira en détail ; mais on paiera tout cher. Bélisario est notre tyran, d'autant plus qu'il est fortuné et ne connoît pas le besoin.

Vous pouvez assurer Barthelemy que le buste de bronze n'est pas un poids. J'ai vu ceux qui sont au capitole, au muséum des jésuites, au vatican, dans la maison Locatelli, chez le commandeur Vettori; ils sont très-différens ; tous sont presque ronds et de la même polissure, avec un anneau en tête; mais aucun n'a derrière ce trou ni ce morceau de métal qui se prolonge. Je vous ai écrit qu'à Naples, au muséum royal, il y a quelques bustes de la même façon, mais plus grands. Je crois qu'on les met aux proues des trirèmes, ou peut-être aux portes. Il reste à expliquer le croc qui est sur la tête. Je ne veux pas vous ôter ni le mérite de le trouver, ni le plaisir de le chercher (1).

Le numéro XV au sujet des nouvelles

(1) C'est apparement le buste de bronze dont il est parlé dans la lettre XXVII.

d'Italie, est faux en plusieurs choses. Le rédacteur de la gazette a un mauvais correspondant; et quand les jésuites trouvent quelques faits altérés, vous savez bien qu'ils sont assez adroits pour décréditer le livre.

Au sujet des peintures, voici une belle anecdote que je viens d'apprendre d'une personne instruite. Un certain Gunter, français, qui travailloit avec un peintre vénitien, nommé Guerra, s'est avisé de porter à Naples deux peintures de leur attelier. La régence ayant entendu qu'on vendoit des peintures anciennes, conçut des soupçons pour celles d'Herculanum. On fit arrêter et appeler Gunter, qui maintenant est chez le consul de France. La crainte lui fit avouer le tout, c'est-à-dire, que le père Contucci étoit à la tête de cette imposture : que c'étoit lui qui donnoit les pensées et les sujets à peindre; que l'on faisoit tout pour son compte et qu'il retiroit la plus grande partie de l'argent des ventes : qu'il en avoit fait faire jusqu'à présent soixante-deux, et qu'il en restoit seulement à vendre dix-sept. Que vous en semble? ne seroit-ce pas un bel article pour la gazette jansénistique ou pour le rédacteur de la *suite* des nouvelles du Portugal? mais je ne veux pas avoir à faire

avec aucun gazettier du monde, car je regarde leur profession comme un métier malhonnête. Vous avez répondu en chevalier et en honnête homme à cette dame de la gazette, que votre correspondant de Rome ne se mêle point de telles choses (1).

Je ne sais que vous dire sur l'article des *peintures anciennes* et sur les falsifiées, si non que vous êtes rempli de modération et de sagesse. L'article que vous m'avez communiqué est très-beau; on y trouve toute la modération possible envers les fourbes et les faussaires; il suffit pour éclairer celui qui est au courant, mais il n'est pas assez détaillé pour prévenir et instruire la postérité (2).

Vous devriez donc, à mon avis, indiquer la façon de ces peintures, la conduite tenue par les ouvriers, leurs défauts, et ce qui précisément en fait connoître la fausseté. Huit ou dix lignes de plus feront votre affaire.

(1) Il paroît que cette dame avoit voulu engager le comte de Caylus à lui donner pour correspondant le père Paciaudi.

(2) M. de Caylus a poussé la modératiou jusqu'à douter que le père Contucci fût le complice de Guerra. Rec. d'antiq. t. IV, p. 220.

LETTRE XXXI.

Rome, 9 avril 1760.

MONSIEUR,

Dieu soit béni! enfin vous avez reçu quelque chose de ma part. Je prépare la cinquième boîte; mais je vais lentement, car je ne trouve rien de convenable. Il y a une stérilité surprenante d'antiques. La terre ne donne que des médailles et des pierres. Quant aux premières, je n'en achète point; et dans les secondes, je n'ai rien trouvé d'intéressant; ainsi n'attendez rien par le courrier. C'est me faire trop d'honneur que d'insérer dans votre Recueil ma description des grottes de Tarquinia (1). Quand vous l'aurez traduite, je vous prie de me l'envoyer, afin que je puisse la revoir. Lorsqu'il s'agit d'imprimer quelque chose, il ne faut rien négliger.

Je cherche inutilement du grec. J'ai écrit à

(1) C'est la description qu'il fait dans la lettre du 28 février.

Venise pour voir si on peut faire quelque achat d'antiques venant de la Grèce; mais j'en doute. Il y a dans ces pays-là des savans qui achètent tout; et Venise est aujourd'hui le magasin des antiques. Il y a plus de dix cabinets remplis de raretés.

J'ai à cœur le quatrième volume, et sans que vous m'écriviez davantage à ce sujet, je me donne tous les mouvemens possibles pour vous en fournir les matériaux (1).

Je vous remercie de la *suite* des estampes sur la sainte écriture. Je suis curieux de voir comment seront les fables. Si les *Sauvages de l'Europe* ne sont point un ouvrage de Voltaire, ils méritent de l'être : c'est une lecture bien intéressante. Je partage ses sentimens envers les Anglais.

Quant au *miroir*, si vous voulez vraiment vous en défaire, envoyez-le à Rome; je l'accepterai comme un don précieux et je l'enverrai à notre cour quand je serai sûr qu'on en connoît le prix. En ce genre, nous Turinais, sommes des sauvages, des Huns et des Goths.

(1) Les recherches de Paciaudi ne furent point inutiles; on trouve dans ses lettres la plus grande partie des matériaux du IVe. tome du Recueil d'antiquités.

LETTRE XXXII.

Rome, le 16 avril 1760.

MONSIEUR,

La lecture de la feuille de Fréron a fait croître mon impatience de lire votre troisième tome; j'ai jugé par cet extrait de sa beauté et de son excellence. Ah! pourquoi les vents ne poussent-ils pas le vaisseau où est la caisse des livres? Je vous envoie aujourd'hui le peu que je me suis procuré. Il y a une très-grande pénurie d'antiquités; j'en ignore la cause. Je ne trouve rien dans les boutiques des brocanteurs ni même chez les juifs.

J'ai écrit en Grèce à quelques missionnaires de mon ordre, en les invitant à faire pour vous des recherches propres à compléter la classe grecque. Savez-vous quelle est la réponse que j'en ai reçue? que les consuls de la nation française achètent tout. Voyez donc de faire écrire par vos marchands : peut-être trouverez-vous quelque chose.

A la fin du tome Ier des feuilles de Fréron,

de cette année, je trouve indiqué un petit livre français dernièrement imprimé, intitulé *Dictionnaire d'antiquités*, etc. Fréron en fait l'éloge : croyez-vous qu'il le mérite ? Un Dictionnaire d'antiquités, une simple introduction même exige de grandes connoissances ; et ce n'est qu'un in-12 ! Je suis curieux de le voir.

M. Mariette a pour moi des bontés que certes je ne mérite pas. Il veut se défaire de ses brochures pour me les donner. Je souhaiterois connoître quelque chose qui pût lui être agréable, afin de lui témoigner ma reconnoissance.

J'ai reçu la suite XVIe. sur les révérends pères, la vision du père Bertier, qui m'a fait rire, et la lettre de Voltaire.

Je vous félicite du bel Alexandre (1) et des camées que vous avez trouvés en province. J'ai toujours projeté un voyage en antiquaire. Dans les plus petites villes on trouve mille et mille belles choses qui restent négligées et sans être observées, parce qu'on en ignore le prix. Un de mes amis fait ce voyage en Sicile. Il faudroit le faire en chaque province.

Les affaires du Portugal (2) restent dans

(1) Tome IV du Rec. d'antiq., p. 159.

(2) Concernant les jésuites.

l'inaction ; cette nation est bien étrange, bien peu d'accord avec elle-même en tout.

Si le roi de Prusse attaque les jésuites, au lieu de leur faire du mal, il leur fera du bien, car l'inimitié d'un athée de cette espèce leur fera beaucoup d'honneur ; ils s'en moqueront; dans ses états ils n'ont rien à perdre.

Je n'achèterai plus de scarabées, à moins qu'ils ne soient égyptiens : aujourd'hui je vous en envoie un étrusque, et ce sera le dernier.

LETTRE XXXIII.

Rome, 23 avril 1760.

Monsieur,

Vous avez fait un heureux ; je n'eus jamais tant de remercîmens qu'aujourd'hui, de la part de mon théologien, pour les deux volumes de Boursier : il étoit fanatisé par la joie, comme si je lui avois procuré un trésor. Vos faveurs ont obligé un des plus grands théologiens de ce pays. Il veut traduire cet ouvrage en latin, et l'enrichir de remarques. Il le regarde comme un chef-d'œuvre en fait de théologie.

Afin de ne pas perdre le bon usage de vous faire des expéditions, je vous envoie aujourd'hui une caisse assez précieuse. Les pièces sont petites; mais pour cela elles n'en sont pas moins estimables : vous en jugerez par la note et par la vue. On ne sauroit exprimer combien les antiques sont rares. Je suis au désespoir; je ne trouve point de grec pour vous. Si la Sicile ne donne pas quelque chose, je ne sais pas comment ira le grec.

J'ai fait toutes les réflexions possibles sur le cabinet qu'on veut vendre ici, et dont je vous ai déjà parlé. Je trouve qu'il ne vous convient point, soit pour le prix exorbitant, qu'on en prétend, de quatre mille écus romains, soit parce qu'on veut le vendre tout ensemble, et parmi une immense quantité de pièces très-communes, modernes et inutiles. Il n'y a qu'une médiocre quantité d'antiques romaines, quelques petites choses d'étrusque, une ou deux pièces égyptiennes, et, à mon avis, point de grec. Pour une vingtaine de pièces un peu singulières et rares, il ne convient pas de vous charger à grand prix d'une immensité de choses ordinaires ou fausses qui ne regardent point vos études, et dont le seul transport, qui pourroit à peine se faire en

en dix caisses, coûteroit plus qu'elles ne valent.

Je lirai au bailli ce qui regarde sa caisse de livres. Quand j'aurai reçu les nouvelles pièces que vous m'annoncez par la voie de Parme, je vous en donnerai avis. Je vous joins ici une lettre de l'anglais Nixon, sur les vitres des fenêtres ou spéculaires; elle a été imprimée hier. Nous verrons ensuite la dissertation entière. La matière est de votre goût, et vous verrez ce qu'il dit. Quant à moi, il me paroît qu'il ne dit rien de nouveau ni de rare.

Embrassez Barthelemy. Je suis, etc.

LETTRE XXXIV.

Rome, 21 mai 1760.

MONSIEUR,

Dans la boîte que je vous ai envoyée la semaine dernière vous trouverez un petit vase avec un oiseau qui paroît un canard (1). Je crois

(1) Voyez pour l'explication et le dessin des antiques mentionnées dans cette lettre, le Recueil d'antiquités, tome IV.

que vous pourriez effacer la gravure qui en a été déjà faite, qui est trop nue et sans ornemens, et lui en substituer une autre qui réussiroit mieux. Remarquez deux choses. Le vase avec le canard ont été trouvés dans les grottes de Corneto; et l'oiseau marque que c'est un vase sépulcral. Cet animal est consacré à Proserpine, c'est pourquoi on le trouve sculpté sur quelques tombeaux de même que sur ce petit vase, qui doit avoir servi pour répandre les libations, les onguens, etc.

Vous vous plaignez de n'avoir rien d'égyptien. Deux missionnaires venus du Caire ont fait un présent de trois petites figures égyptiennes au cardinal Spinelli, préfet et protecteur des missions étrangères. Son éminence me les a données afin de vous les envoyer. Vous les trouverez dans la boîte qui partira la semaine prochaine. Je ne sais pas si elles vous apprendront quelque chose de nouveau. Peut-être le ruban qui ceint la tête de l'une des trois petites statues vous paroîtra-t-il singulier.

Elle est curieuse l'histoire de la petite figure qui s'est dissoute d'elle-même dans l'eau. J'ai bien ri de la pièce qu'on nous a jouée à vous et à moi; mais elle n'en méritoit pas la peine, et vous dites avec raison que le faussaire pouvoit

employer son art en quelque chose plus utile pour lui. Pourtant, croyez-vous que les anciens ne faisoient point d'ouvrages en terre sans la faire cuire? J'en ai vu qui étoient de terre crue et vierge, soit qu'on eût oublié de la mettre au four, soit par bizarrerie.

J'ai observé le dessin de la pièce de terre cuite de Nîmes. Supposé qu'il y eût dans cette ville une grande fabrique de terres cuites, je suis porté à croire que ces pièces étoient des signaux qu'on plaçoit dans les magasins sur les manufactures avec des numéros pour les distinguer. Je me rappelle d'avoir vu dans les fabriques de faïence qui sont dans la ville de Faenza, que, par exemple, les tasses, les assiettes, les terrines sont placées à divers étages, et comme il y en a de différens prix et de différentes façons, au lieu d'un écriteau, il y a une pièce de terre cuite avec un signe au-dessus et un numéro. Les potiers trouvent plus aisé de faire ces marques avec leur propre matière, que de les faire faire en bois, ou autre matière peinte ou par écrit.

LETTRE XXXV.

Rome, 4 juin 1760.

Monsieur,

J'ai passé presque toute la nuit à lire le troisième volume de vos antiquités. Oh! que de belles choses vous avez mises au jour! Tout y est choisi dans toutes les classes. Les antiquités gauloises sont délicieuses; mais j'ai admiré surtout vos belles, savantes et judicieuses remarques. Combien de découvertes appuyées sur de longues observations et sur l'autorité des anciens écrivains! Il y domine partout le jugement le plus sensé, l'intelligence, le savoir. Ce volume, soit par le choix des pièces, soit par vos réflexions, augmente la juste réputation dont vous jouissez, et il sera d'une grande utilité aux savans, qui le recevront avec un plaisir extrême et le combleront d'éloges.

Mais moi, que vous dirai-je? Vous me faites un honneur que je ne mérite pas, et des éloges qui ne devoient m'appartenir qu'en

vertu de votre amitié; même en contredisant mes sentimens vous m'obligez. Quand j'aurai publié mon ouvrage sur le Péloponnèse, vous verrez si j'ai lu vos ouvrages avec attention, et si j'ai su en profiter, comme un disciple des œuvres de son maître.

J'apporte à Frascati les deux volumes de l'académie avec votre IIIe. volume, afin de les méditer mieux, d'autant plus que j'y trouve de vos dissertations que je suis envieux de lire de suite. A propos, j'ai vu que vous traitez du *Papyrus* (1). Je vous envoie une feuille de papier du Thibet. Les missionnaires en ont porté ici beaucoup, et on a voulu essayer s'il réussiroit à l'impression. On imprimera peut-être avec ce papier la doctrine chrétienne en caractères du Thibet. Ce papier est formé d'une certaine racine de plante ou d'arbre bien broyée et trempée dans l'eau. Le cardinal Spinelli, qui fait imprimer plusieurs choses orientales, veut qu'on tire dans l'imprimerie de sa congrégation des missions, un exemplaire de chaque livre en papier propre du pays de la langue, dans laquelle on fait imprimer.

(1) Voyez l'appendice, n°. 3.

J'écrirai bien volontiers à M. Watelet pour le remercier du présent qu'il m'a fait de son ouvrage; j'y attache un grand prix; il est excellent, à ce qu'il me semble, imprimé avec la dernière magnificence et netteté. L'abbé de Saint-Non, qu'on attend demain, le lira certainement avec avidité.

Je vous remercie du *Seguin*, et je remercierois, pous ainsi dire, celui qui m'a volé le premier; car cette seconde édition est bien plus riche. L'histoire des philosophes modernes est curieuse; mais j'aime encore mieux les portraits en grand retracés au crayon (1). Notre bailli m'en faisoit tant d'éloges, que j'ai cru lui en devoir faire un présent.

Parlons de nos expéditions d'antiques. Hier ayant reçu l'argent de Natoire, j'ai de suite employé quelques sequins à faire une petite friponnerie littéraire. Les jésuites font recueil de *Patères étrusques graffites*, (c'est-à-dire, peintes avec des lignes profondément imprimées.) J'ai couru en ôter une des mains d'un honnête homme, qui me l'a cédée au prix fixé par les jésuites. Vous en trouverez ici le des-

(1) Ce sont les portraits gravés dans le genre du crayon, dans l'Histoire des philosophes de Saverien.

sin (1), et j'espère que Natoire enverra aujourd'hui la boîte. Dans vos ouvrages, je n'ai pas encore vu de patères ; ce sont pourtant des choses estimables par leur façon, ce qui m'a encore plus décidé à vous en acheter une.

Je suis au désespoir de ne rien trouver de grec qui soit bon. Avant-hier, en me promenant hors des portes, j'entrai dans une vigne, où l'on venoit d'extraire une pierre sépulcrale grecque, que je ferai couper mince comme du carton, et je vous l'enverrai. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Je ne néglige aucun soin pour vous trouver quelque chose de mieux dans cette classe qui n'est pas complète, et peut-être y parviendrai-je.

LETTRE XXXVI.

Frascati, le 18 juin 1760.

MONSIEUR,

Un de mes émissaires m'a trouvé une seconde patère (2) : j'en suis très-content, car

(1) Recueil d'antiquités, t. IV.
(2) *Ibidem*.

vraiment ce sont des choses bien rares et difficiles à trouver. Je vous en envoie le dessin, et après mon retour à Rome, dans huit ou dix jours, je vous enverrai l'original. Il paroît qu'on y a exprimé une histoire d'Homère, et qu'on représente Dolon et Diomède. Si cela est, le sujet grec exige peut-être que le monument soit placé plutôt parmi les choses grecques que parmi les étrusques. Croyez-vous que les seuls Étrusques fissent usage de ces patères, et que les Grecs et les Romains ne fussent pas accoutumés d'en faire? Développez cette question, et en publiant les deux qui sont en vos mains, donnez une idée claire de cette espèce de monumens, et parlez-en avec un peu d'étendue; car, jusqu'à présent, on les a rapportés sans système.

L'histoire de M. Saverien est foible; néanmoins ce sera une collection utile. Celle de la sainte écriture en figures commence à devenir intéressante, et je vous en remercie.

J'ai été bien content du poëme didactique de M. Watelet; et les réflexions qu'il y a jointes, marquent ses rares et solides connoissances dans les beaux-arts. Ici, tout le monde loue son livre.

Je verrai dans votre dissertation sur le

Papyre, ce que vous venez de m'indiquer; je la lirai même avec attention, comme je fais de toutes vos productions. Depuis huit jours je ne cesse de relire, dans les momens libres, votre troisième volume. Combien de belles découvertes! Je n'y trouve rien à corriger; et il me paroît qu'il est inutile de songer à l'*errata* que vous vouliez placer à la tête du quatrième.

A mon retour, je mettrai en ordre les beaux et précieux papiers que vous m'avez envoyés touchant le jansénisme et les affaires du temps. Je serai riche en ce genre, et je le serai par vos bienfaits. Mais je ne lirai pas tout; c'est une lecture propre à faire tourner la tête.

Si nous étions moins éloignés, je profiterois de vos offres pour la gravure des douze planches de mes *antiquités capréennes*. Il est certain qu'ayant les estampes prêtes je me déciderois de suite à imprimer mon livre, qui reste abandonné en morceaux de papier épars. Mais laissez-moi achever mon second tome du Péloponnèse, et après nous parlerons du reste.

Je ne manquerai pas de prendre les empreintes des *pierres rares inédites* que je ne pourrai pas acheter. Maintenant, je comprends mieux ce que vous désirez.

J'ai lu chez, M. de Laon, quelques pièces pour et contre les *philosophes*. Véritablement cette guerre est devenue assez vive. On laisse un peu en repos les jésuites. Cependant l'arrivée de cinq cents d'eux à Lisbonne, et la continuation du procès, donneront de la matière en abondance aux journalistes.

J'ai vu les réponses du clergé au pape. Maintenant celui-ci fait répliquer de nouveau; et à la clôture de l'assemblée on va réunir toutes ces pièces intéressantes. Je me réjouis de la fouille de *Velleia*, et je me réserve de voir un jour dans votre quatrième volume ces découvertes nouvelles. Que le Génie de l'antique vous soit toujours propice!

Le bailli a demeuré quatre jours à Frascati avec nous; il vous salue et vous embrasse. Je lui ai communiqué vos lettres, et tout ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Maintenant il lit le roman. Nous sommes si bien ensemble, que vos livres nous sont communs.

Je suis, etc.

LETTRE XXXVII.

Rome, le 2 juillet 1760.

MON CHER COMTE,

Le cardinal Spinelli a fait écrire aux missionnaires du levant. Il les invite à se procurer tout ce qui se trouvera de bon grec, et ce sera pour vous.

Ici on ne trouve rien. Alfani m'a fait voir la gravure d'un *sauteur* (1) avec deux échelles et avec des épées. Ce n'est pas étrusque; mais à tous égards c'est ce que j'ai vu de plus beau. Le prix est exorbitant; le brocanteur n'est pas raisonnable, mais je vais l'attraper. Je me ferai prêter la pierre; j'en ferai faire le soufre, et ainsi vous aurez le dessin exact sans dépense. Je lui jouerai le même tour pour un vase de terre cuite représentant Ariane et Bacchus en relief, venu de la grande Grèce, qu'il m'a

(1) Voyez pour cette antiquité et les deux suivantes, tome IV du Recueil de M. de Caylus.

apporté aussi, et dont il veut deux fois plus que la véritable valeur.

On m'a apporté un poids de la même pierre et avec la même inscription : *Ex auct. Q. Junii Rustici præf. Urb.* Il pèse un peu plus de neuf livres et demie. Le voulez-vous dans votre série des poids ? Il me semble qu'il peut faire suite aux autres.

J'ai beaucoup connu ici l'abbé Morellet qui est à la Bastille; c'est une tête singulière, comme on le voit par sa prophétie. Il pouvoit prophétiser mieux pour lui-même. Véritablement la guerre au sujet des *philosophes* est bien cruelle et scandaleuse. Comment peut-il se faire que des hommes de lettres se déchirent entre eux ? Je vous remercie pourtant de m'avoir mis au fait de tout, par les estampes et les figures publiées à cette occasion. Elles forment une époque et un point d'histoire. Je prévois qu'il faudra donner toutes ces pièces au bailli, qui s'est déjà approprié le beau *roman* et les *sauvages d'Europe*, mais je lui ai tant d'obligations, qu'à son égard je me prive des choses les plus rares.

Je vous remercie des deux suites du Portugal. Quatre courriers sont venus l'un après l'autre. Quelque grand malheur doit être

arrivé; rien ne transpire. J'ai vu la seconde édition du *Watelet* sur l'art de peindre; elle est très-élégante, et je m'en suis fait un mérite auprès un homme de distinction.

Les *antiquités de Ripatransona* furent un ouvrage de ma première jeunesse : elles ne me plaisent plus, et je connois que pour le transmettre aux savans, il faut le pétrir de nouveau : cela se fera, *te auspice, te duce.*

LETTRE XXXVIII.

Rome, 9 juillet 1760.

Mon très-cher M. le comte, j'ai passé quelques jours à la campagne avec l'ambassadeur de France. Notre aimable Saint-Non a été mon compagnon de voyage, ce qui a servi à resserrer encore plus le lien de notre amitié. Je deviens chaque jour plus Français, car chaque jour j'apprends à mieux connoître le bon caractère de votre nation.

Je serois tenté de croire que la chaleur excessive qui domine ici, a tari toutes les sources des antiquités. Je ne trouve rien à acheter. Les choses de terre cuite qu'Alfani vous pro-

pose, et que j'ai refusées, ne valent rien, à l'exception d'une ou de deux moins communes; mais les prix qu'il demande sont toujours exorbitans.

La guerre excitée par la comédie des *philosophes* est bien sanglante, et les estampes que vous m'avez envoyées des médailles pour et contre, sont de mon goût. Je pense que le châtiment donné au pauvre abbé Morellet, fera taire les autres; en conséquence, je présume que les écrits au sujet de cette dispute vont se terminer incessamment.

J'ai reçu les *anecdotes jésuitiques*, qui sont une satire cruelle et injuste contre le cardinal de Tavannes.

Le temps est arrivé que le gazettier janséniste a beaucoup d'occupations. Les Portugais ont renvoyé le cardinal Acciajuoli, nonce à Lisbonne, par une espèce de violence, et contre le droit des gens. Il a fallu en faire autant ici à l'égard du ministre du Portugal, Almada. Voilà une rupture ouverte qui fera pendre plusieurs jésuites à Lisbonne, mais qui les fera triompher à Rome, puisque leur cause est à présent celle du saint siége.

Je vous dis sérieusement que je ne crains pas le stilet et le couteau des mille jésuites

Portugais; mais au contraire les coups secrets de leur cabinet à Rome; quant à moi, ils me peuvent nuire bien peu; mais maintenant qu'ils sont maîtres du champ, ils ruineront mille personnes honnêtes, comme ils le firent sur la fin du règne de Louis XIV. C'est vraiment à présent que les écrits doivent inonder; je me recommande à vous pour les avoir.

Je n'ai jamais aimé d'avoir affaire à des hommes fous, à des extravagans, et de mauvaise foi. Ainsi le cardinal Passionei est pour moi une personne avec laquelle je ne veux avoir rien de commun. J'aimerois mieux perdre le *Boursier* (1) et toute autre chose, que de l'avoir de ses mains.

Vous avez bien raison de mépriser le *Dictionnaire d'antiquités* : il ne sauroit être pire, et l'auteur ne sait rien. Il y a une seule chose bonne et véritable : c'est qu'il dit du bien de vous. Je me suis pourtant entêté à le vouloir, car quand on fait un assortiment entier dans un genre de livres, il faut avoir les bons et les mauvais.

Les choses égyptiennes diffèrent peu entre

(1) Un ouvrage du théologien Boursier dont il est parlé plus haut.

elles, et je comprends bien que tous les monumens venus du Caire ne serviront à rien. Si nous savions lire leurs inscriptions, alors chaque pièce pourroit devenir intéressante.

Quant au *Papyrus* j'attendrai vos ordres. Le cardinal Spinelli fait imprimer des antiquités orientales et exotiques en papier de chaque pays, non pas pour le public, mais pour en conserver un exemplaire dans la bibliothèque de sa congrégation. J'aime cette conduite.

Puisque vous voulez de moi cette marque de dévouement et d'amitié, que je revoie attentivement vos trois volumes (1) pour faire un index raisonné des corrections en tête du quatrième, je le ferai parce que je vous dois tout. Mais attendu le mérite de l'ouvrage en lui-même, et mon amour envers vous, je ne sais pas si j'y trouverai quelque chose à corriger. Je ne crois pas que ce soit une chose à faire à la hâte, et que vous en ayez besoin de suite (2).

Je vous embrasse, etc.

(1) Il parle des trois premiers vol. du Rec. d'antiq.

(2) Cet index et les corrections n'eurent pas lieu.

LETTRE XXXIX.

Rome, 22 juillet 1760.

Mon très-cher ami,

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à aucun antiquaire une aventure plus curieuse. Le jeune élève de l'académie, pour lequel vous avez tant d'estime (1), s'est moqué de vous. Il a copié du porte-feuille de l'ingénieux Robert quelques dessins de sa composition, et un assemblage d'autres morceaux de fantaisie, et il vous les a donnés pour des morceaux existans, qu'il prétend avoir vus, avoir copiés sur les lieux! Qui n'auroit point été trompé? Vous trouverez ici des notes qui vous découvriront l'imposture.

Le grec des inscriptions est un jeu d'imagination de la part de Robert, pour remplir les vides. Quelques pièces existent, mais non pas telles que les dessins. Robert a tout changé,

(1) Le nom de cet élève est *Louis*, ainsi qu'on le voit dans les lettres suivantes.

suivant ses goûts et à ses études. Ce qui n'est point de pure invention a été imprimé mille fois, et le seul assemblage est tout ce qu'il y a de beau, mais non pas de vrai. En conséquence vous pouvez rejeter les trois planches; et si vous en avez d'autres de la même fonderie, vous voyez le cas que vous devez en faire. Je suis fâché que vous vous soyez, pour ainsi dire, tué pour trouver les explications et concilier le romain avec l'étrusque; mélange bizarre qui n'existe que dans la tête du peintre. Dorénavant ne vous fiez qu'aux monumens que vous avez sous les yeux, et aux dessins qui vous sont envoyés par de véridiques et honnêtes connoisseurs.

J'ai éprouvé le plus grand déplaisir pour cette aventure qui d'ailleurs vous a fait perdre votre temps et votre argent. Le bailli vous écrit et vous envoie des détails à ce sujet. Robert s'offre à vous servir, s'il se trouve quelque chose à copier. J'irai avec lui observer, mesurer, dessiner; mais il est difficile de découvrir des monumens qui ne soient déjà imprimés, à moins que ce ne soient des bas-reliefs, qui de temps en temps sortent par hasard de la terre. Le cardinal Albani vient d'acheter quelques pièces inédites; s'il veut

le permettre, je les ferai copier par Robert, pour compenser ce que vous avez perdu.

On ne trouve rien présentement. Il faut attendre ou les eaux qui découvrent les antiques, ou le temps des travaux aux vignes ; c'est alors qu'on peut utiliser les recherches. J'ai reçu deux bronzes du royaume de Naples; mais j'attends une réponse sur leur authenticité ; ils me paroissent suspects. On a découvert heureusement deux *tire-lires* (1) au mont Celius, où a été trouvée la *Vénus* dont l'inscription a été envoyée par Winkelmann à Barthelemy. Je les ai achetées : leurs formes et leurs figures sont différentes.

Dans un carton cacheté vous trouverez deux choses; 1°. le dessin, et l'empreinte en cire rouge d'une pierre curieuse, qui certainement n'est pas étrusque. L'abbé de Saint-Non en a fait le dessin avec fidélité. N'ayant pu l'acheter d'Alfani qui en vouloit un prix excessif, j'en ai fait faire le soufre que je vous enverrai. Cette pierre précieuse représente un *petaurista* ou bateleur, qui s'élance en bas d'une machine appelée *petaurus* (2). Il y a

(1) Tome IV, Recueil d'antiquités.

(2) Voyez *ibidem*.

des échelles, une pièce de bois plantée d'une manière curieuse, et une roue d'épées derrière laquelle le sauteur passe et court le danger si vanté. J'ai examiné ce jeu dans le petit livre que j'ai eu l'honneur de vous adresser; mais au moyen de cette pierre vous en direz bien davantage.

2°. Le dessin d'un camée de trois couleurs, dont la grandeur est ainsi marquée par-dessous (1). Le prince D. Jacques Borghèse l'a trouvé à la campagne, dans les mains d'un paysan qui lui en a demandé un sequin : le chevalier lui en a donné quatre, et il en veut vingt-cinq. Je l'ai fait dessiner exactement, et comme le chevalier m'a prié de lui en faire une courte explication, je voudrois y mettre en haut l'estampe bien gravée. Je vous prie donc de la faire graver par celui même qui grava les pierres précieuses d'Ulysse, que vous m'envoyâtes l'année passée (2).

Quant aux figures de Ripatransona, il ne faut pas encore y penser. Vous me direz dans le temps, si je dois publier tous ces monumens, ou en faire dix planches,

(1) Fig. V.

(2) Tome IV, Recueil d'antiquités.

autrement vous choisirez et je m'en rapporterai entièrement à votre jugement, comme à celui d'un maître.

Je suis plus que content de votre troisième volume. Ce n'est point par flatterie que je vous l'ai dit, mais avec toute la sincérité dont je suis capable. Je n'y trouve point les *répétitions* défectueuses que vous craignez; et il y a tant de choses neuves et très-neuves, qu'il n'existe point de recueil si intéressant et si utile. Je vous le dis en vrai ami, je ne saurois quelle correction y faire.

Voici un passage de Macrobe, dans les *Saturnales*, *lib. I*, *cap.* 18, au sujet du dieu Èbon : « *Liberi patris simulacra, partim* » *puerili ætate, partim juvenili fingunt;* » *præterea barbatâ specie, senili quoquè,* » *utí græci ejus quam, Baccopaan, item* » *que Brisea appellant, et in campania* » *Neapolitani celebrant, Ebona cognomi-* » *nantes.* » Cet Ebon ou Bacchus se trouve souvent dans les médailles de Naples et de la grande Grèce. Il ne faut pas le confondre avec le minotaure (1). Tous les savans con-

(1) Les têtes de taureau avec une face humaine, et dont on a fait des *ex voto*, présentent d'abord l'idée du

viennent que sa figure est exprimée dans cette tête sauvage qui tient du bœuf. Capaccio, dans son *Histoire de Naples*, fait mention d'une inscription grecque qui disoit : EBONI. ΕΠΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩ. ΘΕΩ. A Ébon, dieu très-célèbre, liv. I. chap. 14.

Le savant Mazzocchi pourtant prétend (1) que cette figure *tauriforme* si fréquente dans les monnoies napolitaines et de la grande Grèce, représente Neptune. Hésiode et Tzetze appellent Ταύρειος, *Taurinus*. Cela peut vous suffire pour une courte remarque.

Minotaure; mais on ne peut en être long-temps persuadé : quel motif auroit entretenu et même établi une superstition en faveur d'un monstre qui n'avoit aucun crédit dans le ciel des anciens? Il eût été possible avec plus de raison de regarder ces sortes de têtes comme des symboles et des images de Jupiter. Les métamorphoses de ce dieu auroient servi d'excuse et de prétexte à cette supposition; mais les monnoies de Naples et de la grande Grèce, jointes aux autorités que je vais rapporter, fixent nos idées sur ce point, et nous donnent un choix constant entre deux grandes divinités. Neptune, et principalement Bacchus, sont connus par ce symbole, et portent alors le nom d'*Ébon*. Macrobe, en parlant de ce dieu, dit : *Liberi patris simulacra*, etc. (*Extrait du Rec. d'antiq., t. IV, p.* 164.)

(1) Origines pæstanæ collectan. 1. Cap. III, §. IV, nº. XV.

J'ai reçu la *justification de l'Histoire Ecclésiastique de Racine*, et une autre pièce de l'*appendix*. J'espère que vous m'enverrez le complément. Ici plusieurs applaudissent les *vies* de M. Saverien; c'est pourquoi le IIe volume qui doit arriver cette semaine, me sera très-agréable.

Le bailli s'amuse au sujet de la dispute de M. de Pompignan. Il me paroît que l'on a renoncé à toutes les bienséances pour s'insulter sans ménagement.

Personne ici n'a la moindre connoissance des découvertes de *Velleja*. Mettez-nous au fait, et dites-nous en en gros l'histoire, sans vous donner la peine d'un menu détail (1).

Conservez-moi votre précieuse amitié.

LETTRE XL.

Rome, 30 juillet 1760.

MON CHER COMTE,

Monsieur Louis veut donc se divertir à vos dépens. Vous trouverez ici les notes à vos

(1) Voyez l'appendice, n°. 4.

estampes. Robert n'auroit jamais cru devoir être le sujet des réflexions d'un homme tel que vous. Les dessins, la plupart sont, comme je vous l'ai annoncé, de son invention, et je trouve bien extraordinaire que Louis ait osé marquer le lieu où ces monumens se trouvent, lorsqu'ils n'ont jamais existé.

Les choses vraies et réelles sont connues et ont été imprimées mille fois; comme le Sphinx de la maison de plaisance *Albani*. Le tout bien examiné, je vois qu'il faut rejeter les *huit planches* qui ne représentent en plus grande partie que des choses idéales (1).

Winkelmann vous remercie de vos expressions au sujet de son livre. A la vérité quelquefois il est un peu vif à attaquer les autres; et je ne comprends pas comment un homme si doux, si honnête, écrit avec tant de vivacité. Je lui ai prêté vos livres afin qu'il pût les citer. Je suis fâché qu'il ait attaqué Mariette, qui mérite toute estime. La lettre ci-jointe est de Winkelmann (2).

(1) Les huit planches furent rejetées. Il n'est aucunement fait mention de cette imposture dans le Rec. d'ant.

(2) C'est, si je ne me trompe, la lettre italienne que j'ai rapportée dans l'appendice qui se trouve à la suite des lettres de M. l'abbé *Barthelemy*.

Deux cent soixante jésuites portugais sont arrivés sur un navire génois, et l'on en attend encore quatre cent cinquante. C'est un peuple de singes qui embarrasse beaucoup le père général. Rien de plus positif que la rupture de la cour de Rome avec celle de Lisbonne. Si le pape ne s'étoit pas engagé à protéger les jésuites, ce malheur ne seroit point arrivé.

Maintenant nous aurons beaucoup d'écrits, et je vous prie de me continuer vos bontés à ce sujet. Le bailli prend tout ce qui regarde les *philosophes*, et il vous en remercie; il me laisse tout ce qui concerne les disputes théologiques. Je vous remercie des *anecdotes jésuitiques*, et vous embrasse.

LETTRE XLI.

Rome, 5 août 1760.

MON CHER AMI,

J'ai besoin de vos lumières, de vos conseils. Il vient d'arriver du Péloponnèse à Venise une table de marbre de la hauteur de huit palmes et plus. Un de mes amis en a fait l'achat pour

moi, l'a fait dessiner et graver. Le travail est grossier, incorrect; mais ce monument paroît d'une haute antiquité. Vous en observerez la gravure, et m'en direz votre avis.

Mais que représente-t-elle ? Il m'étoit venu dans l'idée que ce pouvoit être un Hector qui s'entretient avec Andromaque, et que l'enfant épouvanté qui lève les mains au ciel est l'Astianax, fils d'Hector, effrayé, comme Homère le dit, de l'armure de son père. Mais ici il n'y a pas la nourrice qui porte l'enfant. Et puis à quoi sert cette bête sous le siége de la femme? En outre, à quoi fait allusion cet homme ou domestique qui porte une petite caisse?

Peut-être s'agit-il d'un mariage. Par exemple, de celui d'Hector ou d'Achille; on seroit tenté de le croire en voyant un héros grec, à qui un domestique porte les présens et la dot. Mais pourquoi dans un mariage l'homme debout et la femme assise, et assise sur une espèce de trône avec le marchepié? Enfin si c'est une noce, et qu'on ait voulu représenter par un chien la fidélité, pourquoi cet enfant?

Si ce n'est pas un mariage, ce pourroit être des fiançailles où les futurs se donnent la main, et le domestique apporte au nom de

l'époux, le premier présent; mais il reste toujours la difficulté de l'enfant.

Je crois fermement qu'il est question de quelque cérémonie nuptiale; car la femme tient à la main gauche une bande on ceinture par laquelle peut-être le sculpteur auroit voulu exprimer, qu'ayant délié sa ceinture virginale, elle avoit passé au pouvoir du mari. Mais vous voyez combien de conjectures il faut avancer.

Enfin j'ai imaginé que c'étoit un monument sépulcral; dans les tombeaux grecs la personne de la défunte est assise, le mari survivant est debout. Il y a souvent le chien, et les enfans qui sont restés privés de leur mère; et on y voit encore des femmes ou servantes qui portent les habillemens de leur sexe; cette interprétation est la plus vraisemblable et la plus aisée à être éclaircie par les passages des auteurs. Il ne faut pourtant plus penser aux choses des temps fabuleux; mais croire que c'étoit un tombeau de la femme de quelque illustre capitaine. Il est vrai que l'inscription manque; elle étoit peut-être sur un autre marbre. Mais quel est ce capitaine? Si l'on ne détermine pas les personnes, l'explication vague et générale est toujours une pure supposition qui ne satis-

fait personne. Je ne puis prendre aucun parti, et je ne trouve aucune raison sûre pour baptiser ce bas-relief ou historique, ou nuptial, ou sépulcral. Vous qui connoissez bien toute la fable et l'histoire grecque ancienne, ayez la bonté de bien observer, et, s'il le faut, consultez aussi Barthelemy, et mettez-moi sur le chemin; éclairez-moi, instruisez-moi, je vous en prie (1).

Je suis bien aise d'entendre que la dissertation de Barthelemy ait obtenu votre suffrage, et je l'attends avec impatience (2). Ce long abbé a une tête bien faite et capable de tout; il a un esprit perçant, une combinaison merveilleuse de connoissances, et à tout cela il joint un bon cœur, une honnêteté à toute épreuve envers ses amis. Je l'aime beaucoup, et je vous prie de lui faire voir mon bas-relief.

(1) Le sentiment de M. de Caylus, fut que le marbre représentoit le mariage d'Achille avec Déidamie; mais il n'en parle point dans son Recueil d'antiquités. Apparemment les doutes du père Paciaudi, et sa propre incertitude, l'auront empêché de donner la description de ce monument. J'ai cru cependant devoir publier toutes les conjectures du savant théatin; elles prouvent son érudition et sa confiance dans les lumières de M. le comte.

(2) C'est la dissertation sur la mosaïque de Palestrine.

Rien de plus vrai que ce qui est arrivé au nonce de Lisbonne; mais il est également vrai que les autres cours blâment celle du Portugal, qui a commis un acte de violence dans le goût de ceux que le roi de Prusse s'est permis quelquefois envers des ministres étrangers, quand il a voulu rompre avec quelque puissance. Aujourd'hui les princes n'observent plus le droit des gens, mais celui qui a le plus de force l'emporte sur celui qui en a le moins. Il est vrai aussi que deux cent soixante-cinq jésuites vient d'arriver, et qu'on en a embarqué, quatre cent cinquante qui étoient au Brésil.

L'histoire des quatre jésuites déguisés afin d'aller au Paraguai est une fable, ou du moins elle n'est constatée par aucune lettre authentique. J'imagine que le livre attribué au cardinal Passionei est un second *appendix :* c'est un livre terrible. Mais ce n'est pas l'ouvrage de Passionei, qui peut bien avoir donné des notices, mais qui n'est pas dans le cas de composer en entier des livres, pour plusieurs raisons.

J'ai donné au bailli le *Russe* et tout ce qui appartient à la dispute des *philosophes*. C'est ce qui lui donne le goût des *Miscellanea*.

Qu'il aime les brochures poétiques ou de littérature, à la bonne heure; mais nous ne serons point d'accord, s'il n'aime point aussi celles qui regardent les antiquités. Néanmoins nous sommes si bons amis, que tout cela peut s'arranger.

Je suis, ect.

LETTRE XLII (1).

Rome, le 2 septembre 1760.

MON CHER COMTE,

J'ai tant vu, tant étudié les peintures de Guerra, que je puis en juger savamment; et quant aux deux dont vous m'avez envoyé les dessins, je vous assure qu'elles sont de sa composition; je l'assure pour les avoir vues avant qu'elles ne partissent de Rome. Cette école m'a coûté cher; mais enfin j'ai appris à découvrir l'imposture.

Je désirerois que vous missiez au jour une de ces peintures, celle qui est la plus parfaite

(1) J'ai donné la traduction d'une partie de cette lettre dans le voyage de M. l'abbé Barthelemy, p. 315.

et qui porte tous les caractères des compositions de Guerra. Dans trente ans d'ici, on ne connoîtra plus cette charlatanerie; on ignorera combien de personnes furent les dupes de leur bonne foi, et, qui pis est, on considérera ces peintures comme antiques. Il seroit à propos que cette histoire fût consignée dans quelque livre, pour avertir les gens de lettres de se tenir sur leurs gardes; une histoire des imposteurs, en fait d'antiquités, seroit utile et curieuse, en commençant par ceux du quinzième et du seizième siècle.

Au commencement de ce siècle, il y avoit à Venise un très-habile imposteur, dont j'ai vu des monnoies, des gravures, des inscriptions, des vases étrusques capables de tromper les plus profonds connoisseurs. Mon maître d'antiquités, le célèbre Apostolo-Zéno, avoit plusieurs de ces antiquailles, et les montroit à ses disciples pour les habituer à distinguer l'antique d'avec le moderne. Cet homme avoit voyagé dans le Levant, d'où il avoit apporté plusieurs pièces d'antique qu'il mêloit adroitement avec celles de sa composition : il n'en mourut pas moins à l'hôpital dans une extrême indigence. L'abbé Facciolati m'a dit l'y avoir vu, et lui avoir entendu avouer qu'il avoit

trompé beaucoup de monde avec ses prétendues antiques.

Guerra en fait autant; mais il ne veut pas en convenir. Je vais vous raconter un fait incontestable. Le roi de Naples ordonna, il y a dix-huit mois, au duc de Cerisano, son ministre à Rome, de chercher deux de ces peintures modernes qu'on vendoit pour antiques, et d'en donner tout ce qu'on en demanderoit : en outre il l'engageoit à offrir une somme considérable au peintre, pour qu'il certifiât qu'il en étoit l'auteur, attendu que le roi vouloit les placer dans son musée, à côté de celles d'Herculanum.

Le duc mande Guerra : celui-ci lui présente les deux peintures, qu'il dit avoir été découvertes dans une ancienne grotte de la campagne romaine. Le duc les prend et les envoie au roi; mais il ne veut point payer Guerra, s'il ne veut point convenir d'en être l'auteur lui-même : rien ne peut lui arracher cet aveu, et il ne reçoit point de paiement. Le duc, sur le point de retourner à Naples, dépose trois cents écus environ dans une banque publique, pour payer cet artiste s'il vouloit avouer l'imposture; mais il s'obstine à la cacher, et l'argent reste en dépôt.

Guerra fait chaque jour des peintures de

diverses grandeurs, selon le désir des acheteurs. Tout le monde le sait; mais lui, il soutient fermement qu'il les a trouvées hors de Rome, dans des ruines qui sont à sa seule connoissance. Quand on lui objecte que les couleurs sentent encore l'huile, que le dessous en est encore frais, il a recours à deux stratagèmes. 1°. Il connoît l'art de mettre le tartre sur les peintures de manière qu'il y paroît naître de lieux souterrains, ce que personne jusqu'ici n'a su faire; et il dit : « Comment cela pourroit-il se faire, si la peinture étoit moderne? » 2°. Il prend de la poudre faite avec l'émeril dont se servent les tailleurs de pierres dures : après l'avoir humectée, il la répand sur la peinture, et rien ne se détache de la couleur. « Comment, dit-il, ces couleurs pourroient-elles ainsi se maintenir si elles étoient appliquées depuis peu de temps? » C'est par de telles ruses qu'il cimente la fausseté de ces peintures : quelle charlatanerie!

Ajoutez à cela que, lorsqu'il fait quelque peinture sur toile, il le fait assez mal, sans goût, sans talens. Ce contraste confond tous ceux qui veulent juger les peintures qu'il vend pour antiques. « Les peintres, disent-ils, ont tous des manières naturelles qu'ils conservent

partout ; c'est ce qu'on ne trouve point dans ce que fait Guerra aux yeux de tout le monde : ainsi donc les peintures à fresque ne peuvent être de sa composition. » A cela je réponds que c'est une ruse de plus de la part de cet artiste, pour mieux colorer son imposture qui seroit bientôt découverte, si l'on reconnoissoit le même style sur la toile et sur le mur.

J'ignore si le père Contucci a agi de bonne ou de mauvaise foi. D'abord il acheta et conserva une grande quantité de ces peintures, et il les croyoit vraiment antiques ; par la suite, il les a revendues. Je n'oserois dire s'il est de moitié avec Guerra, ou s'il a été sa dupe ; il me paroît qu'un homme aussi instruit que ce jésuite, devoit se tenir en garde contre une charlatanerie dont Rome entière étoit convaincue.

Les Anglais et les Allemands ont été les victimes de leur crédulité, les Allemands surtout. En 1755 j'achetai une de ces peintures, vingt-cinq sequins, et je la donnai à la margrave de Bareith, sœur du roi de Prusse, laquelle étoit à Rome. Je priai le père Contucci de m'en procurer une d'une grandeur déterminée, représentant un sujet héroïque avec plusieurs figures : dans huit jours il me la

procura et me la donna pour antique; mais ce n'étoit qu'une œuvre de Guerra : je ne tardai point à m'en convaincre.

Voilà la pure vérité pour ce qui regarde ces peintures qu'on a vendues comme anciennes, et qu'on dit avoir trouvées tantôt à Herculanum, tantôt à Pompeia, tantôt aux environs de Rome. Le musée des jésuites de cette ville en est rempli; ils en ont vendu quelques-uns, et n'osent plus faire voir les autres.

J'ai reçu de Parme toutes les pièces relatives aux *philosophes*. On n'a fait périr aucun jésuite en Portugal; avant-hier nous en avons eu la nouvelle certaine. Il y a cependant à Lisbonne une grande fermentation parmi la noblesse et dans toute la nation. On s'attend à quelque terrible dénouement à la fin de la pièce.

Certainement je suis bien loin de vouloir excuser les jésuites, ni la cour de Rome qui les protège imprudemment. Mais le marquis de Pombal ayant avancé qu'il avoit contre eux des pièces qui les condamnent, qui prouvent leur conspiration et leur intelligence avec les ministres du pape, pourquoi ne les met-il pas au jour? S'il ne le fait point, le monde entier n'est-il pas en droit de le taxer d'imposture?

Pardon si je vous ai écrit une lettre si longue, si ennuyeuse: il me sembloit m'entretenir avec vous. Ah! Dieu sait si je compte alors les momens.

LETTRE XLIII.

Rome, 10 septembre 1760.

MON TRÈS-CHER AMI,

Si la terre ne s'est pas ouverte, le hasard et les amis nous ont été propices. J'ai assez de matériaux pour faire quatre envois.

Le cardinal Spinelli a reçu d'Egypte trois pièces très-rares; il me les a données afin de vous les envoyer; il vouloit même payer l'emballage, mais je ne l'ai point permis (1).

1°. Un autel en bois, que je crois de cèdre. Au bois est attachée la divinité principale, en relief, au-dessus de deux crododiles : elle tient dans ses mains des animaux, mais qui sont peints en jaune sur un fond noir. Tout à l'entour sont tarcés des emblèmes et des

(1) Tome IV du Recueil d'antiquités.

caractères ; et suivant ce que marque un missionnaire, il y a derrière un calendrier.

2°. Un anubis ou singe en cèdre, pointillé de jaune, haut presque de deux palmes.

3°. Un grand serpent en pierre dure d'Egypte, avec la tête de Sérapis, haut de deux palmes.

Enfin j'ai réussi à compléter entièrement la petite caisse de bronze dont vous aviez vu et renvoyé une *lame*. Il a fallu la disputer à un diable d'Anglais qui la vouloit absolument, et par conséquent la payer bien cher; mais enfin la pièce est très-belle, et je l'enverrai mercredi.

Vous serez bien étonné de ce qui m'est arrivé. J'avois acheté les pièces, et j'y avois joint l'*acerra* (1) à laquelle néanmoins manque le couvercle; il est venu chez moi le père abbé Nerini, général des moines de saint Jérôme, homme assez savant, et il m'a dit qu'il avoit une petite caisse tout-à-fait semblable, mais entière avec le couvercle; que son monastère l'hérita des moines prémontrés qui cédèrent leur couvent, et qu'on la trouve décrite dans l'inventaire de la cession des meubles, fait

(1) Voyez *ibid.* une ample description au sujet de cette *acerra*.

l'an 1300, comme une chose précieuse et ancienne, et qu'il s'en servoit dans la bibliothèque en guise d'écritoire. J'ai été curieux de la voir, ne pouvant comprendre comment il existoit deux acerres entièrement semblables. J'ai d'abord douté de son antiquité; certes, en 1300 on ne savoit pas travailler ainsi; mais puisqu'elle est décrite dans un mémoire de cette année-là, c'est une marque authentique de son antiquité : tel étoit mon raisonnement.

Il faut convenir qu'elle est du siècle des Césars, ou de l'école de Michel-Ange. On ne peut point la placer dans les temps intermédiaires, temps barbares et d'obscurité dans lesquels on ne faisoit rien de bien. On ne peut pas la rapporter aux temps de Michel-Ange, car on la trouve indiquée deux cents ans auparavant; il faut donc la faire remonter aux temps anciens. Remarquez que déjà l'on répute pour anciens les monumens de 1300.

Ce qui me fâche, c'est qu'elle soit percée comme pour servir d'écritoire; mais ces trous sont modernes.

Passons à ce qu'il y a de plus important; le père abbé m'en a offert le présent, et je l'ai accepté pour vous l'envoyer avec l'autre. Il a cependant mis une condition à ce cadeau;

il m'a fait promettre d'aller dîner demain chez lui pour prendre la boîte. Il est riche; à la science il joint le bon goût; j'ai accepté, certain de boire à sa table du meilleur Bourgogne à votre santé.

Je vous dirai une autre nouvelle assez singulière. Alfani m'a fait voir la copie d'une inscription qui est sur un vase; et cet ignorant, trompé par les noms d'*Archonte Philippe*, de *Ptolomée Soter*, croit qu'elle est de ces temps-là. Je lui ai fait remarquer que les lettres n'en sont pas; qu'elles sont au contraire modernes; que du temps de Ptolomée on ne gravoit pas de telles inscriptions sur un vase, et moins encore dans un si petit espace. Il n'entend pas raison. Il prétend l'avoir payée dix sequins et veut en avoir douze. Je l'ai envoyé à tous les diables, lui, Ptolomée et l'Archonte; mais je n'ai pu m'empêcher de vous en envoyer la copie pour tranquilliser ce sot, qui se flatte qu'après l'avoir vue, vous l'achèterez. Je suis persuadé que vous n'y dépenserez pas un liard; car, à mon avis, il n'y a rien qui assure son antiquité. Si j'avois vu le marbre, j'en aurois pris une copie exacte; mais Alfani, qui ne connoît ni grec, ni latin, ni italien, a sûrement fait beaucoup de fautes. Il vous sou-

vient qu'au lieu de ΦΙΛΙΠΠΟΥ, il a écrit une fois ΦΙΛΜΜΟΣ.

Vous verrez qu'il a pris seulement l'empreinte, il faut donc lire à l'envers.

P. S. Mon intention seroit de faire estimer le présent du père Nerini, et de lui donner en compensation des livres de pareille valeur : qu'en pensez-vous? on ne peut guère accepter une si belle chose, sans offrir quelque dédommagement.

LETTRE XLIV.

Rome, 17 septembre 1760.

TRÈS-CHER AMI,

Aujourd'hui, je vous envoie deux boîtes que je vous ai déjà annoncées; l'ancienne et la moderne, dont la confrontation vous sera utile; car la seconde constate l'authenticité de la première. Il faut que je vous en fasse l'histoire.

L'année passée je trouvai la lame que je vous envoyai huit mois après. Bellotti en trouva la

pareille chez un autre brocanteur, quelque temps après que l'abbé Visconti en avoit trouvé une troisième plus longue, mais de la même hauteur. Enfin il me fut rapporté que la veuve d'un marchand en avoit une quatrième un peu usée ; j'y courus et je l'achetai. Voilà comment en divers temps, et chez différentes personnes je suis parvenu à vous former la superbe *acerra* (1).

Il manquoit le fond : ayant pourtant trouvé un vase de métal cassé, sans figures, sans pied et sans bord, je l'ai acheté et je l'ai fait battre pour en former le fond. Tout est donc antique et vrai ; et il n'y a de moderne que la réunion des cinq pièces.

Le couvercle manque aussi ; mais j'espère le trouver : vous en verrez la raison plus bas. Il y avoit en dedans une ouverture, mais je n'ai pas voulu la fermer de peur de gâter l'antique. Je crois que vous serez content de cette belle acquisition.

Dans la petite caisse vous trouverez une petite boîte avec une *calcédoine* gravée, représentant un sacrifice. L'autel est formé par

(1) Petit coffre dont il est parlé dans la lettre précédente.

une colonne spirale, sur laquelle est une *ædicula* (petite niche) avec l'idole. La posture aussi des personnes qui y assistent, est curieuse. Le tout pourtant est de mauvaise manière, mais il y a de l'érudition. J'en ai fait faire le soufre que j'y ai joint (1).

Venons à la boîte moderne. Dans l'inventaire des meubles des moines prémontrés, fait en 1390, le 23 de mai, que j'ai vu dans son original en parchemin, elle est décrite ainsi : *Item una cassetta parva æris*. Celle-ci passa aux moines de saint Jérôme, et a été conservée dans les archives du monastère jusqu'à nos temps. Le père abbé, croyant en devoir faire quelque usage, y fit faire les sections nécessaires pour un écritoire, et le plaça à la bibliothèque.

Maintenant qu'il vous plaise de réfléchir que celle-ci n'est qu'une mauvaise copie de l'*acerra* ancienne. Il faut dire qu'en 1390 ou vers ce temps, il existoit l'entière *acerra* sans couvercle ; et qu'ensuite elle fut dispersée en morceaux çà et là, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs autres antiquités.

L'ouvrier n'a su imiter que quelque chose,

(1) Recueil d'antiquités, tome IV.

c'est-à-dire la façade du devant et le derrière, et même d'une manière imparfaite; car au lieu du buste et du miroir qui étoit derrière, il a mis des coquilles.

Vers la moitié du XIVe. siècle, les sculpteurs commencèrent à travailler dans quelques genres avec plus de netteté; ils copièrent les originaux antiques. Du moins cela est certain quant à l'Italie; et l'on en voit des preuves évidentes dans les ouvrages en bronze qu'on trouve à Florence, à Venise, à Rimini, à Bologne.

C'est une chose remarquable que la coquille soit tant de fois répétée. C'étoit la mode du siècle, et les architectes italiens de ce temps-là faisoient un grand usage de cette espèce d'ornement.

Dans les deux parties latérales, l'ouvrier n'a pas eu le courage d'imiter ceux de l'acerra, ou il n'a pas eu assez de patience pour se donner la peine de le faire : il y a placé deux génies qui sont aussi copiés de l'antique. C'est ainsi que nous les voyons habillés et placés dans les bas-reliefs anciens et dans les lampes; c'est ainsi qu'ils étoient effigiés, quand ils soutenoient un bouclier, un candélabre, etc. Toute l'antiquité en est remplie.

Dans sa copie, l'ouvrier n'a pas été bien exact.

Le couvercle est d'une manière tout-à-fait différente quant au dessin; quant au goût et aux ornemens, il respire cette grossièreté qui en général restoit dans la sculpture, lorsque les ouvriers se proposoient d'imiter de l'antique. Vraisemblablement le couvercle que nous n'avons pu trouver, manquoit déjà dans le siècle XIVe., et le sculpteur ne sut pas où copier quelque chose de bon, et il y fit un mauvais ouvrage dans le style d'alors; on se contenta d'y appliquer une pièce déjà faite dans les mauvais temps.

Cette circonstance est remarquable et constate l'antiquité des quatre pièces de l'acerra, dans lesquelles le vernis, le travail, tout prouve le bon siècle.

Je ne saurois dire si les pieds aux quatre angles sont copiés ou d'invention.

Tout ce qu'il y a de connoisseurs à Rome dans ces matières, ont vu cette *acerra;* ils conviennent de son antiquité, et l'estiment cinquante écus; mais, grâce à Dieu, elle ne vous coûte pas cette somme.

En sortant par la *porte Majeure*, à trois milles de Rome, on trouva, le 27 avril 1760,

près de quelques ruines d'anciens bâtimens, un vase de marbre blanc, haut presque de deux palmes, et large de deux et demie à peu près, tout cassé et rempli d'une terre mêlée avec une espèce de cendre. Le couvercle ayant été levé, on le trouva figuré dans la pierre de dessous. Cette nouveauté a étonné tous les connoisseurs d'antiquités.

Ce couvercle étoit par-dessus assez grossier et à demi-usé par le temps. Il y avoit au milieu un anneau de fer rouillé et cassé.

L'on remarque qu'il y avoit certainement deux manches; car d'un côté et de l'autre, en haut et en bas, on voit les restes de ces manches qui ont été cassés, parce qu'ils étoient détachés du corps du vase. On a cherché à trouver quelque morceau de ces manches afin d'en connoître au moins la forme; mais on n'a rien découvert.

Le vase étoit en mille morceaux, et il n'est pas possible de l'accommoder; c'est pourquoi on l'a laissé à sa place. Le marbre non plus n'étoit d'aucune rareté.

On a fait scier le couvercle, et l'on en a retenu la seule partie figurée afin de pouvoir l'envoyer. Il est pourtant aisé d'en connoître par le dessin la forme entière.

On peut faire principalement deux remarques sur cette belle pièce d'antiquité. Premièrement sur sa nouveauté, secondement sur la représentation de la figure (1).

1°. Personne, parmi nos plus anciens antiquaires, ne se souvient d'avoir jamais vu que dans les urnes sépulcrales les figures gravées pour indiquer la personne du défunt, ou quelque symbole mortuaire, ou l'état des âmes aux Élysées, se trouvent en dedans et ne soient pas exposées à la vue. Dans un nombre infini de pareils vases de marbre, de terre cuite, de verre, les figures sont ou sur le couvercle, ou

(1) On ne soupçonneroit pas un antiquaire d'être sensible à la nouveauté; cependant l'explication des monumens n'est pas toujours le seul objet dont il soit touché. La découverte d'une petite singularité qui n'aura pas été aperçue, et plus encore la joie de raconter un monument que ses prédécesseurs n'ont pas eu occasion de voir, doivent être comptées dans le nombre de ses jouissances. Le vase dont il est ici question, réunit ces heureuses circonstances. « En sortant de Rome par la porte Majeure », etc. M. le comte de Caylus fait la description du vase, à peu près comme elle est rapportée dans cette lettre par le père Paciaudi; il est d'avis, ainsi que ce dernier, que la figure représente un Mercure. (*Voyez le Recueil d'antiquités, t. IV, page* 268.)

dans le corps du vase ou au fond; mais toujours visibles. Il y a un seul exemple (qui pourtant n'est pas tout-à-fait semblable) qu'on peut alléguer en preuve de cet usage peu connu.

Le marquis Olivieri, dans son excellent livre *Marmora pisaurensia*, num. CXXXI, cite le couvercle d'une urne de terre cuite qui contenoit les cendres de *Titus-Accius*, orateur pésarien dont parle Cicéron. En voici l'inscription :



Elle est sculptée justement dans la partie intérieure du même couvercle de la même façon que la figure de notre vase. L'abbé Passeri qui a publié une seconde fois cette pièce de

terre cuite (1), remarque la nouveauté de cette inscription ainsi cachée, contre l'usage commun. Mais notre couvercle figuré est une nouveauté encore plus singulière.

2°. Le caducée qui est devant la figure, porte à croire que c'est un Mercure. Pythagore, dans Laërce, appelle Mercure Ταμίαν τῶν ψυχῶν, *quæstorem animarum* (chercheur d'âmes), et Virgile, livre IV des Énéïdes, dit de lui :

Hac animas ille evocat orco,
Pallentes alias sub tristia tartara mittit.

Dans les tombeaux des Nasons, Mercure mène un jeune homme au jugement de Plutus et de Proserpine. Peut-être aussi dans notre vase est-ce la figure de ce conducteur des âmes des défunts. Cela convient à la nature de l'urne qui est sépulcrale et cinéraire, pour marquer qu'il avoit sous sa garde et tutelle l'âme du défunt, et qu'il l'avoit conduite aux Élysées.

La bande qui ceint sa tête et serre les cheveux, a été considérée par les écrivains comme

(1) Observations sur quelques monumens du muséum Nani, sect. II. page 34.

un symbole de divinité, et on la voit donnée à un très-grand nombre de dieux, à Jupiter, à Apollon, et aux personnes divinisées. Elle pourroit aussi convenir à Mercure, qu'on représente ici sous les traits d'un jeune homme élégant. Philostrate le peint sous les traits de la beauté et l'appelle *Venusta forma;* et Apulée le nomme *puer luculentus.*

Puis si on vouloit que la figure fît allusion à la personne dont les cendres avoient été placées dans le vase, il resteroit à expliquer ce que signifie le caducée, et il faudroit toujours le rapporter à Mercure, auquel convient ce petit *pallium* (espèce de manteau) boutonné sur l'épaule. Dans une infinité de monumens c'est son habillement.

Mais vos lumières, M. le comte, sont si au-dessus des miennes, que vous n'aurez pas besoin de tous ces foibles détails; agréez cependant ce travail comme un gage de ma bonne volonté de diminuer la fatigue que vous causent vos recherches, et du plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec vous.

LETTRE XLV.

Rome, 27 septembre 1760.

MON TRÈS-CHER AMI,

J'ai remis à Robert votre lettre : il est prêt à dessiner pour vous Rome toute entière, tant il vous estime. J'ai chargé Winkelmann de dire au cardinal Albani que j'ai besoin de faire copier quelques-uns de ses bas-reliefs; j'en attends la réponse, et je suis sûr qu'elle sera favorable. Robert s'en occupera dans le mois d'octobre, pendant lequel je serai à la campagne.

Du reste, les antiquités du cardinal Albani ne seront jamais imprimées ici. Le cardinal n'a point cette intention, et aucun de ceux qui sont autour de lui n'ont envie de faire cette dépense : ainsi vous serez sûrement le premier et le seul. Je ne ferai pourtant copier que les choses anciennes, entières, et non celles qu'on a rétablies.

Le sentiment que mon marbre grec peut représenter le mariage d'Achille avec Deidamie,

est le meilleur jusqu'à présent, et je vous remercie infiniment de me l'avoir communiqué. Le mal est que les auteurs sur ce point sont trop obscurs pour en donner une explication; mais vraisemblablement je préférerai votre interprétation.

Je suis certain que vous aurez reconnu dans une des *tire-lires* la déesse Cybèle (1) qui a les lions et deux bergers phrygiens près d'elle. Je ne comprends point pourquoi vous ne la feriez pas graver à côté des autres monumens. Tous ont été trouvés au mont Cœlius.

Le bailli m'a écrit de Parme au sujet des découvertes de Velleia. On vous priera d'en donner l'explication, et vous ferez honneur à l'Infant qui ne sauroit avoir un interprète plus savant et plus recommandable.

Vous avez raison; les deux bronzes envoyés de Lanciano (2) sont modernes, mais je ne les crois pas de ce siècle; j'en ai toujours douté, et vous savez que je vous l'ai écrit; vous savez ce que j'ai fait pour vérifier la chose. Mais quand un chevalier jure de les avoir vu sortir de la

(1) Voyez Rec. d'antiq., tome IV.

(2) Il n'en est point fait mention par le comte de Caylus dans le Rec. d'antiq.

terre n'y a-t-il pas de quoi faire livrer au désespoir? Je viens d'apprendre qu'ils sont si modernes qu'on en trouve dans la même ville plusieurs autres semblables. Peut-être celui qui les fit, les cacha-t-il sous la terre afin de mieux tromper. Je suis fâché de vous avoir fait jeter l'argent; mais enfin c'est peu de chose. Il ne sera pas néanmoins tout-à-fait inutile de voir cette espèce de tromperie. Le plus beau, c'est que les savans étoient pour l'antique, mais les brocanteurs experts pour le moderne. Si vous les envoyez en Allemagne, vous pourrez les troquer avec beaucoup d'avantage.

Je vous félicite de vos acquisitions d'Egypte. Vous devriez avoir déjà reçu l'une des pièces du cardinal Spinelli : le reste partira l'ordinaire prochain. Vous y trouverez une idole ou égyptienne ou chinoise avec certains caractères sur le dos (1). Je la crois moderne; mais en ce cas elle servira à la dispute de la correspondance entre l'Egypte et la Chine.

Tout le monde a été charmé de l'ouvrage de Barthelemy; mais surtout le cardinal Spinelli qui est bien content de l'épître dédicatoire. J'ai une grâce à vous demander. Il m'est impossible

(1) Recueil d'antiquités, tome IV.

d'écrire aujourd'hui à Barthelemy; dites-lui mille choses de ma part, et que j'ai reçu six autres exemplaires de la dissertation (1). Il a fallu en donner trois à la maison Barberini. Quelques cardinaux et prélats l'ont demandée; j'ai donc besoin de quelques autres exemplaires. Ajoutez-lui que M. de Lerma étoit en colère parce qu'il l'avoit oublié. J'ai menti afin de le tranquilliser, et je lui ai envoyé l'ouvrage au nom de l'auteur.

On a vendu, il y a quelques jours, le *Marmora oxoniensia* de l'édition de 1732; mais je n'ai pas été à temps. Si on en trouve quelque exemplaire à un prix modéré, je le prendrai pour ma petite bibliothèque.

Je suis, mon très-cher M. le comte, avec le plus tendre atttachement,

Votre très-humble, etc.

(1) Sur la mosaïque de Palestrine.

LETTRE XLVI.

Frascati, le 8 octobre 1760.

MON CHER COMTE,

Avant mon départ de Rome, l'abbé *Winkelmann* m'a dit que le dessin du bas-relief (1) n'étoit pas exact; ne vous hâtez pas de le faire graver; Robert ira le vérifier sur les lieux, et en tirera une autre copie sur l'original.

Vous avez deviné, quand vous m'avez prédit que le cardinal Albani feroit publier ses antiquités. J'ai parlé à son éminence; elle m'a prévenu que déjà Piranezi étoit chargé d'en faire un recueil avec les vues de la *Villa*, des jardins, des fontaines.

Puisque vous faites tant de dépenses, j'ai un avis à vous donner : je désirerois que vous fissiez l'acquisition d'une des peintures de Guerra, le plus fameux faussaire de nos jours,

(1) C'est apparemment le bas-relief dont il est parlé dans les lettres précédentes.

que vous la missiez au jour avec une explication ; il est urgent de dévoiler ce mystère d'iniquité (1). Si vous partagez mon sentiment, je vous donnerai tous les renseignemens nécessaires à ce sujet.

J'ai reçu la lettre de *Belzébut* qui est véritablement le bon ami de Voltaire, avec le portrait de Palissot ; je le garde pour le bailli.

Je vous remercie de la belle médaille du roi de Portugal pour l'expulsion des jésuites. Dans les dernières nouvelles que rapporte la gazette concernant Rome, tout est controuvé ; ces faussetés lui font beaucoup de tort ; c'est un sujet de triomphe pour les jésuites. Les écrits pleins de vérité sont rares ; et quand l'esprit de parti s'en mêle, il aveugle les hommes.

Je ne vous dirai qu'un mot de M. Bignon ; je ne l'ai vu qu'un instant : il a passé dans Rome comme un éclair ; il n'a vu que deux bibliothèques, le capitole et l'amphithéâtre. Aucun savant n'a pu faire sa connoissance. Un homme tel que M. Bignon ne devroit pas voyager ainsi, et Rome méritoit bien encore qu'il la visitât plus amplement. Ses intérêts,

(1) M. de Caylus a rempli le vœu de son ami. Voyez tome IV du Recueil d'antiquités.

a-t-il dit, le rappellent à Paris. Vraiment c'est plutôt voyager en Espagnol qu'en Français; ce sera dans nos annales une époque mémorable, que M. Bignon soit venu à Rome, et qu'il n'y ait passé que quatre jours.

J'ai reçu la visite de *Condorcet;* c'est une pièce assez curieuse; il suffit de le voir pour juger de son caractère. Je vous remercie des explications que vous me donnez sur la pierre obsidionale que je prenois pour une calcédoine (1). Vous êtes en tout un excellent maître.

LETTRE XLVII.

Rome, 4 novembre 1760.

MON TRÈS-CHER AMI,

J'ai lu vos lettres au cardinal Spinelli qui m'a absolument défendu de rien vous suggérer pour son compte. Il vous remercie de vos bonnes intentions, et il dit que ses présens ne méritent point de compensation; que s'il a

(1) Voyez la lettre XLIV, page 182.

besoin de quelque chose à Paris, il aura recours à vous de préférence à tout autre. Il vous fait mille complimens, et il vous destine d'autres choses qu'il attend d'Égypte.

Voltaire, à mon avis, est un être ridicule: il veut se mêler de tout, sans rien savoir. Tout consiste dans l'appas de son style. Il a fait le mauvais Philosophe, l'Historien encore pire; maintenant il lui est venu dans la tête de blâmer les antiquaires; mais sa plume ne fait que peu de mal. Il devroit songer à se défendre de tant d'accusations vraies dont il est accablé. Qu'il écrive tout ce qu'il voudra contre l'étude de l'antiquité, je ne lirai point ses sarcasmes, et si je les lisois, je m'en moquerois. Vous, pourtant, dans votre préface du quatrième tome, vous devriez le fouetter d'importance (1), et tirer vengeance de sa témérité.

Le bailli étant à Parme, a parlé de moi à M. Tillot, je ne sais pourquoi. Je n'ai certainement pas le mérite qu'il me suppose. Vous

(1) M. le comte de Caylus, pour toute réponse aux sarcasmes de Voltaire, s'est contenté de prouver l'utilité de l'étude des anciens monumens, dans la préface de son cinquième volume de Recueil d'antiquités.

aurez augmenté cette bonne opinion par l'amitié que vous avez pour moi : je vous en remercie. M. Tillot ne trouvera dans moi d'autres talens que mon amour pour la nation française, que le désir de le servir, et mon estime pour les gens de mérite. Je lui écrirai samedi. Je pourrai donc être au fait des découvertes de Velleja, et communiquer au très-digne ministre de l'infant mes foibles lumières.

J'ai besoin d'une grâce à vue. M. Schmidt, Suisse, a imprimé un livre d'antiquités. Je l'ai vu annoncé dans la gazette de Paris. En voici le titre : *Recueil d'antiquités trouvées à Avanches et Culm, par M. Schmidt; à Berne, 1760, in-4°*. La gazette dit qu'il se trouve à Paris, chez divers libraires. Je vous prie donc de me l'acheter de suite et de me l'envoyer.

Quand Barthelemy reviendra-t-il de la campagne ? Saluez-le, et dites-lui que monseigneur Giacomelli et monseigneur Boschi veulent la dissertation Prénestine, et qu'en conséquence il m'en envoie quatre exemplaires.

Je vous embrasse, etc.

LETTRE XLVIII.

12 novembre 1760.

Mon très-cher comte,

En tout art, en toute science, il n'y a rien de plus estimable que la nouveauté; rien de plus glorieux pour un auteur que de trouver un nouveau phénomène dans la partie à laquelle il s'est appliqué. Une découverte sûre est une source de jouissances et donne de la réputation à celui qui a eu le bonheur d'en être l'inventeur. Par l'envoi de ce courrier à l'adresse de M. de Marigny, j'espère vous fournir la matière d'une nouvelle découverte; ce que vous verrez est tout nouveau en fait d'antique.

La Marche ou l'ancien *Picenum*, province qui fut habitée par les Etrusques avant qu'elle ne le fût par les Romains, est féconde en antiquités particulières au pays. On y a trouvé un sépulcre, mais sans inscription, et au-dedans un instrument de bronze (1), ancien

(1) Voyez, quant à l'ancien *Picenum* dont il est ici

métal, qui a étonné tous ceux qui l'ont vu.

Il a été envoyé à Rome pour savoir l'avis des antiquaires. J'ai été consulté aussi. A peine je l'eus entre les mains, qu'il me parut digne de vous, à cause de sa nouveauté. C'est à ce titre que, si l'abbé Barthelemy veut que vous fassiez le roi votre héritier, vous pourrez mettre cet instrument dans un codicile à part : il le mérite.

Ici personne n'a su dire ni ce qu'il est ni pour quel motif il a été placé dans le sépulcre. Avec les défunts on enterroit les choses de leur profession; mais quel art ou quel métier cet instrument peut-il indiquer? est-ce une arme à combattre? est-ce un instrument de musique? est-ce un outil à ouvrier? Ici les savans ont donné diverses explications; mais aucune ne me satisfait. Ces fers qui semblent des épées, pourquoi sont-ils suspendus et mouvans? Ce nœud pourquoi est-il mobile? s'il devoit rester suspendu, suivant ce que l'anneau marque, pourquoi n'est-il pas fixe?

question, les détails qu'en donne le père Paciaudi dans sa lettre LXI. Mais quant à cet instrument qui a excité la curiosité de tous nos antiquaires, le comte de Caylus n'en fait pas mention, excepté qu'il ne veuille en parler page 325, t. IV.

pourquoi a-t-il une tête de canard ou d'oie d'un côté et non pas de l'autre?

C'est une énigme pour laquelle, à mon avis, il faut un Œdipe, et vous serez cet Œdipe qui nous dévoilera ce mystère de l'antiquité. Apportez-le, s'il vous plaît à notre académie, prenez l'avis des savans, et ensuite éclairez-moi.

Quant au présent du cardinal Spinelli, un missionnaire capucin, et autres, venus d'Alexandrie d'Egypte, ont apporté les deux figures en sycomore (1), et le serpent de pierre (2), voilà ce qu'il y a de certain; mais l'autre vilaine figure d'albâtre avec les caractères arabes, lui fut donnée par un autre missionnaire qui avoit été dans la Tartarie, et qui pareillement a voyagé en Perse et en Moscovie. Il ne dit point où il l'avoit eue; seulement il la baptisa pour chinoise; mais vos réflexions viennent d'exclure démonstrativement ce monument de la Chine. Ce pourroit bien être un ouvrage moderne fait dans le nord ou dans quelque pays turc, par un ouvrier qui ne fut point mahométan; car les

(1) C'est une espèce de bois.

(2) Tome IV, Recueil d'antiquités.

missionnaires souvent se laissent tromper en ce genre. Du reste vous en ferez l'usage que vous voudrez; le cardinal n'a aucun intérêt que cette figure soit imprimée, ni qu'on parle de lui. Il souhaite uniquement de trouver des choses qui puissent vous être agréables et servir à cultiver vos études. Adieu.

LETTRE XLIX.

Rome, 26 novembre 1760.

MON TRÈS-CHER AMI,

Il part aujourd'hui une boîte dont vous ne serez pas mécontent. Le hasard m'a procuré plusieurs monumens. Il y a deux pièces étrusques, et une troisième qui, je crois, doit être mise dans la classe grecque : c'est le cheval vainqueur avec la queue coupée et les rênes courtes (1). Peut-être la première lettre X, formée de petits points, pourroit-elle indiquer le nombre de fois qu'il a vaincu? et les deux suivantes, P E, forment-elles le

(1) Recueil d'antiquités, t. IV.

commencement du mot latin *pernix?* nom qu'on étoit accoutumé de donner aux chevaux employés à la course; et dans ce cas elle n'entreroit plus dans la classe grecque.

Spon, dans son voyage d'Italie et Dalmatie, tome II, a imprimé un catalogue des noms des chevaux vainqueurs. Vous y trouverez *Pegasus*, *Passer*, *Perdus*, etc. Les écrivains anciens font mention d'*equus maxime pernix, quadrigæ pernicissimæ.* Ainsi, s'il y avoit les lettres X P E, je lirois *decies vicit pernix.* Vous connoîtrez mieux que moi si c'est une pièce romaine ou grecque; et dans le second cas, il seroit facile de trouver un nom applicable à un cheval, qui commence par P E ou X P E...; ne sachant où ce bronze a été trouvé je ne puis me permettre aucune décision. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avoit la coutume à Rome de conserver l'image de ces braves chevaux, dans les médaillons qu'on distribuoit dans les jeux du cirque. Maintenant on peut dire qu'on les représentoit aussi dans des bronzes séparés et solides.

Le bailli est revenu comblé d'honneurs par la cour de Parme et par celle de Turin: il vous fait mille complimens. J'écris aujourd'hui à du Tillot au sujet de Velleja et de ses fouilles. Ils

n'ont pas de bons ouvriers, et des personnes qui sachent comment on fouille les lieux antiques; ils gâteront tout et trouveront peu. Par toutes les lettres de Tillot au bailli, je comprends que c'est un homme habile en tout, plein d'honnêteté, amateur des beaux-arts, et votre ami; ce sont autant de titres pour m'attacher à lui.

Embrassez pour moi Barthelemy.

LETTRE L.

5 décembre 1760.

MON TRÈS-CHER COMTE,

Je suis parvenu, il y a peu de jours, à m'introduire dans la garde-robe d'une maison romaine, qui anciennement a figuré, et maintenant est déchue : ce qui m'a causé un plaisir infini, car j'y ai trouvé quelque chose pour vous. Il y avoit de grands bustes, des mosaïques en grand, des urnes, des vases étrusques, des médailles; mais tout cela étoit hors des bornes que vous m'avez prescrites dans vos commissions. On m'a ouvert une

caisse remplie de bronzes. J'y ai trouvé vingt Hercule, dix Mercure, quelques Jupiter, des Vénus, des Fortunes, des Génies, des poids et quinze piques ou lances. Je n'ai rien choisi de tout cela; car il n'en résulte aucune lumière pour l'érudition et encore moins pour les arts. Voici donc ce que j'ai pris.

1°. Un manche de métal avec une tête de bouc au fond, à laquelle il est attaché sur un fil qui tourne, et je crois que ce peut être un aspersoir. Il étoit ainsi dans la caisse depuis quarante ans.

2°. Un très-beau candélabre, au sommet duquel est une lampe d'une forme singulière, et un pied superbe qui étoit détaché et que j'ai fait souder et réunir.

3°. Un buste de métal attaché à une autre pièce de métal fait pour être fiché. Il devoit servir, je crois, pour être placé en tête du timon d'un char; car nous voyons dans les bas-reliefs anciens, l'extrémité des timons des chars ou charriots nobles ainsi représentée.

4°. Un petit vase de métal avec des figures en relief.

5°. Un animal placé de manière qu'il formoit le manche d'un vase.

6°. Deux manches curieux de quelque vase fait ainsi (1); on n'en voit pas de cette espèce dans les autres. Je les ai pris parce qu'il m'a paru qu'ils doivent fournir quelque lumière aux artistes.

Il est donc vrai que le cardinal *Scanderberh* ou Passionei vous envoie une petite figure de bronze qu'il a payée un demi-sequin; je ne vous assure pas qu'elle soit antique. Attendez-vous à une gasconnade; il vous dira que c'est une pièce incomparable, superbe, magnifique, et vous la paierez cher à force de livres. Je ne comprends pas comment Barthelemy ne connoît pas encore pour un gascon ce monsieur.

Vous me dites que vous avez fait des observations sur l'embaumement des morts chez les Egyptiens (2); vous devez donc savoir que ces momies étoient fermées dans des caisses de bois. Vous en avez sans doute vues; mais dites-moi, avez-vous jamais lu ou vu que les momies fussent placées dans une caisse formée de pierres? Au muséum que je m'occupe à éclaircir, il y en a une venue d'Alexandrie à Venise.

(1) Fig. VI.
(2) Voyez l'appendice, n°. 5.

Le marbre est une pierre ordinaire, spongieuse et peu pesante. Je ne trouve pas ce marbre chez les Grecs: il ressemble à notre *piperino* ou *tiburtino*.

C'est une caisse partagée en deux, qui s'enchâsse une partie sur l'autre et est vide au-dedans; elle peut contenir un cadavre. Je connois toutes les momies qui sont en Italie; je sais ce qu'en ont dit les écrivains; mais elles sont toutes dans des caisses de cèdre ou d'autre bois. Je crois qu'une caisse en pierre est une chose moderne, quoique je me rappelle un passage de *Silius Italicus* qui me paroît décisif.

> . . . . Ægyptia tellus
> Claudit odorato, post funus, stantia saxo
> Corpora. . . . .

Avec tout cela je n'ai pas voulu publier le monument sans vous consulter, et, s'il vous plaît, communiquez-le à Barthelemy; mais faites-moi parvenir de suite vos observations, car je voudrois avoir achevé dans un mois mon deuxième volume.

LETTRE LI.

Rome, 16 décembre 1760.

TRÈS-CHER AMI,

J'ai reçu votre paquet par la voie de Parme, et j'ai donné au bailli les brochures ; mais le père Norbert, capucin devenu singe, qui prêche aux Portugais représentés en dindons, est une estampe qui entre dans ma série : c'est pourquoi elle m'est restée, ainsi que *l'oracle des anciens fidèles*, qu'il est toujours bon d'avoir.

Notre Schmidt a fait tout son possible pour illustrer Avanches et Culm. On ne pouvoit rien dire de plus avec si peu de documens.

Vous avez bien raison : il n'y a rien de plus ennuyeux que de soigner l'impression. On y perd toute la satisfaction qu'on a éprouvée en expliquant les choses. Mais enfin que faire ? Prenez courage et mettez sous presse votre quatrième volume que vous nous donnerez en 1761. Votre nom est devenu si célèbre dans toute l'Europe, que vos ouvrages sont

très-désirés. Est-ce une petite consolation, que celle d'être utile au public et d'avoir l'applaudissement des connoisseurs? Vous pouvez pourtant jouir d'un avantage, c'est de vous faire aider par les savans, qui regarderont comme un honneur de pouvoir contribuer à la correction des épreuves et de vous rédiger les index. Quant à moi, je suis condamné à travailler tout seul. Mais qui sait ce qui arrivera de mes antiquités?

Il vient d'arriver un événement atroce. Mon imprimeur, Pagliarini, homme civil, honnête, très-connu par-tout, et que Barthelemy a vu souvent à Rome, libraire qui fait honneur au pays, et le seul qui nous procure de bons livres, étoit malheureusement ami du ministre du Portugal; il avoit même la patente d'archiviste de ce monarque. Le cardinal secrétaire d'état a supposé qu'il avoit fourni des caractères au ministre du Portugal pour imprimer contre les jésuites; qu'il avoit des correspondances avec les imprimeurs hors de Rome; qu'il recevoit d'eux les ouvrages contre les bons pères, et sur de semblables présomptions il a été mis en prison. Son imprimerie est fermée et l'on craint qu'elle ne le reste pour toujours. Voyez jusqu'où va le ressenti-

ment des jésuites. Le pape est bon, et peut-être épargnera-t-il à Pagliarini le déshonneur, les frais, les peines; mais il paroît que le vénérable père général s'obstine à le voir ruiné.

Tout cela pourtant ne fera qu'indisposer davantage la cour de Lisbonne, et l'on criera bien plus contre les jésuites et leurs protecteurs.

J'attends une entière description de Velleja, afin de savoir en quel état est cette ville, et s'il est à propos d'y faire un voyage au printemps pour voir la situation des choses. J'ai demandé quand on a fait la découverte, et comment; s'il y avoit des indices de Velleja dans les siècles précédens; si la ville est toute sous la terre; par quel événement elle fut enterrée; qu'est-ce qu'on y trouve, etc. J'ai fait cent autres recherches pour avoir les renseignemens nécessaires.

Le projet de m'envoyer vos rebuts d'Égypte ne me déplaît pas. Mais si on ne rencontre quelque Anglais, il faudra long-temps attendre pour les troquer. Ici il n'y a plus personne qui achète des antiques et qui forme des cabinets.

Touchant la statue égyptienne que vous avez cru d'albâtre, je vous ai écrit que le

bailli la prend pour une pétrification qu'on appelle *lar*. Le sentiment de Barthelemy, que c'est une montre de boutique, ne me satisfait pas. Mais je crois qu'il en aura des preuves, autrement il ne me paroît pas que sa décision puisse subsister.

Faites mes félicitations à M. Watelet sur sa place d'académicien : personne ne la méritoit plus que lui. Embrassez de ma part Barthelemy que j'aimerai éternellement. Je suis, etc.

LETTRE LII.

Rome, 30 janvier 1761.

MON CHER AMI,

Le cardinal Spinelli veut toujours lire vos lettres; il aime votre caractère honnête et franc, et il me charge de vous remercier de vos bonnes dispositions; il en profitera lorsqu'il s'en présentera l'occasion.

J'ai toute l'histoire des révérends pères en quatre tomes. La plume de son auteur est incomparable, et je vous remercie un million de fois de m'avoir fait tenir à moi le premier,

à Rome, un ouvrage si excellent. C'est une chose divine que l'analyse des constitutions des jésuites. La lettre de l'archevêque de Lyon est un chef-d'œuvre : l'on voit que le prélat sait le métier autant que le père Chapellain ignore l'évangile. Se peut-il? les jésuites se sont engagés à détruire l'amour de Dieu, qui est la base du christianisme.

L'*Oracle des anciens fidèles* a été brûlé hier par les mains du bourreau et condamné comme livre impie : on le croit du scélérat Voltaire. Quant aux *Marmora oxoniensia*, et à ce qui reste, faites-en l'envoi au cardinal Spinelli. Je me suis servi du droit naturel, et j'ai repris ces figures à celui même qui me les avoit volées.

Je n'ai pu trouver cette carte des marais Pontins que vous me demandez depuis si long-temps; j'en suis honteux; mais je redoublerai mes efforts, et je réussirai peut-être.

Personne n'est plus docile que moi aux conseils des amis. Je ne vous ai pas consulté sur la caisse de marbre égyptien destinée à contenir les momies, pour agir ensuite à ma fantaisie; mais d'après votre avis, et comme vous l'avez réprouvée, je la réprouve aussi : d'autant plus que mon recueil étant

de choses grecques, les égyptiennes y sont étrangères. Du reste il n'y a point d'impossibilité à mettre dans des caisses de pierre les cadavres embaumés. Maillet dit en avoir vu trois ou quatre au Caire; et Buranito en dit autant. Le comte de Pembrok en avoit une; il y en avoit une autre à Bologne, chez les *Aldrovandi;* par conséquent ce ne sont pas des choses allemandes, mais égyptiennes; et le passage de Lucain est décisif. Mais vous ne voulez pas que je la publie, je l'ai rejetée.

Vous me demandez quel étoit le moyen d'arrêter les éléphans par ces étoiles de métal (1), qui, jetées en terre, laissoient beaucoup de pointes dans les pieds. On les semoit dans la campagne où devoient passer les éléphans; elles se fichoient dans leurs gros pieds et devoient nécessairement arrêter leur course. On pouvoit, je crois, en dire autant pour la cavalerie, surtout quand elle n'étoit pas ferrée. Je l'ai lu il y a plusieurs années, dans un auteur classique; mais je ne puis pas me rappeler si c'est dans Végèce, ou dans les stratagèmes de Polienus, ou dans quelque traité *de re militari.*

(1) Fig. VII.

Je vous envoie une médaille curieuse, où vous verrez deux vignerons qui portent les raisins dans un grand vase, comme le bas-relief de terre cuite que je vous envoyai autrefois. De l'autre côté il y a *A. XVI* (année seizième), à ce qu'il paroît. Mais quelle connexion entre les figures et ce numéro? Je sais bien qu'on estimoit les vins vieux, qu'on marquoit leur âge et leur époque sur les tonneaux ou sur les vases de terre cuite où on les conservoit. Mais cette médaille, quel pouvoit être son usage? Un Allemand a fait un livre *de nonnullis vindemiæ antiquitatibus*; mais c'est un vilain livre, où je n'ai pu rien trouver pour éclaircir cette pièce. Seroit-ce une carte pour entrer à Caprée au temps des vendanges, ou une *marque* pour quelque spectacle donné en ce temps, ou pour quelque comédie? Je songe à mille choses, et je ne saurois me décider.

Je suis, etc.

LETTRE LIII.

Rome, le 28 février 1761.

MON CHER COMTE,

Je n'ai pas encore vu d'année si stérile; j'ai beau faire continuer les fouilles, on ne trouve rien; la terre devient de jour en jour plus ingrate et plus avare. Peut-être serons-nous enfin plus heureux.

J'ai reçu de M. du Tillot les quatre volumes de la *consultation* pour la réforme jésuitique. Si les choses ne sont pas vraies, elles sont imaginées avec grâce, et l'ouvrage m'a beaucoup amusé. C'est une lecture à faire dans le carnaval.

Je suis très-content du chanoine Costa : il écrit une lettre bien sensée touchant les antiquités de Velleja. Il me paroît instruit et d'un jugement solide. Nous verrons dans la suite. Ce qu'il y a de certain c'est qu'on fouille avec le meilleur ordre du monde, et je crois que notre bon Tillot en aura tout le mérite. A la vérité le comte Costa n'est connu à Rome que

par quelques remarques sur la célèbre table des *enfans alimentaires de Trajan ;* mais c'est certainement l'homme le plus savant de ce pays.

Sans avoir vu le quatrième volume (1), je présume qu'il doit être excellent comme les trois premiers. En vous, j'aperçois une vaste et profonde connoissance des antiques et des arts, un jugement mûr, point de prévention ni de vision, la sagesse de savoir douter à temps et de ne hasarder rien. Avec un tel fonds on fait beaucoup de chemin, et un livre doit réussir. Dieu sait ce que j'ai fait pour augmenter la classe grecque; mais il n'a pas été possible.

Peut-être par le courrier prochain vous aurez la carte de la campagne de Rome (Agro Romano), dont le retard n'a pas été par ma faute. Le cardinal Spinelli vous salue, et m'a dit ingénument qu'il auroit peut-être besoin de vous pour le réglement de l'imprimerie de la Propagande qu'il a portée à une richesse extraordinaire, et qu'il a pourvue de tous les caractères possibles en toutes les langues. Soyez certain qu'il ne vous épargnera point

(1) Le IVe. tome du Recueil d'antiquités.

dans l'occasion ; maintenant il se contente de votre amitié.

Je n'ai pas encore trouvé du *lapis lazuri* (1) de mon goût : tout est pâle, avec des taches blanches et avec peu ou point d'or. J'ai écrit à à Naples et à Florence, où j'ai envoyé les mesures, et M. Renyère, que je salue, sera servi.

J'ai vu le deuxième volume des peintures d'Herculanum : il fait pitié. Il est dessiné diaboliquement, gravé sans goût, sans intelligence, et sans aucune grâce. C'est un malheur que des choses si rares soient entre les mains de gens si ignorans, et qu'un roi soit si mal servi. Il y auroit des choses très-intéressantes pour l'histoire de la peinture ancienne. Quand vous l'aurez vu, dites-moi votre avis.

Je suis, etc.

(1) On dit *lapis lazzuli*, corruption à la vérité de *lazzuri ;* azur. C'est une pierre précieuse de couleur d'azur, parsemée le plus souvent de veines d'or ; on la trouve ordinairement dans les mines d'or, d'argent, ou d'un métal rouge.

LETTRE LIV.

Rome, 18 mars 1761.

Très-estimable ami,

Je me suis enfin délivré des incommodités qui m'avoient attaqué cet hiver; les médecins de Rome d'aujourd'hui ne sont pas ceux du temps d'Auguste. Ils ne savent point traiter le malade sans lui ôter son sang (1), et les diverses saignées m'ont laissé un peu foible; mais vu la bonne saison, je serai bientôt rétabli. Du reste, j'ai béni ma maladie par le tendre intérêt, les expressions touchantes qu'elle vous a inspirées (2).

(1) L'expression italienne du père Paciaudi est inimitable en français : Senza *disanguare* l'infermo.

(2) Qu'il me soit permis de placer ici un quatrain, qui me paroît rendre cette dernière pensée du père Paciaudi.

Je n'en veux point à la nature
Du mal cruel dont je me sens atteint,
On chériroit volontiers sa blessure
Quand c'est l'amitié qui nous plaint.

Enfin j'ai acquis la romaine de l'abbé Cantoni (1) à un tiers de moins que ce qu'il en demandoit au commencement. J'espère que vous en serez content et qu'elle fera le pendant de l'autre. C'est dans ce monument une rareté que le compas, si vraiment c'en est un, comme nos antiquaires le croient et le disent. Je suis aussi tenté de le croire; car j'ai vu dans une peinture ancienne un compas entre les mains d'un architecte, et il est semblable au nôtre.

Oh! quelle belle chose que la *corbeille mistique* de bronze trouvée à Palestrine! Elle est toute ciselée, avec deux figures sur le couvercle. Quelle matière pour une dissertation; mais ce diable d'abbé Visconti, à qui elle appartient, ne la veut pas céder. Je lui ai fait parler, et il ne veut pas démordre de la prétention de quarante-cinq sequins, et en outre il se réserve la faculté de la publier. Nous ne pouvons absolument nous accorder, ni pour le prix ni pour la condition (2).

(1) Il est question de cette romaine et de la cherté de son prix dans les lettres précédentes. Voyez, quant à l'explication, le t. IV du Rec. d'antiq.

(2) Il n'en est point mention dans le Rec. d'antiq.

Hier, j'ai vu du *lapis* (1); mais il est blanchâtre, et le bailli ne l'approuve point. Vous me mettez dans la nécessité de le voler dans l'église des jésuites, car rien de plus beau. Si ces pères le permettoient, je pourrois servir M. Renyère. J'attends la réponse du prince de Francavilla de Naples, pour savoir si on a pu en trouver dans cette ville.

Je vous remercie des deux petits volumes de l'*Histoire fabuleuse*, gravée par M. Maire. Certes, ni vous ni Mariette n'avez dirigé cet ouvrage : il est fait sans goût, et sans choix des sujets. L'idée étoit excellente et vos *tableaux* pouvoient servir de guides à Maire, qui invente des choses diaboliques. Quoique ce soit mauvais, je suis pourtant bien aise de l'avoir.

Mille saluts à Barthelemy et à Mariette. Je suis avec respect, etc.

(1) C'est du *lapis* dont il est fait mention dans la lettre précédente.

LETTRE LV.

Rome, 31 mars 1761.

MON TRÈS-CHER AMI,

Dans un endroit de la campagne de Rome, appelé aujourd'hui *Scrofano*, où étoit la ville nommée *Veies*, on a trouvé un bâtiment souterrain avec des chambres et des corridors. Dans la chambre la plus grande, la voûte est peinte à fresque avec des figures et des animaux, mais d'un mauvais goût. J'en ai eu deux pièces qui ne sont pas les plus mauvaises; mais elles ne sont pas bien conservées. Toute la frise sous la voûte est de terre cuite effigiée, et les pièces sont attachées par des clous de plomb. Ces figures étoient peintes, et on y voit encore en quelques endroits les couleurs ou un vernis plus fort.

J'ai de cette frise une pièce qui représente les deux saisons, l'hiver et le printemps. Les figures sont d'un très-bon dessin; la peinture est très-mauvaise, ce qui arrive toujours dans les découvertes des édifices anciens. La sculp-

ture est excellente et les peintures sont incorrectes et grossières (1).

Sachant que la classe étrusque est pauvre, je vous envoie une cornaline, qui est certainement de ce pays-là, et qui m'est venue d'Arezzo. J'y joins une autre pierre précieuse gravée, et curieuse par la représentation d'un homme nu avec une chevelure qui semble une perruque : il porte un agneau, et dans l'autre main deux épis. C'est peut-être une offrande des prémices des champs et du troupeau à quelque divinité. Elle vient de Sicile : voyez si c'étoit un sacrifice à Cérès ou à Triptolème, si révérés par les Siciliens.

Avant que de finir l'article des antiquités, j'ai besoin de vos lumières et de celles de Barthelemy.

Il vient d'arriver du Péloponnèse à Venise un marbre curieux et étrange ; on y voit Mercure, Jupiter et Atys qui sacrifient ; audessous un monstre qui pourroit bien être Phorcys ou Phorcus, moitié bœuf et moitié

(1) M. de Caylus a donné dans son Recueil, t. V, p. 200, des détails sur ces peintures ; à son avis, le motif de la médiocrité des peintres romains, venoit de ce que les arts veulent être pratiqués par des hommes libres, etc.

dauphin. En conséquence je le prendrois pour une table votive de quelqu'un qui avoit voyagé par terre et par mer, puisque ce sont toutes des divinités protectrices des voyageurs. Mais je ne comprends pas ce que représente la figure du monstre; et l'inscription est si défectueuse, qu'il faut un Œdipe pour la deviner.

Ici on ne sait plus rien du Portugal; on ne parle plus des jésuites qui doivent arriver: les bruits sur le concile général sont différens. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Choiseul a promis de faire tout son possible pour engager le roi catholique à être médiateur d'un accommodement avec la cour de Lisbonne: s'il réussissoit, ce seroit un bonheur pour le pauvre Pagliarini. Cet homme honnête et innocent a été quatre mois dans un cachot, traité plus durement que s'il avoit assassiné le pape même. Tout son crime n'est que d'avoir servi le ministre de Protugal, et de lui avoir emprunté les caractères pour imprimer les *Réflexions* sur le mémorial des jésuites, et quelques autres pièces contre la société. Comme aujourd'hui le général des jésuites triomphe et domine à Rome, il a voulu que le pauvre Pagliarini fût condamné suivant les

anciennes lois de Rome, qui infligent la peine de galère à ceux qui impriment des livres satiriques. On a renchéri sur son crime, à cause d'une caisse de livres ouverte à la douane. Le procès est achevé; on lui assignera le terme aux défenses, et après viendra la sentence. Le pape lui fera grâce; mais les jésuites veulent absolument que la sentence soit prononcée: ce qui arrivera Je vous assure que c'est la plus noire et la plus barbare des iniquités qu'on ait jamais vues; et je ne crois capables d'une pareille inhumanité que les Turcs et les jésuites.

Je commence à désespérer de pouvoir servir le bon M. de la Renyère. Celui qui a la tabatière de mosaïque et de *lapis*, refuse d'en séparer les pièces. Les jésuites, pour ne pas donner occasion de murmurer dans leur trafic, ne veulent pas vendre le lapis-lazuli, et jurent qu'ils n'en ont plus. On n'en trouve pas à Florence. Il me reste à recevoir les réponses du prince Francavilla de Naples, qui m'a promis d'en chercher.

Le bailli est charmé de la vie de Sobieski; et comme il y trouve un peu de liberté anglaise, il me paroît qu'il éprouve plus de plaisir à cette lecture.

Le livre des *Loups démasqués* est, à mon avis, un libelle diffamatoire, sans jugement et sans vérité; au lieu de nuire aux jésuites, il leur fait du bien; car la calomnie et l'imposture découvertes, servent à rétablir la réputation des calomniés. Pagliarini n'y a aucune part, et on a cependant osé l'accuser. Je suis persuadé qu'on le réimprimera traduit en français; car la médisance, quoique outrée, plaît toujours, et je suis sûr que lorsqu'il paroîtra, vous me ferez l'amitié de me l'envoyer.

Je suis bien aise d'apprendre que le quatrième volume est déjà sous presse; je ne saurois vous dire combien je suis envieux de le voir. Les grands hommes, tels que vous, augmentent toujours dans la perfection des connoissances. Je vous le répète avec sincérité, chaque fois que je lis le troisième volume, j'acquiers toujours de nouvelles connoissances et de plus grandes lumières, parce que vous avez traité les choses avec tant de profondeur et de nouveauté, qu'on ne trouve que dans vos livres seulement, certaines réflexions peu ou point connues par la plus grande partie des autres antiquaires.

L'abbé de Saint-Non a voulu copier exac-

tement la peinture la moins mauvaise de *Scrofano*, que le bailli achètera. Je vous l'envoie dans sa même mesure et grandeur. C'est un chameau, tout à clair-obscur blanc et rouge : il porte deux corbeilles pleines de fruits. On y voit du vert, soit à travers les corbeilles, soit au-dessus, et c'est cette couleur qui distingue les fruits et les feuilles faits assez grossièrement. Des corbeilles sortent deux grandes volutes (1), peut-être pour soutenir les fruits et les herbes, et les empêcher de tomber. Le terrain est un peu vert. L'autre peinture est une figure nue étendue par terre, toute à clair-obscur rouge, d'un dessin si mauvais que je n'ai pas voulu vous l'envoyer.

Le bailli souhaite de vous une faveur. Puisque vous avez sous presse le quatrième volume, vous pourriez lui faire l'amitié d'y insérer la peinture du chameau (2). Il se croira immortalisé, quand son cabinet sera nommé dans votre livre. Je suis, etc.

(1) Fig. VIII.

(2) M. de Caylus ne jugea point la peinture du chameau digne d'entrer dans son Recueil; elle ne s'y trouve point.

LETTRE LVI (1).

Rome, le 14 avril 1761.

Mon très-respectable et très-aimable M. le comte, permettez-moi de me servir du secrétaire de M. le bailli de Breteuil pour vous écrire bien des choses, avant même que la poste de France arrive. J'ai encore ce maudit rhume qui m'incommode un peu ; mais il faut prendre patience; si les lettres italiennes que j'ai l'honneur de vous écrire ne sont pas jolies, je vous donne ma parole que mon jargon français est encore pire; mais pourvu que je m'explique bien, cela suffira.

L'abbé de Saint-Non va partir dans le moment pour Florence. Il emmène avec lui le peintre Fragonard, et une bibliothèque de dessins de choses qui ont été copiées mille fois : il a cependant des morceaux de Naples et des environs de Rome, qui n'ont jamais paru, et qui seroient bons pour votre ouvrage.

(1) L'original de cette lettre est en français.

Vous les verrez à Paris le mois de septembre, et vous vous arrangerez là-dessus; car il ne m'a rien voulu donner. Après le départ de M. de Saint-Non, Robert aura quelques momens libres; ainsi je lui ferai faire un dessin pour le frontispice du quatrième volume de vos antiquités; car, à vous parler avec naïveté, j'ai été très-mécontent du frontispice du troisième.

Je vous envoie une boîte à l'adresse de M. de Marigny, dont j'espère que vous serez très-content, car je le suis moi-même : en voici le détail.

1°. Une petite statue de bronze étrusque de la meilleure manière, et bien conservée; elle a été trouvée près de la ville de Sutri, à dix lieues de Rome (1).

2°. Un petit autel en forme de trépied, qu'on appeloit *ara domestica*; il vient de Sicile, ainsi vous pourrez le mettre dans la classe grecque, eu égard au pays; mais l'ouvrage me semble romain.

3°. Un chandelier qui vient d'Herculanum, beau et bien conservé.

(1) La plupart de ces monumens sont expliqués dans les derniers tomes du Rec. d'antiq.

4°. L'anse d'un grand vase de bronze trouvé aux thermes d'Antoine.

5°. Une petite figure en bronze de la *Pudicité*, qui a été trouvée à côté de l'église de sainte Marie égyptienne, où anciennement étoit le temple de la *Pudicité*.

6°. Un petit buste de Jupiter trouvé dans la vigne de M. Cornualia.

7°. Une tête de bronze plaquée sur un rond, trouvée au mont Palatin. L'ouvrage me semble égyptien.

8°. Une petite boucle de bronze avec deux pigeons au-dessus. Je n'en ai jamais vu de cette façon-là. C'est dommage qu'elle soit cassée.

9°. Un petit vase de terre cuite, d'une forme singulière, dans lequel j'ai mis un morceau d'une pierre gravée égyptienne. Le tout a été trouvé dans l'amphithéâtre *Castrense*.

10°. Un morceau de pierre en bas-relief très-curieux qui a été trouvé, il y a huit à dix ans, hors de la porte du peuple. Je me souviens d'avoir vu des morceaux semblables à Venise, dans le cabinet du sénateur Nani. Ficoroni qui avoit vu ces morceaux, prétendoit que c'étoit la représentation du chaos, et que la figure au milieu est une Minerve. J'avoue que je n'y comprends rien; mais comme le morceau est

curieux, et que nos amateurs le jugent antique, je vous l'envoie.

11°. Voici un morceau excellent et très-considérable; c'est un des sept vœux à plusieurs divinités, qu'on appeloit *manus panthea.* Ce n'est pas la première fois qu'on voit de pareils monumens. Pignorius en a donné un, Thomasini en a publié un autre sous le nom de *votum Cecropis*, M. Gori, en 1744, en publia un autre, le nommant *manus panthea, Mercurio cœterisque salutaribus diis voto sacra.* Mais celui que j'ai le plaisir de vous envoyer est tout-à-fait différent et très-singulier. Il est apparemment dédié à quelques divinités phrygiennes. La tête qui est au milieu en porte le bonnet; au bas, comme dans une grotte, il y a une figure assise par terre qui est très-singulière. Les symboles qui sont de l'autre côté sont presque les mêmes que ceux qu'on trouve dans les autres monumens de ce genre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le sénateur Nani en a reçu l'année passée un tout-à-fait semblable de Grèce. Je me souviens encore d'en avoir vu un un peu plus grand dans le cabinet du duc de Modène, et trois dans le cabinet du roi de Naples. Je doute bien que celui-ci a été volé à Naples, mais enfin je l'ai

reçu de la main d'un honnête homme, et je n'en cherche pas davantage.

Pour compléter en quelque façon la suite grecque, j'ai fait faire les soufres de quelques morceaux grecs que je connoissois, et que je ne crois pas assurément publiés.

1°. Un très-bel Alcibiade gravé en porphire, qui est entre les mains de l'abbé Balerini, bibliothécaire de la maison Barbarin.

2°. Une chasse de sangliers qui fut achetée de Ficoroni par M. le duc de Saint-Aignan.

3°. et 4°. Deux pierres qui sont entre les mains d'un Anglais, dont une représente l'Amour qui pêche devant une statue de Neptune; elle appartient au baron Stosch.

5°. Une pierre grecque du cabinet dudit baron.

6°. Galathée avec un bouclier; pierre trouvée en Sicile.

7°. et 8°. Deux pierres du cabinet du roi de Naples, qui appartenoient à la maison Farnèse. L'ouvrage me semble romain, quoique nos connoisseurs disent qu'il est grec.

9°. Pierre pour l'histoire de Troie; elle est d'un Anglais, et vous connoissez le sujet.

10°. Un faune avec deux épis de bled; il vient de Sicile.

11°. Daphné avec le nom de l'auteur ; c'est dans le cabinet du père Contucci, au collége romain.

12°. Apollon et Hercule ; c'est du même cabinet.

13. Patrocles porté au tombeau ; c'est entre les mains d'un Allemand, nommé Christian.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver avec beaucoup de peine. L'on vient de découvrir de grandes urnes sépulcrales des plus beaux marbres grecs, au pied du mont Aventin. Le maître en est jaloux, cependant j'espère de les faire copier, si je juge que cela puisse nous être utile; tout ce qui étoit au-dedans, à ce que l'on m'assure, a été volé par les maçons; mais enfin s'il y a quelque chose de bon, cela nous tombera entre les mains.

LETTRE LVII.

Rome, 29 avril 1761.

TRÈS-CHER AMI,

Je ne vous ai point acheté le petit vase que je vous avois annoncé; il est trop cher. J'ai

parlé dans un de mes opuscules des deux mains levées et ouvertes qu'on voit sur les médailles de *Germanicus*. C'est alors le symbole de la concorde militaire, ou de l'alliance; mais que pourroit-il signifier sur ce petit vase?

Le précis que vous me communiquez concernant les antiquités que je vous ai envoyées dernièrement, s'accorde fort bien avec mes idées. Nous sommes d'accord en tout; mais vous avez de plus que moi une pénétration, un jugement, une pratique, et un goût sûr qu'on aperçoit jusque dans les moindres monumens. Quand ils peuvent servir à vos amusemens et à vos occupations, je suis content comme un roi de vous les avoir envoyés.

Vous parlez très-bien au sujet du second volume des antiquités d'Herculanum. Vous réunissez deux qualités qui vous mettent au-dessus de tous les autres antiquaires; à la connoissance de l'antiquité vous joignez celle des arts. Ordinairement ceux qui écrivent sur les anciens monumens, ne connoissent que l'antiquité, et leur travail ne peut être d'aucune utilité pour les artistes; vous avez ouvert une route nouvelle; peu de savans seront capables de la suivre; ainsi votre réputation est d'autant

plus solide, qu'elle est plus propre à être enviée qu'imitée (1).

L'académie de Naples est composée d'hommes savans; mais il y a tout au plus deux bons antiquaires. Comment voulez-vous que leurs observations puissent contenter un homme consommé, comme vous l'êtes, dans cette partie? Je n'aime point d'ailleurs les gravures de ce volume (2); tout y est trop maniéré.

Oh! si le muséum du roi de Naples étoit entre vos mains, quel avantage pour les arts et pour le public? Tout ce que vous achetez est peu considérable en comparaison de la galerie de Portici; mais pour former un jeune homme à l'étude des antiquités, j'aime cent fois mieux votre ouvrage que tous les *in-folio* des académiciens de Naples. J'éprouve un plaisir inexprimable, en voyant que dans tout ce qu'on écrit, dans tout ce qu'on grave sur les antiquités, on cite le comte de Caylus

(1) Il est bien difficile de rendre mot à mot la précision du père Paciaudi. Il a des tournures qui lui appartiennent. Cette dernière pensée est admirable dans l'original: *Vi siete stabilito una riputazione singulare, piu* invidiabile, *che imitabile.*

(2) Du second volume des antiquités d'Herculanum.

comme le premier maître. Qu'il vive, mon très-aimable monsieur le comte!

Les malheureux Anglais ont des idées bien singulières; que veulent-ils faire avec leur architecture chinoise? Il ne manquoit que cela pour achever de gâter le goût grec et romain.

Le traité sur l'excommunication des comédiens est une pièce intéressante. Je voudrois bien connoître le plaidoyer qui a fait perdre leur cause aux jésuites; tâchez de me l'envoyer. Leur mémoire justificatif est un tissu de mensonges. Le cardinal Passionei me l'a fait demander, et j'y ajoute de ma main l'article de votre lettre, qui dément l'imposture du père la Valette, au sujet du prétendu achat de l'habitation de feu M. le comte votre frère, à la Martinique.

A propos de Passionei, son secrétaire m'a fait lire votre billet à Barthelemy, au sujet de la fameuse statue que le cardinal vous avoit envoyée; les expressions en sont fort honnêtes; mais vous avez bien fait de donner à connoître que vous n'étiez point dupe, et que ce n'étoit que du moderne.

Je suis, etc.

LETTRE LVIII.

Rome, 20 mai 1761.

MON TRÈS-CHER AMI,

Je vous envoie dans une petite boîte quelques pièces qui ne sont pas communes. 1°. Un vase de bronze d'une forme très-belle; le pied étoit cassé et je l'ai fait accommoder. 2°. La façade du temple d'*Antonin Pie* qui existe encore dans le *Forum Boarium* (Campo Vaccino.) Cette pièce, qui est en argent, a été trouvée depuis peu en bâtissant une maison. Nos antiquaires en sont charmés; mais il est certain qu'elle n'est point du temps d'Antonin. Les chapiteaux des colonnes sont trop gothiques et les lettres de l'inscription trop grandes. A quel usage peut-elle avoir servi? 3°. Une lame pareille à celles qu'on mettoit dans les piques et les bâtons des étendards et des drapeaux. Par l'inscription L X V I I. C L A S S. on voit sa destination. 4°. Un ouvrage d'argent trouvé au mont Palatin; il paroît un éperon : vous en jugerez. 5°. Une tessère en

os avec deux colombes et la note $\frac{11}{B}$. Je vous en ai envoyé quelques autres dans le même goût, en conséquence vous pourrez les réunir (1).

On fait maintenant deux fouilles qui produiront sans doute quelque chose; l'une à Rome dans le cirque Flaminien qu'on a découvert seulement à présent, et dont on a trouvé une partie du mur environnant; mais c'est dommage qu'on ne puisse continuer la fouille, l'endroit étant occupé par des religieuses; l'autre à Frascati, où l'on a déjà trouvé trois statues plus grandes qu'au naturel, deux de femme, et l'autre avec le grand hoqueton, sur le bord duquel est écrit ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΛΟΣ. Le cardinal veut l'acheter; mais il ne voudroit pas la payer plus de six cents écus romains : je crois qu'en ajoutant deux cents autres écus, il l'obtiendra.

Et moi aussi j'avois jugé que la peinture du chameau trouvé à Scrofano et acheté par le bailli, avoit été diaboliquement dessinée par l'abbé de Saint-Non. C'est une tête si volage

(1) On ne trouve dans le Recueil du comte de Caylus des renseignemens que sur le vase de bronze; encore sont-ils bien vagues.

qu'elle court dans tout ce qu'il fait. Monet s'en acquittera avec exactitude, et copiera aussi quelques pièces que le bailli a achetées, trouvées hors la porte Saint-Sébastien, dans la même grotte d'où sont sorties les gazelles.

Le monument grec dont je vous ai envoyé la copie, ne m'embarrasse que par les deux figures qui sont dans le plan en bas. Elles semblent deux monstres ou deux métamorphoses; et c'est sur cela que je voulois savoir l'avis de notre très-savant Barthelemy, avant de mettre la main à l'explication. Mais pour parler avec franchise, il me paroît qu'il n'y comprend rien, ou pas plus que moi. Ce marbre mérite d'être étudié, et je veux le lui donner. J'aurois pourtant désiré quelques lumières d'un homme aussi instruit que notre abbé.

Je ne songeois plus au *miroir*, vous avez eu la bonté de vous en souvenir, de me l'envoyer, et de m'en faire un présent; je vous en remercie infiniment, et je le ferai passer au cabinet royal de Turin, qu'on commence à présent.

Il est impossible que les *Loups démasqués* (1) ne soient pas parvenus à Paris;

(1) Libelle contre les jésuites.

pardonnez-moi si je vous contredis. Je suis bien sensible à l'amitié que vous me faites en m'invitant à les faire traduire; mais pour vous parler avec vérité, je ne crois pas qu'un honnête homme doive être auteur ou appui d'un livre rempli de médisances outrées, et de calomnies. Les jésuites ont à la vérité de grands défauts; mais le pamphlet est trop brutal. Je le prendrai, si on l'imprime; mais je ne veux pas y avoir part pour la traduction. Aux temps où nous sommes, il faut être spectateur de cette pitoyable comédie; mais il ne faut y jouer aucun rôle.

La *Clairon* deviendra fameuse. Le livre de l'excommunication est peu considéré, et l'auteur est un ignorant. Le bailli trouve assez mauvaise la lettre du pape à la comédienne.

On goûte ici beaucoup le *Sobieski* de l'abbé Coyer, et on aime la liberté avec laquelle il est écrit; je la trouve pourtant un peu déplacée.

J'ai beaucoup aimé le livre sur les affaires du cardinal *Torreggiani*. Je ne l'ai pas encore vu; mais je crois que c'est un mémoire fait par un secrétaire du commandataire Almada. Il a été brûlé à Rome par les mains du bourreau. Tant mieux : il en sera plus rare.

Les deux estampes sont très-belles et auront

lieu dans la collection anti-jésuitique. Ces diaboliques marchands, c'est-à-dire, les bons pères se tireront d'affaire aussi pour la banqueroute. Ils trouveront le moyen de transférer le procès, du parlement au conseil du roi, où, par la protection de toutes les femmes, ils auront le moyen de l'ensevelir. Ce seroit bien scandaleux et déshonorant pour la cour, qu'une banqueroute si honteuse fût pardonnée. En tout cas, et vous dites fort bien, les pièces des avocats qui n'ont pas encore été produites, feront connoître dans quel état étoit réduite la religion des jésuites, et quelle est cette espèce de gens. La consultation dans cette affaire est un chef-d'œuvre, et je ne sais pas quelle réponse on y pourra donner. Ce livre et cette affaire doivent éclairer le monde, et faire comprendre la nécessité de réformer les jésuites. Pauvre avocat! comme il sera calomnié par les pères! et je ne sais point s'ils ne chercheront point à s'en venger par quelque manœuvre secrète.

Je vous embrasse, etc.

LETTRE LIX.

Rome, 18 juin 1761.

Mon très-cher ami,

Le roi a prévenu les désirs du pape qui lui avoit écrit, en le priant d'arrêter le cours de l'examen des *Constitutions jésuitiques*.

On a exilé de Turin le père Brona, recteur des jésuites de Nice, pour avoir fait imprimer un livre contre Carvallos, et de Naples, le père Sancez pour avoir publié une insolente apologie : et à Versailles on les protége! Le ministre de Portugal a fait imprimer en Hollande, la correspondance des généraux, provinciaux et recteurs des jésuites, pendant quarante ans, trouvée dans leurs archives, pour dévoiler le mal qu'ils ont fait au Portugal; c'est le moyen de la répandre plus aisément. Oh! que ce livre sera intéressant! Mais à Rome ces pères triomphent : le pape les protége en tout, et leur général est l'âme de cette cour.

Le cardinal *Orsi*, homme saint et savant,

est mort : le cardinal Passionei a été attaqué avant-hier d'apoplexie : le cardinal Tamburini commence à languir de vieillesse. En conséquence il n'y a plus que les cardinaux Spinelli et Corsini qui puissent s'opposer à l'iniquité des jésuites : mais que peuvent-ils, deux seuls, contre cent ?

Nous sommes dans la plus grande consternation, à cause d'un faux pas que les jésuites ont fait faire au pape. Hier, il est sorti un bref qui condamne l'*Exposition de la Foi*, *de M. Mesanguy*. Ce livre contient une doctrine contraire à l'école jésuitique. Les pères en ont demandé la condamnation solennelle, et malgré l'opposition de plusieurs personnes sages, le pape s'est laissé séduire. Ce bref allumera plus de feu que la constitution *Unigenitus*. Les jésuites en feront des commentaires à leur fantaisie ; les évêques leurs partisans, feront des pastorales : voilà une guerre qui produira une infinité de désordres. Le livre méritoit d'être défendu, mais sans bruit et sans éclat.

Il est inutile de m'envoyer l'épitome de l'*histoire de M. de Thou* : je viens d'apprendre qu'il est trop abrégé et qu'il ne sert à rien.

Je n'ai jamais vu, ni entendu nommer, ni

trouvé rapporté dans aucun muséum les plats de bronze argentés. Dans tout l'immense mobilier d'Herculanum il n'y a rien qui ressemble à ce genre de manufactures. La vigilance avec laquelle on garde les fouilles à Naples, peut bien être trompée par le vol de quelque petite pièce, mais jamais par celui de six plats. Ce sera vraisemblablement une imposture. A Naples on falsifie plusieurs monumens, et on les envoie à l'étranger comme découverts à Herculanum.

Nous avons encore ici deux brocanteurs génois qui, aidés par l'orfévre Charles Gropalesi, font de grandes faussetés. Je sais qu'il a été fait un envoi en France de plusieurs pièces falsifiées, qu'on dit reçues de Naples pour tromper les Français, et on en prépare autant pour l'Angleterre. Vous êtes signalé, et comme on sait que vous achetez beaucoup, on songe à vous donner des choses postiches : tenez-vous en garde. J'ai vu un sistre d'argent et un chat sur un piédestal travaillés et vernissés par Gropalesi, qui sont merveilleux. L'art de falsifier les choses est ici parvenu à un tel degré, qu'il faut tenir les yeux bien ouverts; et je ne saurois presque me fier à moi-même. Néanmoins comme en genre

d'antiques, la terre donne quelquefois des choses neuves, et qu'on n'a jamais vues, il pourroit se faire que les plats ne fussent pas contrefaits, s'ils venoient d'autre part que d'Herculanum. Vous avez le coup d'œil sûr; c'est à vous à les juger.

Il se trouve à Rome, au pied du mont Aventin, entre les thermes de Titus et le cirque, une vigne où jadis on a trouvé plusieurs antiquités, et même ces vases de terre avec les noms, dont je vous ai envoyé quelques-uns. On vient d'y trouver deux grandes urnes, l'une de basalte, l'autre de vert d'Égypte. Leur forme est oblongue, et pour manches, elles ont des têtes de chat égyptien (1). Vraisemblablement elles ont servi à l'usage de bain, étant d'une grandeur propre à contenir un homme commodément couché. Dans les siècles barbares elles ont été converties en sépulcres; car on a trouvé dans une le cadavre d'une femme avec une robe d'or tissu. Les maçons ont déchiré la robe pour en ôter l'or. Si le bailli vous a écrit que dans cette urne il y avoit un cadavre égyptien, c'est une équivoque. Ce n'étoit point une

(1) Fig. IX.

momie, mais un squelette enseveli suivant l'usage des temps du Bas-Empire, avec une riche draperie. Il n'y a rien autre chose d'instructif dans ces urnes. On demande deux mille écus d'une seule: à ce prix elles resteront éternellement à vendre.

Ne soyez pas scandalisé pour saint Ignace : il n'est pas l'auteur des constitutions des jésuites. Celles que fit ce saint homme sont de très-peu de pages, remplies de l'esprit de Dieu, et d'une simplicité évangélique. Les constitutions pleines de politique sont du général père Claude *Aquaviva*, qui a été le législateur du corps de la société jésuitique, à qui il a donné une nouvelle forme et un nouveau système. C'étoit un terrible politique. Les autres généraux ont ajouté d'autres choses; mais tous ont suivi le père Aquaviva, et non pas saint Ignace.

Je vous félicite sur les nouvelles richesses que vous recevez souvent en genre d'antiques, et j'en félicite aussi la république des lettres; car vos trésors publiés et accompagnés de vos admirables remarques, serviront beaucoup à nous instruire.

Le cardinal Spinelli est fort affligé de la mort du cardinal Orsi, et de la perte du

pauvre Passionei, qui n'a plus que peu d'heures à vivre. Nous perdrons beaucoup par la mort de ce dernier, qui avoit une des bibliothèques les plus riches et les mieux choisies de l'Europe. Il prêtoit volontiers des livres aux amateurs de l'étude. Dieu sait ce qu'il arrivera de tant de belles raretés, et des quatre cents beaux marbres et inscriptions qu'il avoit à son célèbre ermitage! Nous allons tomber dans la barbarie et l'ignorance; personne ne remplacera ce cardinal. Je suis, etc.

LETTRE LX.

Rome, 10 juillet 1761.

MON TRÈS-CHER COMTE,

L'affaire des jésuites et du parlement occupe ici toutes les têtes. Voici une anecdote : le général des jésuites a, par le moyen de ses protecteurs, fait prier le pape d'écrire une lettre au roi (1), par laquelle ce général s'engage à payer tous les créanciers du père

(1) Louis XV.

Lavalette, à condition qu'on suspendra l'arrêt du parlement, en portant l'affaire pardevant sa sainteté, attendu que cet arrêt peut déshonorer la compagnie, et que les jésuites une fois déshonorés ne pourront plus faire le bien comme ils l'ont fait jusqu'ici. On voudroit que cette lettre fît l'éloge des services qu'ils ont rendus; le pape a jusqu'à présent refusé d'écrire ces sottises; mais je ne serois point étonné qu'on surprît sa religion.

Un peintre anglais, nommé Giekins, s'est rendu à Corneto; il y a fait ouvrir trois tombeaux étrusques dont j'ai fait la description (1). Il n'y a trouvé que des ossemens; point d'inscriptions, point de peintures. Il a cependant copié ce que j'avois vu, et l'a sur-le-champ envoyé avec une belle dissertation au mylord Malbouroug.

A propos des Anglais, j'apprends qu'ils viennent de réimprimer l'ouvrage de Thomas *Hyde,* sur la religion des Perses, avec toutes les antiquités, les figures, etc. Un Anglais en a donné la nouvelle au cardinal Spinelli. Avez-vous vu ce livre? mérite-t-il d'être acheté?

(1) Dans la lettre du 28 février 1760.

M. Belloti vient de me remettre un superbe médaillon d'or de Domitien ; vous le trouverez parmi les monumens de terre cuite que je vous envoie ; montrez-le, je vous prie, à l'abbé Barthelemy et à M. Pellerin ; ce morceau conviendroit certainement au cabinet du roi. Il en veut trois écus romains. En cas de refus, ce sera pour le cabinet d'un Anglais. Je l'ai demandé pour l'intérêt que je prends à l'ornement du musée français : je voudrois que les maudits Anglais n'eussent rien.

Je vous embrasse, etc.

LETTRE LXI.

18 juillet 1761.

TRÈS-ESTIMABLE AMI,

Je vous dirai une nouveauté qui vous étonnera, mais qui ne doit pas vous déplaire. Le prince de Francavilla, grand maître de la maison du roi, est à Rome; il veut que j'aille avec lui à Naples pour deux mois. Ce voyage et le changement de climat peuvent contribuer à me rétablir. La fouille des antiquités étant

presque épuisée à Rome, j'espère vous être plus utile à Naples. Qui sait si je n'y trouverai point du grec, et du bon grec? qui sait si je ne pourrai vous y procurer quelque belle antiquité? Cette réflexion m'a décidé à accepter l'invitation de ce chevalier, mon ami. Cependant arrangeons notre commerce épistolaire de manière que nous puissions continuer toutes les semaines notre correspondance.

Je vais répondre à votre lettre, que je reçus au moment que j'allois partir pour Palestrine, où j'ai demeuré quatre jours. J'ai découvert à Palestrine une mosaïque de quatre palmes, représentant un pêcheur dans sa petite barque avec quelques poissons; mais il y avoit un diable d'émissaire du cardinal Albani qui déjà l'avoit achetée. J'ai pourtant trouvé une grotte avec diverses peintures sur le mur, qui, en novembre prochain, seront détachées, et qui très-certainement seront à vous.

Le poëme *la France au parlement* est terrible : c'est la chose la plus violente que j'aie jamais lue; je vous en remercie. Je parierois qu'elle est de Voltaire; au moins il y a des vers qui ressemblent aux siens. Les *Monita secreta* sont une pièce curieuse. Les *Plaidoyers* pour et contre les jésuites, com-

plètent ma collection touchant le procès du père Lavallette, et je vous en fais mes remercîmens. Il me paroît pourtant qu'il y a un second *Plaidoyer* en faveur de la compagnie, et si vous pouvez, je vous prie de me l'acheter. Pardonnez-moi cette liberté; mais c'est votre bon cœur qui en est la cause. Le recueil de toutes les *pièces* sur les affaires du Portugal, est curieux : je puis me flatter de l'avoir entier, et de le devoir à vos bontés pour moi.

Du Tillot a de grands projets au sujet des antiquités de Velleja, et ils sont tous excellens. Mais avant de mettre la main à l'impression, il veut que la fouille soit avancée. Ce qu'on a trouvé jusqu'à présent est beaucoup pour une galerie, mais il ne suffit pas pour un livre. Tillot vouloit me charger de cette entreprise; mais comment l'enlever au comte chanoine? c'est un chevalier honnête, âgé, qui s'occupe depuis long-temps; on ne peut pas lui ôter ce travail. Cependant on avance; on rassemble des matériaux, et ensuite Dieu y pourvoiera.

Je vous donnerai une nouvelle en secret : le pauvre Passionei vient de mourir; du Tillot voudroit acheter son immense bibliothèque, qui vaut cinquante mille écus romains, la transporter à Parme, en rendre public l'usage,

et m'en confier la garde en qualité de bibliothécaire. Son attachement pour moi m'oblige infiniment; mais je n'aimerois pas trop de quitter Rome, et d'aller finir mes jours à Parme. Peut-être ce projet n'aura-t-il pas lieu; car j'apprends que le pape ne veut pas laisser sortir de Rome cette bibliothèque; mais quoique le projet ne réussisse pas, je n'en serai pas moins éternellement reconnoissant envers M. du Tillot.

En ce moment, il vient d'arriver chez moi le frère cadet de Pagliarini; il me fait des excuses parce que leur commerce est tellement en désordre, qu'ils ne peuvent point servir les amis avec ponctualité. Les deux frères sont en mouvement perpétuel pour faire des défenses contre le fisc, qui prétend condamner leur aîné, sous prétexte qu'il a concouru à l'impression et à la divulgation des livres que le ministre de Portugal fit imprimer contre les jésuites. On ne parle de rien moins que des galères. Il est certain que le pape lui feroit grâce; mais le pauvre Pagliarini voudroit éviter l'infamie de la sentence, et cependant les jésuites exigent cette satisfaction. Vous voyez que ces marchands sont dignes d'excuse, s'ils n'ont point rempli nos

commissions, étant agités par tant d'inquiétudes.

Je viens à l'éclaircissement géographique. Quand j'ai dit : *Monumens du Picenum*, j'ai voulu parler, non pas d'une ville déterminée, ou d'un pays particulier, mais de toute la marche Anconitale, qui est comprise sous le nom général de *Picenum*, pays qui s'étend de la rivière de *Truentum* jusqu'à l'autre nommée *Æsum* ou *Æsium*, et qui comprend toutes les montagnes qui avoisinent l'Adriatique. Souvent, n'ayant pu savoir précisément la ville ou l'endroit où l'on avoit trouvé la pièce en question, je me suis décidé à l'appeler *monument Picène.* Vous voyez donc que je ne veux pas parler de la *Picentia* du royaume de Naples, mais du *Picenum* dont les premiers habitans furent certainement des Étrusques.

Je croyois vous avoir déjà écrit que l'on avoit découvert une partie du cirque Flaminien dans le cloître ou monastère de Saint-Ambroise, près de la Juiverie et situé à quelque distance du Tibre. Mais comme l'on ne peut ni abattre l'église des religieuses, ni les faire sortir de leur habitation, il n'est pas possible de prendre les mesures du cirque entier, ni de faire d'autres

excavations pour chercher des antiquités qu'on y doit certainement trouver.

Je serai éternellement le plus attaché et le plus reconnoissant de vos serviteurs et amis. Adieu, adieu.

LETTRE LXII.

Naples, premier août 1761.

MON TRÈS-CHER COMTE,

Le chevalier Basquiat, ministre de France, vient de me dire que le gouvernement napolitain a été très-faché que, dans votre ouvrage, vous ayez dit que vous aviez des monumens tirés d'Herculanum. Ils en sont si jaloux, et ils les gardent avec tant de précaution, qu'ils n'en croient pas possible le vol, ou ils veulent du moins le faire croire impossible. Tâchez de faire un éloge au marquis Tanucci, ministre d'état, et louez, dans votre quatrième tome, ses soins pour la garde du museum, et tout sera accommodé (1).

(1) M. de Caylus n'en fit rien ; il se mettoit au rang

J'ai trouvé ici le muséum du président Porcinari : il est copieux et bien choisi ; il est partagé en trois classes ; médailles, vases étrusques, et bronzes. On voudroit vendre le tout ensemble. J'ai fait entendre aux héritiers que je prendrois la classe des bronzes ; mais je ne sais pas si mille écus suffiront.

Voici l'histoire de la tabatière de *lapis lazuli* que je viens enfin de trouver. Le prince Francavilla, après deux ans de recherches, ayant enfin trouvé en Italie le plus beau *lapis*, le porta à Paris, et en fit faire une tabatière superbe, travaillée et liée, par George. Revenu à Naples, il la donna à la reine, qui, en mourant, en fit un cadeau à une de ses filles de chambre, qui maintenant veut la vendre. La tabatière coûta cent vingt-cinq louis ; la fille est prête à la laisser pour cent. La tabatière est superbe et unique : on ne peut rien de plus beau. Parlez-en à M. de la Renyère, et prenez un parti.

Gardez le médaillon de Domitien jusqu'au retour de Barthelemy, et ensuite vous vous déciderez. Il est vrai que le prix peut être

des pauvres qui glanoient dans les trésors d'Herculanum, sans faire la cour à qui que ce fût.

arbitraire; mais Belloti qui a l'offre des Malbouroug, ne voudra rien démordre de sa première demande.

Il est très-faux qu'au cirque Flaminien on ait trouvé des peintures anciennes. C'est une imposture, et peut-être de Guerra ou d'Alfani, pour vendre quelque tableau moderne. J'ai vu l'endroit et la découverte, et il n'y a que des murailles ruinées. Instruisez-en nos amis, afin qu'ils ne se laissent pas tromper.

Je vous embrasse, etc.

LETTRE LXIII.

Naples, le 29 août 1761.

Mon cher comte,

Vous êtes le meilleur et le plus bienfaisant de mes amis; je suivrai donc vos sages conseils, au sujet de mon invitation pour aller à Parme.

Rome est sans doute un grand pays, fait pour ceux qui aiment l'étude de l'antiquité. On y trouve toujours des monumens, de grandes bibliothèques, des savans à consulter. J'y ai plusieurs amis; mais je n'y ai rien à espérer

qui me donne un établissement pour ma vieillesse. L'âge avance, ma santé n'est pas robuste : je ne suis pas dominé par l'ambition, mais j'aime les commodités de la vie et je les souhaite. Du Tillot m'a fait proposer des appoinmens assez honnêtes, et l'emploi de bibliothécaire de l'infant. Le soin de former une bibliothèque se réduit plutôt à un amusement qu'à une occupation. Les honoraires vont me mettre à mon aise; je serai libre et maître de ma volonté; je pourrai vivre en philosophe tranquille; c'est la meilleure chose du monde.

Velleja, par son antiquité, me procurera une étude agréable : je pourrai faire quelque ouvrage pour l'infant, s'il le veut. Si on laisse cette commission au chanoine Costa, j'ai plusieurs livres entamés que je pourrai achever quand j'en aurai l'envie. Mon unique chagrin c'est, je vous en assure, que je ne pourrai pas vous rendre service à Parme comme à Rome. Mais si le projet de du Tillot a son effet, ce ne sera qu'au printemps; car je ne veux pas changer tout d'un coup ce climat tempéré avec le froid de Parme.

J'ai trouvé ici des antiques que je pourrois acheter; mais comment faire pour les extraire? On vient de faire une loi qui défend de rien

faire sortir de Naples sans la permission de la cour, et à la douane on est inflexible. C'est une peine que d'avoir à chercher à faire la contrebande, à ses risques et périls; néanmoins vous aurez quelque chose.

Suivant ce principe, vous voyez combien il seroit difficile d'acheter un muséum et de le transporter. En effet, j'ai dit au président Porcinari que, si je devois acheter le sien, je le chargerois, pour base du contrat, de l'envoyer à Rome. Mais je crois que ce muséum, quoique riche, ne vous conviendroit pas. Peut-être je vous enverrai le catalogue, soit des médailles, soit des bronzes et des vases. S'il vous convenoit, vous pourriez vous concerter avec M. Pellerin et autres, et acheter le tout ensemble, car on ne veut pas le diviser. Parmi les médailles, il y en a de suspectes; cent pièces parmi les bronzes sont modernes. Enfin je n'en suis pas content pour la totalité, quoique en tout genre il y ait des choses singulières. Les vases étrusques sont excellens.

Je vous dis, en confidence, que le roi catholique a peut-être écrit à Versailles et porté plainte contre vous, de ce que vous avez parlé d'Herculanum, et que vous avez prétendu en avoir acheté des pièces. Je tiens d'un

ministre qu'on écrit en Espagne, afin que de là on s'adresse à votre cour à ce sujet. N'en parlez point à Galliani, quoique ce soit un homme sage, qui sait bien tout le ridicule de cette conduite, et qui en riroit le premier; mais enfin il est ministre, et il lui faudroit dissimuler. Ainsi je crois nécessaire que vous fassiez pour vous-même une rétractation, et que vous réformiez les articles d'Herculanum par une déclaration générale. Peut-on rien voir de plus étrange? est-il jamais arrivé que les souverains fissent la guerre aux philosophes et aux antiquaires?

L'arrêt du parlement contre les messieurs de Loyola est terrible; mais j'apprends qu'on engage la cour à l'adoucir. Je vous remercie de me l'avoir envoyé; et je crois être le seul qui l'ait à Naples.

Je suis, mon très-cher M. le comte, avec le plus tendre attachement,

Votre très-humble, etc.

LETTRE LXIV.

Naples, 12 septembre 1761.

Mon très-cher ami,

La semaine dernière je ne vous ai pas écrit; j'étois à Herculanum. J'ai passé huit jours dans ces cavernes, et j'ai examiné, contemplé, étudié le muséum du roi avec la plus grande attention. Je n'ai jamais passé de plus beaux jours. Oh! quels trésors! quelles raretés! quelles merveilles! J'ose dire que j'ai plus appris dans ces huit jours, en parcourant des yeux ce muséum, qu'en étudiant dix ans, et que celui qui n'a point vu les monumens d'Herculanum manque d'une infinité de connoissances. Et pourtant il est défendu de parler d'Herculanum. Le roi catholique veut qu'on admire et qu'on se taise, qu'on aille à Herculanum comme à la Mecque. Quelle loi barbare!

Néanmoins, par le courrier prochain, je vous enverrai mes remarques (1): elles ser-

(1) Paciaudi ne put lui envoyer ces remarques. Voyez les détails à ce sujet, dans la lettre LXVII.

viront pour vous seul; car je ne veux pas avoir un affront pour si peu de chose.

A la vérité les soins et les précautions qu'on a pour garder les choses et en empêcher toute soustraction, semblent rendre bien difficile d'emporter quelque monument. Mais quand vous prétendez en avoir je vous crois plutôt que les autres. Avec de l'argent on obtient tout.

Je vous écrivis au sujet de la déclaration que Tanucci désiroit. S'il n'est plus possible de la faire au quatrième volume, il faut avoir patience. Je le fis pour éviter que cette cour fît engager dans cette étrange affaire le roi catholique avec la cour de Versailles. Mais je vois que vous êtes assez philosophe pour être au-dessus de ces tracasseries. Soyez pourtant circonspect en parlant avec Galliani, et n'envoyez pas sitôt le quatrième volume à Naples; pourvu que je l'aie, cela suffit, et je ne le laisserai voir à personne. Quant à la déclaration à faire dans le cinquième volume, nous en parlerons ensuite (1). Envoyez-moi, je vous

(1) M. de Caylus n'en fit rien; cette déclaration eut couté trop cher à sa franchise; il ne voulut pas même en parler dans les corrections qu'il mit à la tête de

en prie, le quatrième volume; je meurs d'envie de le voir de suite.

Vous avez sans doute reçu le catalogue que je vous ai envoyé. Je vous dirai que l'ayant mieux examiné, j'y trouve une infinité d'inutilités, et plusieurs faussetés, et je ne crois pas que ce soit un bonne affaire. Demain je verrai celui du duc d'Uloa, qui veut le vendre; mais je suis déjà prévenu qu'il y a beaucoup de moderne. Il y a peu de chose à espérer du duc de Noja; il promet beaucoup et ne tient rien.

Je répondrai à M. le Beau aussitôt que j'aurai sa lettre sur mon deuxième volume (1), afin de lui répondre entièrement. Du reste je suis très-content de son honnêteté et de son jugement.

Quant aux notices au sujet du cardinal Passionei, je me suis adressé au prélat son neveu, par le moyen du bailli, qui est un de ses amis. Je vous envoie la réponse; je crains bien que l'indolence du neveu n'ait fait donner à M. de Sainte-Palaye que des notices misé-

quelques-uns de ses volumes, dans lesquelles il convient des erreurs qu'il auroit pu commettre.

(1) C'est probablement le second volume des antiquités du Péloponnèse.

rables (1). Vous dites que son vœu dans la cause de Bellarmin est la chose la plus lumineuse de son cardinalat (2) : vous avez raison, je vois que vous connoissez les hommes de loin. C'est un écrit de 300 pages, que je n'ai jamais pu avoir en ma propriété. Mais je sais que le cardinal en envoya une copie à Paris ; j'ignore si c'est au duc de Nivernois, ou à M. de Sainte-Palaye, ou à l'abbé le Beuf. Je crois qu'en le cherchant vous le trouverez à Paris.

Je vous enverrai par le courrier prochain quelque pierre curieuse ; et j'écris aujourd'hui en Sicile pour avoir du papyrus, car le botaniste royal m'a promis tout ce que ce pays peut donner en ce genre.

A mon retour de Rome j'examinerai les peintures du cardinal Albani, et je saurai de Winkelmann tout ce qu'il y a de vrai.

Adieu, etc.

(1) M. de Sainte-Palaye fit l'éloge du cardinal Passionei à l'académie des inscriptions et belles-lettres, à l'assemblée publique de Pâques, en 1762.

(2) Le cardinal Passionei s'opposa très-fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin.

LETTRE LXV.

Naples, le 17 octobre 1761.

MON CHER COMTE,

Dans quinze jours je compte retourner à Rome, et je n'aurai fait que très-peu d'acquisitions pour vous; et je paie ici les antiquités le double de ce qu'elles me coûteroient à Rome. Si je n'ai pas beaucoup acheté, du moins j'ai beaucoup vu.

Ce qui me fâche le plus, c'est de n'avoir pu rien faire pour M. Pellerin. Ne songez plus au cabinet de Porcinari : il n'y a rien du tout à faire. Les autres antiquaires sont si avares qu'il est impossible de s'arranger avec eux; les brocanteurs sont la plus vile canaille que je connoisse; ils ne rougissent pas de demander quinze sequins de ce qui n'en vaut pas deux.

Je viens d'établir avec un libraire français une correspondance régulière au sujet de la bibliothèque qu'on va former à Parme. Oui, M. le comte, nous la formerons cette bibliothèque; mais sans bruit.

L'intérêt que vous prenez à mon établissement à Parme me prouve encore une fois votre amitié. Je suis enfin décidé à accepter la place. Celle d'historiographe de Malthe me fournira quelque ressource dans le cas où je viendrois à être disgracié; mais nous parlerons de tout cela à Paris.

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez envoyée sur l'arrêt du parlement; elle est bonne; mais j'aimerois mieux le livre que vous m'annoncez sur les médailles; gardez-le dans votre cabinet, je viendrai l'y chercher moi-même; en descendant de voiture, mon premier soin sera de venir vous embrasser.

M. de la Renyère n'a plus songé à la boîte de *lapis;* on l'a vendue cent cinq louis en or. C'est fini; mais ce n'est pas ma faute.

M. de Saint-Non est donc de retour à Paris; j'en suis bien aise. Oh! quel plaisir j'aurai de l'y revoir! Je ne vous parle point du père Malagrida (1); il a subi son supplice en Portugal. Nous venons d'en apprendre la nouvelle.

Je vous embrasse de tout mon cœur, etc.

(1) Le jésuite Malagrida fut brûlé, le 21 septembre 1761, à l'âge de soixante-quinze ans, non comme complice de l'assassinat du roi, mais comme *faux prophète.*

LETTRE LXVI.

A Naples, le 20 octobre 1761.

Mon très-cher comte,

Je ne veux plus vous laisser *jeûner;* vous recevrez dans une boite à l'adresse de M. de Marigny, un superbe bas-relief en bronze. Ne doutez pas un instant de son ancienneté et de son authenticité. On l'a trouvé, il y a quelques jours en-delà de Pouzzoles, près du lac de *Licola* et de l'*Arco felice.* J'ai eu le bonheur de le tenir dans mes mains presque sur les lieux. Il étoit encore couvert de tartre ; je l'ai fait nétoyer, et il m'a paru excellent (1).

Il représente un sacrifice PRO SALUTE IMPERATORIS, pour le salut d'un empereur revenu vainqueur de quelque bataille. Sur la

(1) La mort enleva M. de Caylus avant qu'il n'eût expliqué une grande partie des antiquités dont il étoit possesseur ; ce monument fut sans doute du nombre de ces derniers.

porte du temple on distingue le grand prêtre, la Victoire et le ministre avec le rameau pour l'aspersion de l'eau lustrale. L'empereur est nu, et la Victoire ailée lui pose la main sur l'épaule; entre l'empereur et la Victoire on distingue le petit autel avec le serpent; il y a deux joueurs de flûte auprès des sacrificateurs. Derrière la Victoire se tiennent deux soldats ou porte-drapeaux, dont la tête est couverte avec une peau, comme nous le voyons dans tant de monumens romains. Un d'eux tient le drapeau flamboyant, l'autre un rameau, ou peut-être une palme, symbole de la victoire.

Je n'ose dire quel est cet empereur nu à la greçque; on ne peut le distinguer à sa physionomie. On remarque une palme et un autre arbre. Seroit-ce une allusion à quelque victoire égyptienne, et le travail seroit-il romain? Je n'en doute pas, quoique l'empereur, le consul, ou le général pour lequel on fait le sacrifice soit nu.

L'histoire ne fournit point d'exemple d'aucun empereur qui, après une victoire, se soit rendu à Pouzzoles, et que ses habitans aient voulu l'honorer dans ce bas-relief; et parmi les Augustes qui ont bien mérité de ce pays, je ne sais auquel attribuer cet honneur.

J'ai lu avec attention l'histoire latine de Pouzzoles, par *Capacio;* on pourroit tirer beaucoup de conjectures de plusieurs de ses passages et des inscriptions qu'il rapporte. Voulez-vous que je vous les transcrive? ordonnez. Je n'ai point essayé de faire à ce sujet une dissertation; je vous laisse volontiers cette tâche; vous avez une manière bien plus simple que moi d'expliquer les monumens. Au surplus, si vous désirez que je m'en occupe, parlez, et vous serez bientôt satisfait.

J'observe que le soldat qui est dans l'angle a un vase à ses pieds; peut-être est-ce de l'eau lustrale, et en effet il tient le rameau pour la répandre et pour purifier l'armée ou marquer qu'elle l'a été après la bataille.

Vous trouverez dans cet envoi une petite pierre antique de jaspe, qu'on portoit suspendue au col. On l'a trouvée à *Calvi* chez les Samnites. L'évêque l'a fait acheter pour moi. Les monumens de Calvi tiennent beaucoup de l'étrusque. Pour les figures gravées sur la pierre, vous verrez; je ne sais si c'est un sacrifice, un triomphe, ou une pompe bachique (1).

(1) Il n'en est point parlé dans le Rec. d'antiq.

L'embarras de cette expédition m'a forcé de laisser en arrière beaucoup d'autres acquisitions. Elle vous suffira cependant pour vous prouver que je suis continuellement occupé de mon cher comte. Eh! comment pourrai-je vous oublier un moment?

P. S. Au revoir, avant Noël (1).

LETTRE LXVII.

Naples, 5 novembre 1761.

MON TRÈS-CHER AMI,

On n'a pas encore fait la promotion des cardinaux. Depuis un mois il pleut à verse, les chemins sont impraticables et dangereux : toutes ces raisons réunies m'ont fait différer mon retour à Rome. Cependant dans la quinzaine je reverrai le capitole.

C'est avec raison que vous appelez Naples

(1) Il annonce par-là son arrivée à Paris avant Noël.

un pays de barbares : en voici une nouvelle preuve. Le marquis Tanucci a défendu qu'on me donnât l'entrée du muséum royal ; et pour quel motif ? Ecoutez. L'on a trouvé plusieurs choses remarquables à Stabbia (Castellamare) et à Pompeja. Les académiciens jaloux ont dit au marquis que j'examine tout avec exactitude, que je prends note de tout, et qu'ayant des correspondances littéraires, et devant voyager, je rendrois publiques ces antiquités avant qu'elles n'aient été éclaircies et publiées par l'académie. Je n'ai pu m'empêcher d'en rire ; et j'ai répondu que le motif d'un pareil refus étoit bien flatteur pour moi, car ils avouoient que j'avois plus de connoissances en ce genre qu'eux-mêmes. Ne dites pas un mot de tout cela au petit abbé Galliani : c'est l'espion de Tanucci.

Au défaut de notices d'Herculanum, je vous envoie le dessin d'un superbe bas-relief grec qui est au jardin du prince Francavilla, grand maître de la maison du roi (1). Avant de

(1) On trouve dans le tome VI du Recueil d'antiquités de M. de Caylus, une explication fort ample de ce bas-relief. On y voit combien cet antiquaire a profité des lumières du père Paciaudi.

vous en décrire la beauté, je vous avertis qu'il part aujourd'hui dans un rouleau de fer-blanc à l'adresse de M. d'Orval à Rome, avec ordre de l'envoyer au marquis de Marigny.

Cette colonne sur une hauteur de presque cinq palmes romains, en a presque deux et demi de diamètre. C'est sans doute un ouvrage grec comme le sont plusieurs, même la plupart des antiquités de Naples. La statue consulaire n'a aucun rapport avec la petite colonne sur laquelle on l'a placée, uniquement pour terminer son plan supérieur.

La petite colonne, à ce que je pense, est un autel consacré à Bacchus. Rien de plus fréquent que les vendanges dans les monumens bachiques. Ici la vendange ou la formation du vin, est exécutée par des Faunes et des Silènes. Vous savez qu'Héraclite *de Incredibilibus, cap.* 25, au sujet des hommes qui participent tant de la bête, dit : *Σιὰ τοῦτο Διονυσοφίλοι την γὰρ εργασίαν των αμπελων εποιοῦν*; c'est-à-dire, on les regardoit comme amis de Bacchus, parce qu'ils cultivoient les vignes.

Quelques-uns de ces Faunes, ou Pans, ou hommes champêtres, ont des poils très-longs sur les cuisses. Ils ressemblent à ces quatre grandes statues qui forment la grande fon-

taine de la Villa Albani. L'un qui se courbe sur un long bâton ou levier, a toute la peau du corps remplie d'yeux (1) ou de petits trous ronds. Cette qualité de Faunes ou Silènes n'est pas commune. Néanmoins j'en ai vu deux; l'un de la hauteur de deux palmes, au palais du cardinal Lenti, à Rome; l'autre de la même grandeur, parmi les antiquités d'Herculanum qui restent dans les dernières chambres, sans être encore arrangées, et où sont les pantoufles faites de corde, avec le talon de bois, qu'on a trouvées il y a quelques mois à Pompeja, et dont c'est un crime de parler et de donner les moindres détails.

Observez que tout respire une rusticité simple. Les sacs dans lesquels on porte le raisin sont des outres de peau; le pressoir est formé d'une corbeille d'osier et d'une grosse pierre. Un connoisseur me dit que c'étoit un véritable chef-d'œuvre que tout le tour du bas-relief.

J'ai fait mettre la colonne ou l'autel en perspective; ensuite j'ai fait dessiner tout ce tour du bas-relief sur un papier à part. Le peintre, sans mon ordre, y a ajouté la statue:

(1) Tutto *occhiuta*, dit l'Italien.

vous pouvez la laisser ou l'ôter, car elle n'est point grecque comme la colonne, mais bien latine.

Je n'ai pas encore tout dit : jugez du pays où je suis. Dans toute la ville de Naples j'ai cherché un dessinateur sans pouvoir le trouver. Enfin désespéré de ne découvrir personne qui connût l'antique, j'ai fait demander très-instamment un dessinateur du roi, et ce n'est qu'avec peine qu'on l'a obtenu. Il a fait le dessin à merveille; mais ensuite me voilà dans un nouvel embarras, cet artiste a voulu dix-huit ducats (à peu près quatre-vingt francs): voyez quelle cruauté; mais pour être tranquille il a fallu les payer : combien j'en ai été inquiet et en colère!

Les vases étrusques partiront pour Marseille dans une petite caisse. M. Basquiat en a chargé le vice-consul de France qui en fera l'envoi. Il m'ont encore causé un autre embarras. On ne veut pas que les antiquités sortent d'ici, et tout envoi de ce genre est contrebande. Je n'ai point voulu en demander la permission, car on me l'auroit refusée. J'ai pris l'expédient de les faire partir sous le titre de porcelaines; mais quand vous parviendront-ils? Il faut trouver un bâtiment sûr : nous

sommes en hiver, et le voyage par mer est long et incertain. Que voulez-vous que je vous dise ? ce n'est pas ma faute.

Je porte avec moi une douzaine de bronzes: voilà une autre contrebande. Aussitôt que je serai arrivé à Rome, ils partiront pour Paris par le courrier.

Dites à M. Grosley, que j'ai connu à Rome, que le conseiller de Gennaro vient de mourir. Le marquis Fraggiani est à la campagne; s'il revient avant mon départ, je prendrai les livres et je les lui porterai. J'ai été plusieurs fois chez le duc de Noja; mais nous n'avons rien conclu ni pour vous ni pour M. Pellerin. Adressez ce dernier à Alfani, et n'y songez plus.

Hier, le libraire Hermil m'a remis les deux volumes que vous m'avez envoyés, *de l'action de Dieu sur les créatures*. Je vous en remercie infiniment. Et combien d'autres remercimens ne devrois-je pas vous faire? A peine arrivé à Rome, j'y trouvai mille petites pièces intéressantes. J'attends avec impatience quelque chose touchant le Portugal. La conduite de cette cour dans la condamnation du père Malagrida me paroît ridicule et extravagante. C'est avec raison qu'on ne parle plus du régi-

cide; mais quelle tournure a pris cette affaire (1)! Patience; il faut attendre les papiers qu'on enverra.

Demain j'irai voir si Hermil a reçu votre quatrième volume, et je l'examinerai; mais d'avance nous sommes convenus de ne le donner au marquis Tanucci que dans un temps plus convenable, c'est-à-dire, quand je serai parti, et quand M. Basquiat aura pris la route de Rome, où il va comme ministre par *interim*, à la place de M. de Laon qui retourne en France, jusqu'à l'arrivée de l'ambassadeur qui doit lui succéder (2).

(1) Nous avons parlé de la mort de ce jésuite dans une des dernières lettres. Nous allons donner une notice des prétendus motifs qui le firent condamner à mort. Ne pouvant être convaincu d'être complice de l'assassinat du roi de Portugal, il fut livré à l'inquisition comme auteur de propositions qui tendoient à l'hérésie; notamment de deux ouvrages, l'un sur la vie et l'empire de l'Ante-Christ, l'autre sur la vie de sainte Anne; ouvrages qui donnoient la preuve la plus complète d'un vrai délire. Il eut l'impudence de dire aux inquisiteurs que Dieu lui avoit révélé la mort du roi et sa punition pour avoir persécuté les jésuites. Il n'en fallut pas davantage pour presser son supplice. Les impiétés dont il étoit accusé méritoient plutôt les petites-maisons qu'un bûcher.

(2) Le motif pour lequel le père Paciaudi defend à

Le comte de Gazzola vient d'être nommé lieutenant-général et commandant de l'artillerie en Espagne. Il avoit déjà fait faire toutes les estampes des antiquités de Pestum, que peut-être vous aurez vues dans les mains de Saint-Non, dessinées par Robert, mais sans exactitude et sans mesures (1).

Le comte de Gazzola m'a écrit de Madrid, et m'a prié de faire une préface pour les Tables qu'il veut publier. Je lui ai répondu qu'il m'étoit nécessaire de voir les dessins ; et ceux-ci n'étant pas ici, comme le comte le croyoit, je lui ai écrit de me les envoyer à Paris, où je pourrai consulter l'académie et préparer une belle édition. Mais je voudrois qu'on ajoutât les médailles latines possédées par Noja, qui font si bien connoître le superbe temple de Pestum. L'une représente le temple, et l'autre un buste de femme avec

M. de Caylus de présenter encore au Marquis Tanucci le quatrième tome de son Recueil d'antiquités, c'est parce qu'il y est question de quelques antiquités d'Herculanum, dont le comte étoit possesseur.

(1) Voyez dans le Voyage pittoresque de Saint-Non, l'explication et les gravures des antiquités de Pestum, tome III, page 153.

l'épigraphe BONA DEA. Vous voyez que l'on en pourroit conclure à qui fut dédié le temple. J'aimerois aussi à y joindre les médailles grecques; mais je crois que de Noja nous n'aurons ni grec ni latin; car il dit toujours qu'il veut mettre au jour lui-même son cabinet, qui, à la vérité, dans le genre de médailles de ce royaume, est une chose admirable.

M. Diel vient de mourir à Rome : il avoit une superbe peinture ancienne dont vous m'aviez demandé compte, et que vous croyiez être d'*Albano*. Le roi d'Espagne l'a fait demander, et elle a été estimée quinze cents sequins : ce qui me paroît une extravagance; je ne crois pas qu'elle en vaille trois cents. Mais enfin les rois doivent payer en rois.

Saluez et embrassez de ma part Barthelemy; j'attends ses réponses. Je vous ai ennuyé peut-être par une lettre trop longue : je vous en demande mille fois pardon. Excusez le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

Ici la correspondance du père Paciaudi avec le comte de Caylus se trouve interrompue jusqu'au mois de janvier 1763. Par une lettre

de M. du Tillot au comte, en date du 7 novembre 1761, on apprend que ce savant fut nommé à cette époque bibliothécaire et antiquaire de l'infant de Parme.

Le père Paciaudi accompagna monseigneur Lenti à Paris. Il partit vraisemblablement après cette dernière lettre du 3 novembre; et voilà l'explication de l'énigme du *post-scriptum* de la LXVI[e] lettre : *Au revoir, avant Noël.*

Paciaudi eut à peine resté un mois à Paris, que, malgré l'amitié du comte, et de M. l'abbé Barthélemy, malgré tous les charmes de la société, il éprouva de l'ennui, et cet embarras qui naît du besoin de la solitude pour un savant, dont l'habitude la plus chère est de vivre au milieu des morts. J'en trouve la preuve dans une lettre que M. du Tillot écrit au comte, en date du 13 février 1762. « Vous » me mandez, dit-il, l'ennui et les embarras » du père Paciaudi. Je crois qu'il sera fort » aise de revenir à un peu de tranquillité et » à la vie qu'il aime uniquement : il en sera » plus heureux; un autre Italien que lui seroit » séduit par tout cela (1); car ils aiment la

(1) M. du Tillot veut parler sans doute de l'accueil honorable que Paciaudi recevoit à Paris, des savans et

» considération autant que les superlatifs,
» et vous ne sauriez croire à quel point le
» clinquant leur tourne la tête, quoiqu'ils
» aient de l'esprit. »

La lettre suivante est la première qui se soit trouvée à la suite de celle que Paciaudi écrivit le 3 novembre 1761.

LETTRE LXVIII (1).

Parme, 26 février 1763.

MON CHER COMTE,

Avant de faire réponse à votre charmante lettre, je veux payer une dette que j'ai contractée envers vous depuis long-temps, c'est-à-dire, je vais vous communiquer mes réflexions sur la peinture brisée (2), et ensuite je vous en donnerai l'explication.

des sociétés brillantes où il étoit admis, étant lié avec le duc de Choiseul, et surtout avec la duchesse, qui procuroit à ses amis les parties les plus agréables, comme il le dit dans une lettre.

(1) Cette lettre est en français de la main du père Paciaudi.

(2) Cette peinture brisée est celle du sacrifice à Cérès,

Votre dessinateur a tout barbouillé; il y a ajouté ce qui dans l'original n'y étoit pas. 1°. Il a mis des culottes à l'homme qui est sur l'échelle. 2°. Il lui a mis entre les mains un couteau, qui ne se voyoit pas dans l'original. 3°. Il n'a point exprimé les fleurs enchaînées qui descendent le long de la colonne. 4°. Il n'a point rendu fidèlement le gros morceau qui est attaché à la colonne qui est au bouclier soutenu en bas par des espèces de clous. 5°. Il a fait la flamme qui sort des flambeaux trop éparpillée. 6°. Il a donné un mouvement et une attitude à la femme qui marche, qu'on ne voit point dans le tableau. 7°. Du morceau qui est appuyé au rocher, il en a fait un flambeau, ce n'en est pas un assurément. Le dessin que je vous avois envoyé est de la plus grande exactitude : il faut le suivre, sans rien y ajouter. Si vous n'y trouvez pas du goût, c'est qu'il n'y en avoit pas dans l'original. Après cette correction, voici ce que je pense de cette peinture.

Sur le chemin qui va de Rome au Tusculum, aujourd'hui *Frascati*, dans un vieux

sur lequel il donna dans cette lettre des détails fort étendus.

édifice qui, quoique ruiné et délâbré, fait assez connoître que c'étoit un bain, il y a une chambre dont le lambris est tout peint de grisaille; le fond est jaunâtre, les figures d'un rouge foncé. Toute la peinture du lambris ne représente que des autels, des sacrifices et des fêtes sacrées. Ainsi pour donner une explication sûre à notre morceau qui est tiré du même lambris, il faut suivre l'intention du peintre, et ne point s'écarter de l'objet qu'il s'étoit proposé, et qui fait comme un tableau suivi.

En partant de ce principe, je dis que notre morceau représente une fête à l'honneur de Cérès. Le peintre qui, dans tout le lambris, n'a peint que des autels champêtres isolés dans des prairies, a placé ici une colonne carrée, et l'on n'ignore pas que dans les temps plus reculés telle étoit la forme des autels. Il est probable qu'au-dessus de cette colonne il y avoit la statue de la déesse. Nous avons une infinité de bas-reliefs, de pierres gravées, de médailles dans lesquelles on voit des statues des dieux placées sur des colonnes. Et il se peut encore qu'on ait voulu représenter ici la consécration de la statue de cette déesse, qui se faisoit, comme on sait, avec tant d'ap-

pareil et accompagnée de sacrifices. L'homme qui est sur l'échelle, que j'appelois ἐπιμελητής, ou *curator*, ou *sacristain*, attache une bande de fleurs à la colonne. Tout le monde connoît l'usage d'orner de festons, de fleurs et d'herbes les autels et les statues des dieux. (Voyez Barthius, *sparsio florum.*) Cela convenoit bien à Cérès. Statius, dans le VIIIe. livre, dit que la prêtresse de cette déesse entre autres choses ajouta : *innumerosque deae, sua munera, flores.* Et c'est avec raison, puisque les poëtes l'ont appelée *Florifera, Herbifera*, etc. Peut-être n'y avoit-il point de statue sur la colonne. Nous avons dans Pausanias, et dans l'Anthologie, des exemples des colonnes dédiées aux dieux.

Mais ce qui me détermine le plus à juger que c'est un sacrifice à Cérès, c'est que j'y vois la prêtresse, les flambeaux à la main (1). Denis d'Halicarnasse, dans le premier livre, Aristophane in *Thesmophoriis*, Cicéron, dans le livre sixième contre Verrès, nous assurent que dans les mystères de Cérès c'é-

(1) Le sentiment du comte de Caylus fut aussi que c'étoit un sacrifice à Cérès. Voyez sa longue et intéressante explication, tome VI de son Recueil d'antiq. page 266.

toient les femmes qui agissoient. Cette prêtresse, comme je viens de dire, a les flambeaux à la main; car dans les mystères et les sacrifices de Cérès on représentoit ce que cette déesse avoit fait. (Voyez Castellanus *de festis Græcorum.*) Or, comme elle avoit allumé deux flambeaux au feu de l'Etna pour aller chercher sa fille Proserpine, la prêtresse dans le sacrifice avoit de même deux flambeaux à la main. C'est par cette raison qu'Ovide, dans les Fastes, livre quatrième, nous dit :

Hinc Cereris sacris nunc quoque taeda datur.

Et si l'on voit dans des médailles et dans des pierres gravées Cérès avec les deux flambeaux, nous donnons ici un monument où l'on reconnoît sa prêtresse avec le même symbole; et on sait que du flambeau est venu le nom Δαδῦχος, ou *Taedifera*, qu'on a attribué à la prêtresse de Cérès. L'autre femme, qui s'en va, est apparemment une suivante de la prêtresse, dont nous savons qu'il y a toujours un grand nombre.

Ce qui est attaché à la colonne, c'est un *bouclier votif.* Il est certain que les boucliers tenoient lieu très-souvent de tablettes votives.

Tous les écrivains de l'antiquité nous l'assurent ; et je ne doute pas que dans ce bouclier on voyoit quelque inscription, puisque telle étoit la coutume, ou des attributs relatifs à la déesse, et même son image, qui pouvoit s'appeler, suivant Macrobe, livre premier, *Clypeata imago.*

Ce sont ces images que les Grecs, par un mot qui exprime qu'elles étoient attachées à des colonnes, appeloient στηλοπινάκια ; et quoique Platon, dans le livre douzième des Lois, nous dise que c'étoit au dieu de la guerre qu'on offroit des boucliers θεοῖς πολεμίοις, cela peut être vrai à l'égard des boucliers des soldats, mais non pour les boucliers votifs qui s'offroient à toute sorte de divinités. Pyrrhus en offrit un dans le temple de Cérès. (Voyez Pausanias, *in Corinthiacis.*) Et dans le troisième volume du trésor de Brandebourg, nous avons des boucliers avec les images de Diane, de Mercure, etc.

Puisque je suis en train de parler d'antiquités, causons un moment sur votre *Patère* (1). Je trouve votre explication assez judicieuse,

(1) On trouve dans le Rec. d'antiq. l'explication et la gravure de différentes patères ; mais il n'y est point fait mention de celle-ci.

et très-sensée. J'avois douté que les figures pourroient représenter ce que les Grecs appeloient περίδειπνον, et les Latins *silicernium*; que nous voyons très-souvent dans les tombeaux même étrusques. Une personne couchée sur un lit, une servante qui lui apporte à manger, quelque animal au-dessous du lit se trouve dans ces tombeaux; et comme l'on gravoit sur les patères ce qui avoit rapport à l'usage que l'on en faisoit, j'oserois l'appeler *patera exequialis*, ou si vous voulez *funeralis*, c'est-à-dire, pour les libations aux *mânes* de leurs morts. Le Sphinx ne m'embarrasseroit pas beaucoup : les Égyptiens le mettoient devant les temples, et pour ornement dans leurs maisons; cet usage peut être passé assez aisément chez les Étrusques qui ont tiré de cette nation presque toute leur religion, et leurs usages.

Parlons encore antiquités et antiquaires. Alfani est le plus grand fripon de l'univers; il mériteroit d'être envoyé aux galères, puisqu'il ne cherche qu'à vous voler. Il a attendu que je fusse parti de Rome pour vous écrire un tas de mensonges, et pour vous fixer des prix qu'il n'auroit pas osé me proposer. Il prétend vous avoir envoyé une boîte que

vous ne lui avez jamais payée. C'est la boîte que vous n'avez jamais reçue : on ne sait ce qu'il y avoit dedans, ainsi tant pis pour lui s'il l'a mal adressée ; vous ne lui devez rien, et je m'oppose que vous lui fassiez donner de l'argent pour cette boîte que nous ne connoissons pas. Outre qu'il est fripon, il est ignorant puisqu'il met des titres, à ses antiquités, si ridicules. Qu'est-ce que c'est qu'*une flûte égyptienne?* qu'est-ce que c'est qu'*un clou démonstratif?* Il cherche à vous en imposer, et à vous duper comme il dupe les nigauds d'Allemands qu'il attrape à Rome. Il vous met un compte de 187 l. et je parie tout au monde que la marchandise ne vaut pas 40 l. Peut-on trouver une plus grande canaille ? Choisissez ce qui vous plaît : envoyez-moi la note et je réduirai les prix comme il faut avec ce vilain brocanteur. En voilà assez pour nos antiques.

Le projet de faire dessiner le *bûcher d'Éphestion* m'a fait le plus grand plaisir. Il n'y a que vous, mon cher comte, capable de nous mettre sous les yeux l'idée de ces monumens ; j'en juge par ceux que vous avez donnés, et je voudrois bien être à la rentrée de l'académie pour claquer des mains et applaudir avec les

autres. Il me reste à vous dire que je voudrois voir les boucliers et les tableaux que vous avez donnés tout rassemblés dans un livre : vous avez les planches ; Tillard devroit s'en charger, et le livre seroit reçu on ne peut pas mieux ; il serviroit également aux savans et aux artistes.

Voltaire a toujours été fou et impie : sa comédie ou son dialogue sur les rois d'Israël le prouve bien. Si Goldoni a réussi dans sa pièce, j'en suis ravi, quoique je ne le connoisse pas ; mais je doute qu'une seconde ait le même sort. Pour moi, je trouve ses pièces assez fades ; mais, si à Paris il a les femmes pour lui, il réussira toujours.

Je n'ai pas été content des édits du roi ; c'est un *brouillamini* comme on en fait aujourd'hui à la cour, et on ne sait point foncièrement s'ils sont pour ou contre les jésuites. Je vous rends un million de grâces du portrait de M. du Tillot. L'homme qui l'a copié est un excellent dessinateur, tel que doit l'être un homme qui travaille devant vous. Je suis charmé d'avoir le portrait d'un homme que j'aime jusqu'à l'adoration. Cependant M. du Tillot a bien changé, depuis qu'on l'a peint en pastel, et je crois que Petitot sera plus à portée

de donner quelques coups de crayon pour approcher de la ressemblance mieux que Baldrighi. En tous cas j'aime mieux l'avoir comme il est que de le faire gâter par les artistes d'ici.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mom cher comte : je vous répète mes remercîmens, car je suis forcé de les répéter toutes les semaines depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Embrassez, s'il vous plaît, le Beau et Mariette, et faites agréer mes hommages aux dames de la rue Saint-Honoré et de la rue Vivienne. Prenez garde, je vous dis d'embrasser les hommes et de saluer les femmes ; n'équivoquez pas, s'il vous plaît. M. du Tillot vous embrasse de tout son cœur. Adieu.

LETTRE LXIX.

Colorno, le 15 juillet 1763.

MON TRÈS-CHER COMTE,

Après mon retour de Velleja, mon premier soin est de vous rendre compte de mon voyage. On continue les fouilles avec le plus grand

succès, mais elles ne produisent pas encore tout ce que je voudrois. Le terrain est rempli d'antiquailles, mais en petit; beaucoup de médailles, de petites idoles, des lampes, des balances, des clous; mais point d'objets intéressans. Les belles antiquités sont toutes en morceaux; je n'ai pu en trouver d'entières, que deux Thermes avec des têtes de femme assez bien faites; ils sont en marbre.

Enfin nous avons découvert un chemin qui conduisoit à la place, deux chambres avec des étuves, et un double pavé dont le premier est soutenu par de petites colonnes de terre cuite; mais les murs sont tombés. Cette ruine générale vient de ce que la montagne supérieure s'est affaissée, détachée, écroulée sur les maisons, et a tout bouleversé, détruit.

J'ai ordonné des fouilles sur la montagne; on y a trouvé, à fleur de terre, des morceaux de statues de bronze et de marbre précieux. J'ose espérer quelque chose de mieux. A chaque pas on rencontre des pavés de mosaïque, mais tout brisés : ce qui me fait croire de plus en plus que c'étoit là qu'étoit située la capitale de Velleja, comme le portent deux inscriptions. Si ce n'eût été un lieu considérable et fréquenté, comment y trouveroit-on

tant de morceaux de tables de bronze, sur lesquelles étoient tracées les lois romaines?

Quand le fort des chaleurs aura cessé, j'irai passer à Velleja deux semaines, et c'est alors que je pourrai vous faire une description complète du tout. En attendant j'ai porté avec moi une petite boîte de plusieurs antiquités que je vous destine; je les montrerai d'abord à M. du Tillot, et ensuite j'aviserai au plus sûr moyen de vous les faire parvenir.

Je viens de trouver ici vingt-sept lettres, et je suis très-fatigué; mais quoi qu'il en soit, je ne goûterai point de sommeil que je n'aie répondu à votre dernière lettre, article par article. Je vous sais bon gré de donner une place à *Zénobie* dans votre VIe. tome. Ce monument est très-beau; n'oubliez point d'observer que l'ouvrage est grec, malgré que l'inscription soit latine; vous pourriez citer beaucoup d'exemples de cette espèce de bizarrerie (1). Vous avez pris le meilleur parti au sujet de l'olive (2) qu'on voit sur la cornaline de l'infant.

Je suis, etc.

(1) Voyez Rec. d'antiq., tome VI.

(2) *Ibidem.*

LETTRE LXX.

Parme, ce 20 août 1763.

Mon très-cher et très-aimable comte, non je ne me lasserai jamais de vous écrire. Si je suis en retard, et si je vous ai manqué un ordinaire, c'est parce que j'étois en campagne, où je n'avois ni papier, ni plume, ni encre. Il m'est trop doux d'entretenir un commerce épistolaire avec vous, pour ne pas en profiter autant que je le peux.

Je revins l'autre soir de Colorno sans dire un adieu à M. du Tillot, parce que j'avois beaucoup affaire. Vous verrez par la lettre qu'il m'a écrit, qu'il m'accuse de vivacité, mais je lui pardonne, puisqu'il me compare à un Français. Vous verrez qu'il a présenté, en votre nom, le marbre à S. A. R., et que le prince m'ordonne de vous remercier de sa part. La dernière fois que je le vis il me demanda si je vous avois envoyé les antiquités de Velleja, et il me dit : *Mon dieu, je voudrois bien trouver quelque chose qui fît plaisir à*

M. de Caylus, pensez-y; je vous en charge.

Quant aux antiquités, j'espère que vous les aurez bientôt et que vous n'en serez pas mécontent; je crois même que vous pourrez ajouter quatre planches, et un article des antiquités de Velleja, je vous en fournis les matériaux, et je vous enverrai avec l'explication, un abrégé de nos découvertes; et nous vous faisons le maître de parler de Velleja autant que vous voudrez. Je vous jure que je suis très-fâché de ne pouvoir pas vous donner le plaisir de déballer des caisses d'antiquités. Quand j'étois à Rome je voyois tout par mes yeux; mais à présent il faut que je fasse venir les desseins, que je les examine, que je vous les communique; cela retarde les acquisitions, mais cela est nécessaire; car si je laissois faire les brocanteurs, nous serions bien attrapés.

J'irai à Colorno pour la Saint-Louis; j'y passerai cinq jours; je verrai l'inscription. Quant au tableau de M. du Tillot, et aux pièces que vous lui envoyez, il saura tout ce soir; je lui envoie toujours vos lettres originales, il veut absolument les lire toutes, puisque vous dites toujours de bonnes choses.

Le tableau des jésuites est bien drôle, et je vous en fais mille remercîmens. Mais j'ai vu des pièces plus frappantes; par exemple, un tableau qui est à Turin : saint Ignace est au-dessus du globe terrestre, les quatre parties du monde courbent la tête devant lui, avec une inscription la plus fastueuse, qui dit : que le fondateur des jésuites étoit venu pour éclairer les ténèbres qui, jusqu'à ce jour, avoient occupé la face de la terre. Mais rien de plus audacieux que l'inscription qui est au-dessous de la statue de saint Ignace, sur le pont de Prague. Cependant l'on m'assure qu'on l'a effacée depuis peu; elle portoit : *Hic stat, per quem totus mundus stat.*

Je vous fais d'avance mes complimens sur les planches que vous destinez à la rentrée de l'académie; vous vous y êtes très-bien pris; la chose doit vous plaire et vous faire honneur; mais permettez-moi de vous dire qu'il faut appuyer ces choses non-seulement avec des raisonnemens, mais avec de l'érudition et des passages lumineux. Je suis content, l'on ne peut pas plus de Tillard, de façon que j'ai pris dès ce moment la résolution de lui adresser toutes mes commissions, de ne faire venir des livres que par lui : il est très-discret dans

les prix, et j'ai mis toute ma confiance en lui. Je voudrois bien le faire déclarer libraire de l'infant, pour qu'il fût chargé de notre bibliothèque; mais il faut que je ménage cette affaire pour ne pas déplaire à M. Bonnet, qui a fait servir la cour depuis quatorze ans par Pissot. Comme Tillard est protégé par vous, j'espère que cette raison l'emportera; et c'est à vous qu'il en aura toute les obligations.

Je vous remercie du paquet de la semaine; il est bien riche. J'ai examiné s'il n'y avoit rien dans le catalogue des antiquités de la maison Professe; je n'y ai rien trouvé. Surtout je cherchois s'il y avoit par hasard des monnoies des comtes de Maurienne et de la maison de Savoye. Le roi de Sardaigne en fait chercher partout; et M. du Tillot qui l'a su, voudroit bien en trouver pour lui en faire présent. S'il vous est possible d'en découvrir, il vous prie de les acheter pour lui. A propos de médailles, je vous dirai que j'ai encore entre les mains vos deux Ptolomées, que je n'ai pas encore trouvé ni à changer, ni à vendre, ni à troquer.

Barthelemy doit être revenu : faites-vous donner, au nom de Dieu, les brochures que je lui avois envoyées pour vous. Il est vrai qu'il

m'a écrit : je viens de relire sa lettre : il ne me dit pas un mot des livres qu'il avoit demandés au libraire de Venise. J'ai attendu dix mois qu'il me fît quelque réponse; point du tout. Ainsi je vais prendre mon parti d'écrire au libraire de les vendre au premier venu.

Mille complimens à la dame du lundi; mais encore plus à la belle de la rue Vivienne. Vous me dites qu'elle est ma grande amie; assurément je la respecte beaucoup.

Il doit y avoir une petite brochure intitulée : *Télémaque dans l'île de Calypso*; c'est un opéra français; vous me feriez bien plaisir de la faire chercher et de me l'envoyer tout de suite par le courrier.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et j'ai l'honneur d'être, mon très-cher et très-aimable comte, le plus fidèle et le plus dévoué de vos amis.

LETTRE LXXI.

Colorno, le soir du 8 octobre.

TRÈS-ESTIMABLE AMI,

Après avoir écrit et cacheté mes lettres, le courrier de France arrive; j'ouvre mon paquet pour y joindre la réponse à la vôtre du 26 septembre. Je ne vous parlerai plus de *Velleja* ni de nos guenilles. Vous verrez dans ma lettre le détail des fouilles, et que l'infant vous fait le maître de tout ce qu'elles ont produit. Il m'a dit après dîner : *Écrivez de ma part à M. de Caylus que je l'aime de tout mon cœur, et que je suis touché des amitiés qu'il a pour moi; que je voudrois bien faire quelque chose pour le convaincre de ma reconnoissance; et qu'il est le maître, le feudataire de Velleja; qu'il en dispose comme il veut. Mes statues, mes colonnes, mes antiquités sont à lui.* Ce sont ses phrases: je m'acquitte avec plaisir de cette commission.

Vous avez envoyé à l'infant les trois vo-

lumes des médailles des villes de M. Pellerin, en maroquin rouge, marqués à ses armes. Si vous voulez lui faire présent des *Médailles des rois*, et du nouvel ouvrage de ce savant antiquaire, vous savez la reliure des autres. En vérité la découverte de ce pot de Laodicée est bien heureuse; elle ne pouvoit tomber en meilleures mains que dans celles du respectable M. Pellerin : faites-lui mes complimens. Je le regarde comme bien supérieur aux Patins, aux Vaillants, aux Spanheims, et à toute la troupe des antiquaires que nous avons admirés jusqu'ici. Voici une lettre pour Barthelemy; elle est de M. Winkelmann. Vous verrez par celle que m'écrit ledit Winkelmann, vous verrez, dis-je, qu'il va donner au public un ouvrage très-intéressant. Il est fort de mes amis; c'est la meilleure créature du monde; je l'aime, je voudrois l'aider, je me recommande à vous; faites souscrire vos amis, qui seront bien contens de l'ouvrage.

Alfani est à Naples ou au diable; il y a neuf mois que je n'entends plus parler de lui; j'en demanderai des nouvelles à mes correspondans.

Ce n'est pas M. du Tillot, mais moi qui vous ai envoyé le soufre de la cornaline re-

présentant le pacte de famille, que M. de la Houze a fait graver par ANTOINE PIKLER.

Le père Fourcauld, minime, est ici depuis trois mois; c'est un honnête homme. Son travail n'est que de la frivolité; car il se borne à peindre des *papillons*, des *mouches*, des *moineaux*, etc. et d'autres oiseaux; mais cela amuse l'infant. Voilà une raison suffisante pour qu'il soit bien traité. Soyez sûr que votre recommandation fera plus que toute la science d'*ornithologie* dans l'esprit de M. du Tillot.

L'estampe du prix de l'académie, que vous avez fondé, a fait un plaisir infini à M. du Tillot, aussi bien que la petite brochure intitulée: *Lettre de l'homme civil*, et qu'il a gardée pour lui. Quant à moi, je vous remercie de tout mon cœur de l'arrêt contre l'évêque de Langres. Je désire son mandement, mais bien plus les pièces qui regardent mon ami, l'archevêque de Lyon.

Nous avons tous remercié le bon Dieu, que le marquis de Brandebourg d'*Alambert* ne vînt pas ici. C'est l'orgueil personnifié; il est tracassier et de mauvaise compagnie. Au contraire, nous sommes tous bien charmés d'y voir l'honnête M. Watelet. M. du Tillot, M. de Kéralio, l'abbé de Condillac et moi,

nous ferons tout pour le servir. Il le mérite par ses mœurs et par son caractère. Mais rien ne peut lui être plus avantageux à cette cour, que d'être ami de M. de Caylus.

Parlons maintenant de *Mont-Richard*. Au diable si j'entends un mot de sa lettre. Je vous avois prié de lui mander de faire écrire par un homme qui eût une écriture lisible. Je n'ai pas pu déchiffrer ce qu'il dit, ce qu'il réclame, ce qu'il veut; ainsi je ne sais que répondre. Pour vous, mon cher comte, je ferai tout au monde; mais je ne peux faire l'impossible. Je sais que j'ai approuvé une note de Bellotti pour trente écus romains. Je ne vous dirai pas si c'est celle de M. de Mont-Richard, car je ne peux pas la lire. Bellotti n'est pas capable d'avoir envoyé une caisse pour une autre; il est probe, incapable de tromper. Envoyez-moi la note de la main de Bellotti, et alors je pourrai en juger.

Dites mille choses de ma part à M. de Mont-Richard; ses bontés sont gravées dans mon cœur. Je me souviens toujours avec plaisir de Lons-Saunier, et de l'amitié qu'il m'a témoignée; je serois charmé de lui rendre service et d'être en relation avec lui. Mais n'étant plus à Rome, vous sentez bien mieux

que personne, que je ne peux pas répondre du succès des commissions. Je ne peux non plus être en commerce avec lui, s'il ne me met pas en état de pouvoir lire ses lettres. Quant à quelques livres que je lui ai promis, je les lui enverrai avec ceux destinés pour M. Capperonnier. Adieu, mon cher comte, adieu, adieu de tout mon cœur.

LETTRE LXXII (1).

Mon cher comte,

Je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous voulez souscrire au livre (2) de Winkelmann ; mais il n'est pas question de payer jusqu'à ce que ce livre ait paru. Trois sequins font trente francs et quinze sous; vous les donnerez dans le temps. Au reste, vous avez pris en grippe ce galant homme pour ce qu'il a écrit contre Mariette : vous avez raison;

(1) Cette lettre est sans date; mais je pense que c'est ici sa place.

(2) Sur *l'histoire de l'art*.

j'aime et j'estime Mariette autant que vous; mais cela n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. Soyez persuadé de deux choses, que les planches ne seront pas mauvaises, et qu'assurément il n'y aura point de répétition. Les monumens seront tous nouveaux. Oui, la mosaïque trouvée dans Herculanum est admirable; le carré qui est au milieu est d'un pied. Il y a trois personnes, deux hommes avec un masque blanc; l'une d'elles joue du tambouret; l'autre, d'une espèce de *castagnette*, que nous appelons *naccari;* derrière il y a une femme qui joue de la double flûte. Le nom de l'artiste est en grec ΣΙΜΩΝΙΔΗΣ ΣΑΜΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ. (Simonides de Samos l'a fait.)

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les mêmes masques, dans la même attitude, sont encore peints sur le mur de la même chambre, où étoit ce pavé de mosaïque. Enfin tous les jours l'on découvre de nouveaux trésors dans ce pays-là. Que Dieu les bénisse tous: ils ne méritent pas d'être si heureux.

Ne pourrions-nous pas, mon cher comte, arranger un peu l'affaire des graines de M. de Bentivoglio, et finir une fois toute cette besogne? Je crois vous avoir assez fatigué, et moi je commence à m'ennuyer aussi, et je

vois qu'il y a de l'indiscrétion de la part de M. le Marquis et de la mienne, à vous importuner tous les jours pour les caprices de ce monsieur. Il m'a mandé dernièrement qu'il seroit enchanté d'avoir un correspondant à Paris, en fait de botanique, avec lequel il seroit en relation, pourvu qu'il lui permît d'écrire en italien. Si vous pouvez trouver cet homme-là, nous serons tous hors d'embarras, et M. le Marquis pourroit causer à son aise de botanique, autant qu'il voudroit. Le neveu de M. Duhamel que vous m'aviez recommandé m'a paru fort honnête homme, disposé à faire plaisir. Il a même emporté une note des graines que M. le Marquis souhaitoit. Il me dit qu'en arrivant à Paris il tâcheroit de le satisfaire le mieux qu'il pourroit. Ce monsieur doit être arrivé; voyez de grâce, mon cher comte, s'il veut être le correspondant de M. le Marquis : engagez-le à s'y prêter : envoyez-moi son adresse, et M. le Marquis sera le premier à lui écrire.

Votre courrier n'est pas encore arrivé : je ne sais pas s'il s'est cassé le cou, ou s'il s'est noyé dans quelque rivière.

Je vous embrasse de tout mon cœur et je serai toute ma vie, comme disoit Cicéron :

Tui amantissimus, tuisque beneficiis devinctissimus.

PACIADIUS.

P. S. Les lettres viennent d'arriver; je n'ai pas beaucoup de choses à ajouter, sinon que demain au dîner, je donnerai votre lettre à lire à M. du Tillot, afin qu'il parle, et qu'il se déclare sur les médailles de la maison de Savoie.

Quand vous verrez le monument que l'infant vous envoie, vous en serez content, et vous conviendrez que je n'ai pas tort en vous disant mon sentiment. Vous ne trouverez ni du grec ni de l'égyptien dans le pied de bronze, mais un *ex voto* des pèlerins, comme je vous ai mandé. N'allez pas chercher de l'Egypte dans tous les morceaux que vous voyez. Il me semble que vous êtes attaqué de la maladie, avec laquelle est mort le pauvre Gori, qui trouvoit partout de l'étrusque. Quoique votre chambre soit balayée, et que tout soit envoyé chez l'imprimeur, je parie que vous ferez la politesse à l'infant d'ajouter une planche pour parler de Velleja : vous lui ferez bien votre cour.

Les monumens de messieurs Nani, que je vous avois envoyés, n'ont jamais été expliqués: au contraire, on m'en demande l'explication, et c'étoit pour m'épargner les frais de la gravure, que ces messieurs les avoient fait graver d'avance. Comme il n'est pas possible que je m'applique au travail que ces messieurs m'avoient demandé, je vous avois proposé de voir s'il y avoit quelque chose qui pût vous faire plaisir, et que vous voulussiez insérer dans votre ouvrage. Mais, à ce qu'il me semble, vous êtes dégoûté de l'antique, parce que vous n'avez pas sur votre bureau, à votre ordinaire, deux cents morceaux à expliquer. Je voudrois bien être en état de seconder votre goût, et de vous envoyer dix boîtes par semaine.

Adieu, mon cher comte, il est tard; il faut que je vous quitte; mais je ne cesserai jamais d'être tout à vous.

LETTRE LXXIII (1).

1763.

Mon cher comte,

Voici les empreintes en cire d'Espagne, et le dessin de la pierre gravée étrusque dont je vous avois parlé. J'y ai joint son histoire et une très-longue explication. J'adresse le paquet à M. le duc de Choiseul qui aura la bonté de vous le faire tenir : c'est la voie la plus sûre et la plus prompte que j'aie trouvée. J'ai ajouté au paquet le dessin du nouveau théâtre de Bologne. L'explication n'a pas le sens commun; mais les dessins sont intéressans. Tout

(1) Cette lettre n'est point du père Paciaudi ; elle est d'un Italien dont je n'ai pu découvrir le nom. Mais l'explication de la pierre gravée est de Paciaudi ; on la trouve dans le tome VI du Recueil du comte de Caylus : elle tient par conséquent à la correspondance. Il la donna vers le temps où il écrivoit sa LXXIIe lettre. J'ai rétabli au commencement et à la fin de celle-ci des détails qui ne sont point imprimés dans le Recueil.

le monde dit que c'est un chef-d'œuvre, et d'une magnificence digne des Romains.

En vérité c'est honteux pour les Français, que, tandis que dans une ville d'Italie qui n'est point capitale, on bâtit des salles de spectacle si noblement, à Paris on donne les spectacles dans des greniers. Voyez quelle différence, mon cher comte! les Italiens, que les petits-maîtres Parisiens appellent des gueux et des gens sans goût, profitent d'un incendie pour bâtir un théâtre magnifique. Il arrive le même désastre à Paris, ville opulente et le centre du goût, et l'on ne fait que des vilainies. Dites tout cela de ma part à M. de Marigny, en lui faisant aussi mille complimens. Il a la direction des bâtimens publics, il devroit s'immortaliser en faisant faire une salle d'opéra dans notre goût. Madame de Pompadour, sa sœur, devroit s'y intéresser: elle protége les arts; voilà un objet digne d'elle. Après que vous aurez fait voir ces dessins, déposez-les au cabinet des estampes du roi, ou chez Mariette, comme il vous plaira. Ne bavardons plus moderne: parlons antiquités.

Explication de la pierre gravée.

M. le baron de Ridesel, Allemand, ama-

teur et connoisseur des antiquités, en passant par Ancone, fit l'acquisition de la première main de ce beau *scarabée* étrusque. Étant à Parme, il le fit voir au père Paciaudi, bibliothécaire et antiquaire de l'infant, qui fut frappé de la beauté et de la sincérité de cette pierre. Il m'en a communiqué tout de suite le dessin, et voici les remarques qu'il me semble que l'on peut faire (1).

Nous parlons aux savans et aux amateurs des antiquités; il est donc inutile de répéter l'histoire de Thésée représentée dans cette pierre. Tout le monde a lu, dans Plutarque, la vie de ce héros de la Grèce, fils d'Egée, roi d'Athènes, à qui il succéda dans le royaume. Meursius, dans le troisième livre des rois d'Athènes, fait le récit de son avénement à la couronne. Son nom a été si célèbre dans cette grande ville, que les Athéniens ne refusèrent pas de changer de nom et de s'appeler Théséïdes. Virgile, dans le second livre des *Georgiques*, dit :

Prœmiaque ingentes pagos, et compita circum
Theseidae posuere. . . . .

(1) Ces remarques sont du père Paciaudi; *Voyez le t. VI du Recueil d'antiq.*

On ne doit pas être étonné de voir gravé ce roi dans les monumens étrusques. Cette nation, soit par une liaison avec la Grèce, soit par d'autres raisons, a toujours eu en usage de faire représenter l'histoire et la fable grecque dans ses tombeaux, dans ses scarabées. Je n'en donnerai point des preuves qui seroient déplacées. Les ouvrages de Dempsterus, de Bonaroti, de Gori en fournissent abondamment.

Il faut d'abord remarquer que le nom de Thésée y est gravé par des lettres que l'on peut appeler grecques primitives, qui vont de droite à gauche, ainsi ESEΘ pour ΘESE. Les antiquaires savent cet usage des Étrusques. Le beau scarabée du baron Stosch porte le nom de Tydée, gravé de la même façon. Et s'il en est de même de l'Achille que j'ai rapporté dans le premier volume, à la planche XXX, il est très-important de remarquer aussi la cadence du mot qui est totalement étrusque, c'est-à-dire, ΘESE pour θισεὺς, comme dans d'autres monumens de cette nation on lit :

MENLE pour Μένελαος.

MELACRE pour Μελέαγρος.

ACHELE pour Ἀχιλλεύς.

VLVXE pour Οδδυσεὺς.

PHERSE pour Περσεὺς.

TÝTE pour Τυδεὺς.

Et si cette inscription n'est pas avec des lettres purement étrusques, de façon que les lignes de la lettre E ne soient pas obliques, comme l'est ce caractère dans l'alphabet de cette nation, mille et mille monumens justifient que les caractères grecs primitifs ont été en usage dans l'Étrurie, et que la différence avec les étrusques purs est bien petite.

Mais, dit-on, un roi d'Athènes si fameux par la défaite des Amazones, par celle du Minotaure et des Centaures, par l'enlèvement d'Hélène, par ses voyages, par le renouvellement des jeux isthmiens, et qui sut réunir dans un seul corps toutes les villes de l'Attique, comment est-il représenté ici sans la moindre marque de royauté et de guerrier?

Ces doutes peuvent être comptés pour quelque chose parmi ceux qui ne connoissent point les gravures grecques et étrusques. Les artistes de ces deux nations aimoient mieux les représenter avec les traits de la simple nature, que de les parer avec des ornemens inutiles: coutume qu'ils observoient soigneusement

lorsqu'il étoit question de peindre quelque héros qui tiroit son origine des dieux, à qui, dans les temps reculés, les artistes ne donnoient point d'habillement. Or, comme Thésée vantoit cette origine, et que même il fut compté comme un des Hercules, le savant artiste l'a gravé tout nu, imitant en cela les plus beaux modèles. D'ailleurs pour éviter toute équivoque, surtout dans les petites pièces, ils y gravoient le nom du sujet, comme nous venons de voir.

Cependant Thésée a sur ses genoux une peau dont les poils sont longs et bien frappés. Je ne regarde point cette devise comme un manteau ni comme un habillement. Je n'ignore point que dans les temps les plus reculés, c'étoit l'usage de tout le monde, comme dit Lucrèce, liv. V.

Pellibus et spoliis corpus vestire ferarum.

Et si nous en croyons l'ancien commentateur d'Apollonius Rhodius, c'étoit l'usage encore plus propre des héros. Ne dit-il pas en propres termes : Συνήθες γὰρ τοῖς Ἥρωσι τὸ δερματοφορεῖν, *consuetum heroïbus pellem gerere.* Mais dans le cas de Thésée, j'adopterois très-volontiers

le sentiment du père *Antonioli*, dans son explication de la pierre de Stosch, représentant les cinq héros qui allèrent à la conquête de Thèbes. Dans cette pierre, Amphiraus a la même peau sur les genoux, comme Thésée dans la nôtre. Le père Antonioli pense qu'Amphiraus ayant été un des Argonautes, la devise de la peau lui est attribuée par l'artiste. Notre pierre confirme cette opinion; car quoique Valerius Flaccus et Orphée, qui ont parlé, dans leurs poëmes, des Argonautes, ne nomment point Thésée, et quoique Apollonius Rhodius nous fasse entendre que, dans le temps de cette fameuse expédition, Thésée étoit dans les prisons de Aidonée, roi d'Épire, avec Pirithoüs son ami; néanmoins Papinius Statius, dans le cinquième livre de la *Thébaïde;* Hyginus, chapitre quatorzième; Apollodore, dans le premier livre, mettent Thésée dans le nombre des Argonautes. Le comte *Carli*, qui a examiné à fond cette matière, (*della spedizione degli Argonauti in Colco, libro primo*), a cru devoir suivre ces derniers auteurs. Trois témoins peuvent bien suffire dans ces matières; et surtout le témoignage d'Apollodorus, qui donne le catalogue des Argonautes, vaut bien mieux que celui des

poëtes, qui ne suivent pas la même exactitude. Revenant donc à la peau de Thésée, je dis que si Jason, chef de cette compagnie, avoit gardé pour lui la toison d'or, qui avoit fait l'objet de l'expédition dans la Colchide, et s'il la portoit comme la marque de sa valeur, il est naturel que ses compagnons en eussent prisé une semblable. Ceux qui ont lu l'histoire grecque, et qui connoissent le fréquent usage de toutes sortes de devises que cette nation étaloit avec pompe, n'auront point de difficulté de s'accorder sur cette conjecture.

Thésée est représenté, dans notre pierre, assis, sérieux, pensif et triste. Cette expression ne pourroit-elle pas nous indiquer sa peine dans l'enfer poétique ? Virgile, dans le sixième livre de l'Énéide :

> . . . . *Sedet, aeternumque sedebit*
> *Infelix Theseus.*

Apollonius Rhodius cependant, dans le premier livre, lui fait la grâce de l'*eximer* du Tartare. Cette opinion est bien plus conforme aux marques d'honneur que les Grecs, et surtout les Athéniens, donnèrent à Thésée : on peut les regarder comme une vraie apothéose.

Pausanias fait mention du temple qui lui étoit consacré et qui devint dans la suite très-célèbre. Les sacrifices qu'on lui offroit le huitième jour de chaque mois, et surtout dans le mois Πυανεψιών, c'est-à-dire, octobre, qui étoit le jour de son retour de Crète, sont assez fameux. Quoique ces honneurs divins ne lui eussent été attribués, comme Plutarque le prétend, qu'après la bataille de Marathon, il est certain que les Athéniens ne croyoient pas que leur roi fût dans l'enfer, d'autant plus que, pendant sa vie, il avoit été protecteur des malheureux; ou bien ils pensoient que, s'il y resta quelques jours, il en fût bientôt délivré.

S'il en est ainsi, il faut plutôt croire que l'artiste l'a représenté assis et pensif, attitude qui peut assez bien convenir à un héros qui étoit toujours occupé de grands exploits et qui avoit tant de mesures à prendre pour y réussir.

Adieu, mon cher comte; je vous laisse avec Thésée, non pas dans l'enfer, mais plutôt avec la belle Hélène. Adieu, encore une fois.

LETTRE LXXIV.

Parme, le 12 mai 1764.

MON TRÈS-CHER COMTE,

Je m'étois bien imaginé qu'il y avoit eu de la part de M. Bonnet quelque entrave à notre correspondance, et que le retardement de vos lettres ne venoit pas absolument de vous. En effet, j'ai reçu les deux paquets à la fois, celui du 22 et celui du 29. Avant de répondre en détail, je vous parlerai antiquité.

M. le chevalier Bastiat de la Houze, à qui appartient le beau Socrate que vous avez fait graver, ayant passé ici, m'a fait voir une autre pierre grecque avec le nom de l'artiste qui l'avoit achetée à Florence. J'en ai tiré l'empreinte, et je l'ai fait dessiner par notre peintre. Voici les petites remarques que je crois pouvoir faire.

Toutes les pierres avec le nom de l'artiste sont précieuses; à plus forte raison celles dont le nom du graveur n'est pas connu. Or, c'est la première fois que ce ΦΩΚΑC, *Phocas* se fait

connoître sur cette petite Hyacinte. J'ai parcouru tous les livres qui parlent des artistes grecs, et je n'ai pas trouvé le *Phocas;* cependant je ne veux pas vous engager à vous fier entièrement à moi. Mariette connoît mieux tous ces gens-là; il est constant que l'ouvrage est grec, et qu'il représente un athlète. Il est nu, comme *Apollonius* en disputant avec les Gymnosophistes égyptiens, disoit que doivent l'être tous les athlètes, comme Hercule l'étoit dans le premier combat, dont tous les autres n'ont été qu'une suite ou une répétition. (Philostratus, vita Apol. lib. VI.) (1).

Cet athlète est couronné. Pindare, en parlant des jeux, a très-bien dit que le but n'étoit que la couronne. Il est certain que ces couronnes étoient différentes, selon les différens exercices. Tout cela est connu; au commencement elles étoient formées de plantes telles que la nature les produit. Dès que les Grecs devinrent riches, et que le luxe succéda à la simplicité, on les fit de métal, et même d'or. En effet, Pindare, dans la seconde ode

(1) Avant la quatrième olympiade, les athlètes couvroient les parties que l'honnêteté ne permet pas de voir; mais depuis ils furent entièrement nus.

olympique, en parlant des couronnes d'olivier données aux jeux olympiens, les appelle χρυσίας ἐλαίας, *olivier d'or.* Platon, dans le douzième livre *de Legibus,* ajoute que c'étoit un des priviléges des athlètes de porter à leur loisir cette couronne, quand ils l'avoient reçue des juges; c'est pourquoi les athlètes, après avoir gagné la couronne, étoient nommés στεφανῖται, *couronnés.* Cet athlète tient dans sa main la palme, qui étoit un autre prix que l'on accordoit à ces vaillans vainqueurs. Si nous en croyons Plutarque, dans la vie de Thésée, la palme fut donnée la première à ce héros au combat de Délos. D'autres prétendent cependant que le laurier et la palme ont été donnés la première fois dans les jeux pythiens, à l'honneur d'Apollon, à qui ces deux arbres étoient consacrés.

Je crois qu'en faisant de petites remarques dans ce goût-là, les monumens les plus communs peuvent s'embellir et devenir en quelque façon un peu intéressans. Vous en jugerez vous-même, et vous en ferez ce qu'il vous plaira. Le seul désir de faire quelque chose pour vous, m'a engagé à ébaucher ces courtes explications.

Je vous remercie sans fin de tout ce que

vous m'avez envoyé. Les *Malagrida* m'ont fait beaucoup de plaisir, ainsi que toutes les autres brochures. J'en avois cependant plusieurs que vous aviez eu la bonté de m'envoyer dans d'autres temps; mais cette marchandise n'est pas commune chez nous; ainsi je pourrai troquer avec de l'avantage. Je n'ai trouvé rien de si drôle et de si amusant que l'estampe de l'éclipse de la société; en vérité elle est charmante, et m'a bien fait rire; je vous en remercie de tout mon cœur.

Le petit prince est bien sensible à vos attentions : il voudroit que son pays lui fournît quelque chose qui vous fît plaisir. Son gouverneur, M. de Keralio, vous fait mille complimens, et il est touché des amitiés que vous avez pour son petit élève; et si vous envoyez quelques petits joujous pour cet enfant, il lui fera sentir combien il vous doit.

Ne parlons plus de Petitot : il vient de faire un bâtiment pour les assemblées de la noblesse, dont le portail vous feroit plaisir; il seroit à souhaiter qu'il fût dans une grande place, et non pas dans une rue étroite. Je ne parlerai pas non plus de Winkelmann : avec toute sa bonhommie, il n'a pas quitté son caractère allemand. Si vous voulez que je vous

parle naïvement, il est meilleur que son cardinal Alexandre Albani qui, par une réputation constante, est tant soit peu fripon. Winkelmann ne l'est pas assurément, avec tous les défauts qu'il peut avoir. Je suis impatient de voir son ouvrage traduit en français.

Nous avons ici le duc d'Yorck, et je crois que nous le garderons quelque temps. On lui donne tous les jours des spectacles français, italiens, des ballets, des conversations, des divertissemens différens avec une magnificence étonnante.

J'ai reçu des lettres de Versailles, qui me parlent en détail de la mort de madame la marquise (1). Son frère va devenir un des plus riches particuliers (2). Mes complimens vis-à-vis les Capucins, et à la rue Vivienne.

Je suis, avec l'attachement le plus inviolable, tout à vous, etc.

(1) La marquise de Pompadour.

(2) M. de Marigny.

LETTRE LXXV.

Parme, ce 17 août 1765.

MON TRÈS-CHER COMTE,

M. Bonnet n'a pas laissé ignorer à notre cour les marques d'amitié et d'attachement que vous avez données à l'occasion de la mort du pauvre infant. On est, on ne peut pas plus, sensible à l'empressement avec lequel vous avez cherché de vous instruire de ce malheureux événement, et au sincère regret que vous en avez témoigné. S. A. R., le duc Ferdinand, toujours pénétré de la plus tendre amitié pour vous, connoît combien il vous doit, et me charge de vous faire ses remercîmens.

J'ai lu l'article de votre lettre à M. de Felino : il me charge de vous assurer de sa reconnoissance et de son dévouement. Il ne veut point de lettre de vous ; mais il vous offre tous ses services, et vous renouvelle les assurances de la plus tendre amitié. M. de Keralio, ce parfait honnête homme, en fait autant.

Vous souhaitez d'être instruit en détail de nos affaires : voici le vrai en tout. Le pauvre infant partit d'ici le 29 juin pour aller à Alexandrie. Le premier jour du voyage, il ressentit quelque pesanteur de tête : il n'en fit aucun cas. Le troisième, étant à Alexandrie, à la revue des troupes, il sentit encore quelque frissonnement : il se retira au palais avec la duchesse sa sœur; il alla à l'opéra, et soupa en compagnie. Le lendemain, à la revue de la cavalerie, il en arriva de même; mais les frissons furent plus forts : il ne sortit point le soir, et il resta en compagnie. La nuit, la fièvre se déclara accompagnée d'une diarrhée assez forte. Le jour après, l'on vit paroître des taches rouges dans tout son corps. M. Somis, médecin du duc de Savoie, la crut une fièvre milliaire, assez commune en Piémont. L'infant fit venir alors de Parme son premier médecin, Ponticelli, qui ne balança pas un moment à déclarer que c'étoit la petite vérole. L'infant ne vouloit pas se le persuader, parce qu'il l'avoit eue la seconde année de son mariage, en Espagne. Tous ses vieux domestiques le lui assuroient.

Enfin, n'en pouvant plus douter, il fit venir le médecin Camuti, qui avoit tiré si

bien d'affaire l'abbé de Condillac attaqué de la même maladie. Les boutons tantôt sortoient, tantôt s'applatissoient. Une grande salivation, sur laquelle on espéroit, cessa tout à coup, et la poitrine commença d'être embarrassée. Les médecins plus embarrassés encore, par l'opposition de deux maladies compliquées, c'est-à-dire, de la petite-vérole qu'il falloit pousser et faire sortir par des remèdes chauds, et l'inflammation de poitrine qui exigeoit des remèdes rafraîchissans, l'ont laissé périr. M. Camuti et deux autres médecins que l'on avoit envoyés d'ici, avoient d'abord proposé la saignée et les vésicatoires : M. Ponticelli ne voulut y consentir que le huitième jour de sa maladie; mais le mal avoit trop gagné pour céder à ces remèdes. A l'entrée du neuvième jour, à huit heures et vingt minutes du matin, le pauvre prince n'étoit plus. Il conserva sa tête et son esprit jusqu'à cinq heures et un quart. Il donna toutes les preuves de la religion la plus solide; il demanda les saints sacremens de l'église, et les reçut, faisant fondre en larmes tout le monde, par ses sentimens, ses maximes, et par les discours qu'il tint dans uue si affreuse occasion.

S. A. R. le duc de Ferdinand, vient de lui

succéder et de monter sur le trône, en vertu d'une loi faite en 1732, par le roi d'Espagne, son oncle, pendant qu'il étoit à Parme, par laquelle il déclara majeurs ses successeurs à l'âge de quatorze ans. Il est jeune, c'est vrai; mais comme il a toujours travaillé à s'instruire d'une façon tout-à-fait singulière, il est rempli de connoissances, de vrais principes de gouvernement; et il en a donné des preuves, soit par des mémoires de son cru, soit par les discours qu'il a tenus au conseil d'état, qui, en vérité, sont supérieurs à son âge. Il est rempli d'humanité, ne voulant que le bien de ses sujets; point de vanité, point de hauteur; il a toutes les qualités d'un parfait gentilhomme particulier; il fera sans doute le bonheur de ses états, et un prince accompli. Nous devons tout cela à M. de Keralio et à l'abbé de Condillac. Le jeune duc dit lui-même tout hautement que, s'il fait bien les choses, l'on en sera redevable aux soins de son gouverneur et de son précepteur.

Vous savez, sans doute, que le roi de France lui continue les mêmes pensions. Il lui a écrit que, s'il falloit, il les augmenteroit. S. M. très-chrétienne expédia d'abord un courrier en Espagne, pour prier le roi catholique d'accorder

à son neveu tout ce qu'il donnoit à son père; et le roi d'Espagne, à son retour, sans rien savoir du courrier qui devoit lui arriver, en expédia un en France, pour prier le roi de s'intéresser à l'état de ce jeune prince. Vous voyez par-là, mon cher comte, que l'Espagne marque toute la bonne volonté. Par le premier courrier qui est venu de Madrid, sa majesté a fort approuvé que le duc Ferdinand ait pris possession de ses états; ainsi il n'y aura point de régence, point de changement au ministère. Nous attendons un autre courrier qui nous déclarera ce que le roi d'Espagne veut donner à son neveu. Il est vrai que les Espagnols voudroient, s'ils le pouvoient, *fourrer le nez* dans le gouvernement, et ils cabalent à ce sujet; mais il y a toute apparence que nous resterons tels que nous sommes; tout au plus il faudra avoir pour eux des égards que l'on n'auroit pas eus dans d'autres temps; mais cela peut traîner jusqu'au mariage du duc. Au reste, il y a une très-bonne chose dans toutes ces affaires; c'est que M. le marquis de Felino est très-estimé par le roi d'Espagne, et lui a fait écrire. L'impératrice, quoiqu'elle n'y entre pour rien, a écrit une lettre charmante au jeune duc, en lui disant que dans ses

disgrâces, il étoit heureux d'avoir à côté de lui *l'incomparable du Tillot.*

La France et l'Espagne continuant les mêmes secours, le duc Ferdinand sera beaucoup plus riche que son père. La chasse qui ruinoit le trésor de l'état, a été réformée en entier. Les attelages, les équipages, la cuisine, et mille autres dépenses déplacées, sont retranchées, en conservant toujours un air de grandeur et de noblesse. L'intention du jeune duc est d'employer une partie de ses revenus à se bâtir un palais; car il n'en a point. Je ne sais pas si on se fiera totalement à Petitot; il dessine comme un ange, mais il n'a pas la pratique de la bâtisse; et ses deux derniers ouvrages ont trop mal réussi, parce qu'il est plein de présomption et qu'il n'écoute personne. Cependant on ne lui fera pas tort. M. de Felino en fait tout le cas possible : il l'a reçu de vos mains, et par cette raison il le traite comme un de ses amis. C'est vous, M. le comte, qui l'avez choisi, et c'est la seule raison qui engagera le prince à lui donner des marques de bonté; sans cela il n'est pas beaucoup prévenu en sa faveur. Mais tout cela soit dit entre nous : n'en parlez à personne.

Si les messieurs de l'assemblée du clergé

veulent encore parler de la constitution *unigenitus,* ils sont tous des fous, et la cour est trop sage pour les laisser aller en avant. Vous me pardonnerez ces longs détails, M. le comte, par l'intérêt que vous prenez à une cour qui a pour moi tant de bontés. Parlons maintenant antiquités. Voici ce que je pense de la tête de momie pleine de baume.

A mon avis, ces sortes de têtes qui ne se trouvent que dans les anciennes sépultures, sont constamment des momies égyptiennes. Je ne sais sur quel fondement le nouveau Dictionnaire de médecine, à l'article *Mumia*, avance que les anciennes momies sont devenues très-rares, et que celles qn'on a aujourd'hui sont des cadavres de juifs embaumés et vendus ensuite par des Juifs, et par conséquent beaucoup plus récens et moins efficaces que les anciennes momies; surtout en ce que la méthode des Juifs pour ces embaumemens est probablement bien différente de celle des anciens Égyptiens, et lui est très-inférieure.

Jamais les Juifs n'ont embaumé les morts de la même manière que les Égyptiens embaumoient les leurs; et c'est dans l'écriture une exception remarquable que l'ordre donné par Jacob, Joseph et ses frères d'embaumer

leurs corps pour les transporter un jour dans la terre promise.

En outre les Juifs sont trop fidèles aux pratiques extérieures de leur religion, pour avoir, en aucun temps, emprunté des nations étrangères la coutume d'embaumer. Enfin, depuis que les Arabes sont maîtres de l'Égypte, les Juifs y vivent dans une abjection qui tient de l'esclavage. Quand ils le voudroient, on ne leur permettroit pas d'embaumer les morts; et comme les Grecs brûloient ou enterroient les corps, et que les Romains les brûloient tous, il s'en suit delà qu'il faut nécessairement rapporter tous les corps qu'on trouve embaumés en Égypte, à un temps antérieur à la domination des Romains, à celle des Grecs, c'est-à-dire, antérieur à Alexandre, ou au moins à ses premiers successeurs (1).

Adieu, mon cher comte; tâchez de vous bien porter, et soyez sûr de tous les sentimens que je vous ai voués. Adieu.

(1) Voyez l'appendice, n°. 6.

FIN DES LETTRES.

APPENDICE.

N°. 1.

Les anciens avoient la coutume d'enchâsser les mosaïques sur des briques; c'étoit du moins ainsi que le pratiquoient la plupart des artistes. Au cabinet d'antiquités des jésuites, il y avoit deux mosaïques, dont l'une représentoit des poissons et l'autre des sujets bacchiques, et qu'on regardoit comme fort anciennes, et qui étoient enchâssées sur des briques. Il paroît que Ficcorini n'avoit ajouté à celle-ci de la chaux, qu'autant qu'il en falloit pour remplir les extrémités.

N°. 2.

M. de Caylus, encouragé par le succès de son expérience sur la peinture encaustique qu'il avoit ressuscitée, voulut aller plus loin; quoiqu'il fût persuadé que les anciens avoient ignoré l'art d'incorporer la couleur dans le marbre et d'en fixer le trait, il céda néanmoins à la prévention favorable sur ce point à l'antiquité. Il associa M. Majault à ses recherches, et rendit compte de ses nouveaux succès à l'académie des inscriptions et belles-lettres, dans l'assemblée publique du 27 avril 1759. « Nous allons (disent les rédacteurs de mémoires » de cette académie) donner son mémoire *presque en* » *entier* (1); il n'est pas long, et on ne peut guère » l'abréger, à cause des procédés qu'on ne doit point » laisser ignorer au public. »

(1) Tome XXIX.

Je me fais un plaisir d'imprimer en entier le mémoire du comte de Caylus, tel qu'il le lut à l'académie, et tel qu'il l'a laissé écrit de sa main; c'est tout à la fois honorer sa mémoire et bien mériter des savans.

De la peinture sur le marbre.

Depuis le renouvellement des arts, il me paroît que l'on a toujours connu et pratiqué la teinture du marbre par le moyen du feu, c'est-à-dire, que l'on a su lui donner des couleurs dont, il est vrai, on n'a jamais été maître, et que le marbre a toujours pris, pour ainsi dire, à sa soif et à sa volonté; cette opération est d'autant plus facile, que le marbre est infiniment poreux. Cette première opération fait sentir pourquoi j'ai donné le nom de teinture à cette manœuvre.

Je n'entrerai point dans le détail des différentes couleurs qu'on emploie pour teindre le marbre. Plusieurs particuliers de France et d'Italie possèdent des recettes de vert, de bleu, de rouge, etc.; quelques auteurs modernes en ont même imprimées. Le savant Boyle, dans son traité *de Porositate corporum*, dit que de son temps on avoit trouvé une liqueur rouge qui pénétroit le marbre et lui communiquoit sa couleur; et comme il n'en dit pas davantage, et qu'il n'a pour objet que la porosité des corps, il est à présumer qu'il ne parle que du sang de dragon, qui donne au marbre une teinte de rouge-foncé, et qui pénètre ce genre de pierre avec plus de facilité et plus de rapidité que toutes les autres matières. Enfin je crois pouvoir dire que toutes les opérations de ce genre qui ont été citées ou rapportées, n'ont été qu'une incorporation vague; et que l'on

ne voit point avec évidence que personne ait poussé cette pratique au point de former un trait qui ne soit ni dérangé ni dilaté par le feu. Il est aisé de sentir combien cet inconvénient s'oppose à l'exécution de tous les genres de dessins; et, si l'on a trouvé le moyen d'incorporer la couleur dans le marbre à sa volonté, découverte qui cependant me paroît très-facile à imaginer, il est certain qu'on en a fait un secret, et que ce procédé est des plus ignorés. Mais en supposant que quelque moderne peut avoir connu cette pratique, je suis persuadé que les anciens qui ont poussé si loin toutes les connoissances, n'ont connu que l'incorporation vague de la couleur, et la découverte qu'ils en ont faite ne remonte pas même à une antiquité fort reculée.

Pline, après avoir parlé de l'incrustation des marbres, dit simplement, lib. XXXVII, c. I.

.... *Cæpimus et lapidem pingere, hoc Claudii principatu inventum; Neronis vero, maculas, quà non essent, crustis inserendo, unitatem variare, ut ovatus esset Numidicus, ut purpurá distingueretur Synnadicus.*

.... *Nous avons commencé à peindre la pierre; cette invention est du règne de Claude: sous celui de Néron nous avons incrusté des taches étrangères dans les marbres d'une seule couleur; et comme nous avons introduit des formes ovales dans le marbre de Numidie, nous avons distingué celui de Synnade par la couleur de pourpre.*

Pline ne parle de cette manœuvre dans aucun autre endroit de son ouvrage. Il ne donne donc pas la moindre idée de précision ni de particularité de trait. On ne voit au contraire dans le passage précédent que des couleurs

vaguement incorporées, ou des parties teintes avant que d'être incrustées; ce qui n'auroit sans doute point d'autre objet que le moyen de corriger l'extention de la couleur, et de rendre les morceaux d'une couleur précise à leur extrémité. Je suis même étonné que Pline n'ait point fait mention de ce moyen pour placer un incarnat léger sur les joues des figures de femme. Car le rouge qui colore le visage de la vestale placée dans la galerie de Versailles, n'est point un jeu de la nature, ainsi qu'on a voulu le croire autrefois : c'est une teinte incorporée par le moyen du feu. Je reviens à l'examen de Pline. L'étendue de ses connoissances et principalement son exactitude, permettent d'assurer que les Grecs n'ont pas même connu le moyen de donner la couleur vague aux marbres, puisqu'il fixe son invention au temps de l'empereur Claude. La même raison me persuade que la couleur placée sur le marbre avec précision a été absolument ignorée de Pline. En effet, ce grand auteur ne parle de cette couleur qu'en général, et dans le seul objet de critiquer le luxe des Romains; son éloquence, qui s'est échauffée sur des sujets moins importans, n'auroit pas négligé le détail d'une pratique qui pouvoit éclairer la postérité par un moyen si facile, et qui concouroit à l'illustration de la vertu et des arts, en faveur desquels il paroît n'avoir rien oublié. Il est même certain que Zosime est le seul des anciens, à notre égard, qui ait parlé de l'incorporation de la couleur dans le marbre. Voici ses paroles :

On polissoit les marbres pour les rendre plus propres à recevoir la couleur et à la boire, ensuite on y appliquoit des couleurs.

J'avoue que ce poliment m'étonne; car le marbre

éclaté n'est que plus susceptible de recevoir les couleurs quand il est échauffé.

Ensuite Zosime ajoute : *L'opération se terminoit par mettre sur la couleur un mordant qui retenoit la peinture et la rendoit tellement adhérente au marbre, que tous deux n'avoient plus qu'un même corps.*

Zosime nous apprend, en premier lieu, que cette manœuvre inventée sous les premiers empereurs, n'avoit point été interrompue dans le Bas-Empire, et qu au contraire elle s'étoit perfectionnée par les nouveaux moyens que cet auteur nous indique. Il est constant qu'il ne parle pas formellement du trait; mais ce mordant qu'il désigne rendoit l'opération du dessin possible et fort aisée. Il faut en conclure que cet auteur n'admet poiut le feu dans son incorporation, donne l'idée d'un secret qui non-seulement n'est plus connu, mais qui ne ressemble en rien aux expériences dont je dois vous donner le détail. D'un autre côté, je ne sais quel degré de confiance mérite cet auteur du côté des arts; du moins il ne peut être aussi suspect à leur égard que sur ce qui regarde Constantin.

Je dois à présent prouver, ou plutôt rapporter les raisons qui m'ont fait avancer que la précision du trait par l'incorporation n'étoit point connue des anciens.

Si les ouvrages d'Herculanum sont incorporés, il ne faut point oublier que leur nombre est réduit à cinq morceaux d'une étendue médiocre; et si l'on ne veut pas se prêter aux idées que donne leur petit nombre, c'est-à-dire, les regarder comme les essais d'un secret particulier dont on n'a point fait une estime suffisante au gré de l'inventeur, et qui, n'ayant point été répétés,

sont demeurés dans l'oubli, il faut au moins convenir que cette manière de dessiner n'étoit ni généralement connue ni généralement répandue dans l'antiquité; car il seroit non-seulement singulier, mais en quelque façon impossible que le temps, qui nous a conservé dans leur entier plusieurs corps de la plus grande fragilité, n'eût respecté aucune espèce de fragment de peinture devenue le marbre même. Mais je suis persuadé, par des raisons que je ne vous laisserai point ignorer, que les peintures d'Herculanum n'ont d'autre mérite que la beauté de leur trait, la répétition des anciens et premiers Monochromata dont parle Pline, et la singularité d'une conservation qu'on ne devoit pas espérer d'une couleur mise simplement à plat sur un marbre comme on auroit fait sur tout autre corps solide, ce qui même n'a jamais été difficile. Un très-grand nombre de peintres modernes ont peint à l'huile sur le marbre et sur des pierres fines; ils ont profité des accidens de la nature souvent avec beaucoup d'intelligence; mais ces pratiques sont trop communes et trop éloignées de celles dont il s'agit pour s'en occuper plus long-temps.

Les marbres d'Herculanum m'engagent encore à vous parler de deux ouvrages qui autorisèrent mon indécision sur la manière dont ils sont travaillés.

Le premier est un mémoire de l'académie de Cortone, donné par M. Calzabigi, dans lequel il ne parle que du seul morceau des deux joueuses d'osselets, quoique ce titre annonce les deux qu'on avoit déjà trouvés dans le temps qu'il étoit à Naples.

Je n'examinerai point ce mémoire en détail. Je dirai seulement que l'auteur, qui ne paroît point avoir lu

Zosime, suppose, comme lui, un mordant; mais soit que l'ouvrage soit exécuté par ce moyen ou qu'il l'ait été par celui du feu, M. Calzabigi se contredit en disant que les couleurs de ces dessins sont emportées ou évanouies, dans quelques endroits, ceux mêmes où, selon lui, elles devoient être le plus ressenties.

Le second ouvrage est le beau livre des peintures d'Herculanum que la magnificence du roi des Deux-Siciles vient de répandre dans l'Europe. L'examen des explications faites par messieurs de l'académie de Naples ne me donne point assez de détails et de moyens pour décider sur leur fabrique, je vois seulement qu'il y a plusieurs traits d'emportés. Ce rapport de faits dans des auteurs qui diffèrent si considérablement, prouve que la couleur n'est point fixée par aucun mordant, et qu'elle est encore moins incorporée par le feu; car il est constant, du moins selon cette dernière pratique, qu'aucun trait ne pourroit avoir été détruit que par la diminution de la surface du marbre, et qu'il est nécessaire de recourir à l'art avec le dessein formé d'altérer inégalement les couleurs avec la pierre-ponce ou d'autres moyens égaux pour produire l'imperfection dont les deux auteurs conviennent; comme on ne peut admettre cette cause de dégradation, elle sert à convaincre que ce genre de dessin n'est point incorporé par le feu, et devient fort suspect en supposant le mordant.

Pour éclaircir les doutes qui me paroissent fondés avec tant de solidité, et savoir si je vous présente un équivalent des peintures d'Herculanum, ou bien un nouveau moyen dans une ancienne pratique, M. le duc de Noja a bien voulu emporter un morceau pareil à

ceux que j'ai l'honneur de vous présenter, c'est-à-dire, une copie de la planche IIIe. des peintures d'Herculanum. Il m'a promis non-seulement de le comparer, mais d'examiner avec soin les dessins antiques, et mon premier soin sera de vous rendre compte de l'examen sévère qu'il m'a promis. Son goût pour l'antiquité, la sincérité de mes prières me font espérer un éclaircissement sans appel.

Je ne puis traiter la matière présente sans vous dire un mot sur un mémoire lu par M. Dufay à l'académie des sciences; on peut assurer qu'il y a bien expliqué la nature du marbre; on y trouve le détail de toutes les expériences qu'il a faites sur l'incorporation de la couleur, et toujours par le moyen du feu; cependant il n'a pu parvenir à se rendre maître de la couleur. Le hasard m'a fait parvenir à retrouver chez Dropsi, marbrier de Paris, les essais dont il avoit accompagné son mémoire, dans les termes de sa lecture. Ils consistoient en deux tranches de marbre blanc, taillées pour servir de tables, et sur lesquelles on a peint des taches pour imiter une brèche, mais qu'on n'a jamais vues dans la nature; elle représente alternativement des couleurs d'un gris tirant sur le fer ou l'ardoise, et d'un jaune foncé et sourd; les traits qui séparent les deux couleurs sont d'un rouge brun. Ces essais ne m'ont été d'aucun secours; ils ont même beaucoup moins de mérite et de variété que les ouvrages d'un marbrier qui loge sur le rempart, et qui vient de répandre des tables. Il emploie plusieurs couleurs qui voudroient être agréables, mais qui sont fausses; leur plus grand inconvénient est d'excéder les bornes qu'on a voulu leur prescrire et que le dessin peut exiger; les

traits qui veulent représenter des hommes, des animaux sont ce qu'on appelle babocheux et n'ont aucune précision; aussi l'ouvrage n'est, à proprement parler, qu'une apparence de peinture.

Il est temps de passer au procédé, ou pour mieux dire, au détail de nos expériences; car j'ai toujours travaillé avec M. Majault, médecin de la faculté, dont je vous ai déjà parlé avec beaucoup de reconnoissance au sujet de la peinture à l'encaustique. La même opération réussit sur toutes les pierres dont le grain est égal.

Détail des expériences ou procédés.

(C'est M. Majault qui va parler.)

L'art de teindre le marbre blanc n'est autre chose, comme l'a fort bien remarqué M. Dufay, dans un mémoire lu à l'académie des sciences, en 1728, que celui d'introduire dans les pores du marbre des fluides très-chargés de parties colorantes analogues à leur dissolvant. Mais cet art, tout simple qu'il paroît, devient hérissé de difficultés lorsqu'il est question de le mettre en pratique. Telle couleur, par exemple, qui pénètre et colore très-bien le marbre, s'étend si prodigieusement et si inégalement, qu'il n'est pas possible de rien faire de décidé; une autre qui se prêteroit au pinceau de l'artiste, ne pénètre pas le marbre, ou ne le colore que très-foiblement; celle-ci est d'une couleur fausse pour le ton; celle-là, quoique vraie, ne peut se soutenir long-temps sans perdre de son éclat; enfin une autre change de couleur totalement, ou s'éva-

nouit. Mais la difficulté la plus essentielle et même insurmontable par les procédés déjà connus, est celle d'exécuter des traits purs. Tel étoit l'art de teindre le marbre (décrit par le père Kircker, et depuis dans les Transactions philosophiques, année 1701, et par M. Dufay, dans le mémoire déjà cité) lorsque nous avons entrepris d'exécuter sur le marbre des dessins imitant le crayon rouge et le crayon tirant sur le noir dont les traits fussent décidés, qui pénétrassent le marbre et qui fussent enfin semblables à ceux que l'on disoit avoir été trouvés à Herculanum, et que M. Calzabigi prétend n'avoir résisté aux siècles, que parce que les marbres sont pénétrés par les couleurs et qu'elles ont pour ainsi dire fait corps avec lui. La chose bien examinée, il étoit impossible d'y parvenir par les procédés du père Kircker et de M. Dufay; car, quoique ce dernier paroisse avoir beaucoup plus étudié cette matière par la voie des expériences que ceux qui avoient écrit avant lui, les différens moyens de teindre le marbre qu'il nous a transmis par son mémoire, n'étoient propres qu'à faire des choses indécises. Deux mots du parallèle des opérations qui peuvent être relatives aux moyens dont je me suis servi pour exécuter les dessins qu'ou vous présente, prouveront ce qui vient d'être avancé. On n'entrera pas dans le détail de toutes les couleurs propres à colorer le marbre; on ne parlera que du rouge imitant le crayon de sanguine, et du brun tirant sur le noir, ces deux couleurs étant les seules dont il sembloit que les anciens nous avoient laissé des vestiges.

De la couleur rouge.

La matière dont on se sert pour faire le rouge qui approche le plus du ton du crayon, est un suc résineux épaissi tiré d'arbres, dont M. Geoffroy nomme quatre espèces dans son traité des matières médicales; cette sorte de résine s'appelle sang de dragon. M. Dufay veut qu'on la fasse dissoudre dans de l'esprit de vin, en mettant, selon lui, le seul dissolvant par le moyen duquel on puisse introduire facilement cette teinture résineuse dans le marbre que l'on fait chauffer pour la recevoir.

On conçoit combien il est difficile par ce procédé de peindre des traits décidés; 1°. parce qu'il faut que le marbre soit très-chaud pour que la couleur s'y introduise; ce qui formeroit une difficulté très-considérable pour l'exécution des morceaux d'une certaine étendue. Chauffer et réchauffer sont des manœuvres qui rebuteroient l'artiste.

2°. L'esprit de vin s'évaporant très-facilement, il ne seroit pas possible que le pinceau qui en seroit chargé le fût long-temps, et la façon irrégulière avec laquelle il fourniroit au désir du peintre, ou rendroit la manœuvre impossible, ou ne feroit qu'un ouvrage qui n'auroit aucun accord.

Quand les difficultés dont nous venons de parler pourroient être surmontées, la façon irrégulière dont cette couleur ainsi préparée s'étend à droite et à gauche, rendroit cette manière de peindre totalement impraticable.

Bien convaincu de ce qui vient d'être dit par des

expériences répétées, il eut été possible d'employer le sang de dragon seul, parce qu'il se fond sur le marbre chaud et le pénètre; mais le degré de chaleur qu'il faut employer pour le mettre en fusion peut altérer le marbre, et expose ce suc résineux à noircir plus ou moins, selon le degré de chaleur qu'on lui a fait éprouver.

Les huiles et la cire, très-analogues d'ailleurs avec le sang de dragon, ne pouvoient être employées, parce que cette couleur alliée à ces sortes de corps gras, s'étend trop et ne couvre pas assez.

Il falloit cependant trouver un corps qui se mêlât aux résines et qui, en facilitant la fusion du sang de dragon, ne l'exposât point à changer de couleur par la nécessité d'un feu très-fort, qui permît de l'appliquer à froid et fût coulante, comme le sont les couleurs dont les peintres font communément usage : je trouvai tous ces avantages dans le jaune d'œuf, qui a la propriété de se mêler aux huiles et à l'eau. Je fis donc broyer du sang de dragon avec de l'eau; je le fis sécher; alors on le prépara sur une palette avec du jaune d'œuf mêlé avec quatre parties d'eau, et l'on peignit très-facilement avec cette couleur sur le marbre froid; lorsque la couleur fut séchée, on exposa le marbre à une chaleur au-dessus de celle que la main peut supporter; le sang de dragon se fondit à la faveur de l'huile que le jaune d'œuf contient, sans s'étendre, et la couleur pénétra le marbre, environ de la largeur du trait. C'est de cette manière qu'est fait le dessin en rouge qu'on vous présente.

De la couleur brune.

De toutes les couleurs, celle-ci est la plus difficile à obtenir; telle qui paroîtroit noire, n'est rien moins lorsqu'elle est entrée dans le marbre. M. Dufay a senti toutes les difficultés qu'il y avoit d'obtenir du noir; mais peut-être s'est-il trop avancé, en regardant la chose comme impossible. S'il est un moyen d'y parvenir, nous croyons que ce sera par quelques préparations de plomb ou de fer. Le peu de temps que nous avons eu pour faire toutes les tentatives nécessaires à ce sujet, ne nous a pas permis de faire les recherches que nous aurions désirées. En général il faut observer dans cette couleur comme dans les autres, qu'elle ne devienne pas trop liquide par la fusion, de peur qu'elle ne s'étende au-delà des bornes que l'artiste veut lui prescrire. Voici comment on a préparé celle qui, si elle n'approche point assez de la couleur noire, donne la facilité du moins de faire des traits fort décidés.

On met dans une cuiller de fer,

Asphalte, deux parties;

Huile d'olive et cire blanche, de chacune une partie;

Litarge en poudre, une partie;

On met le tout dans une cuiller de fer: on expose le tout à un feu, assez fort pour que la litarge brûle et noircisse. Les autres ingrédiens brûleront aussi, et acquerront la couleur noire. Une demi-heure du même feu suffira pour cuire cette matière. Quand elle est préparée, on la fait dissoudre dans une quantité suffisante de térébenthine pour la rendre propre à peindre.

Lorsque la couleur est appliquée, on expose le marbre à une chaleur suffisante pour que l'eau bouillonne légèrement dessus ; lorsqu'il est refroidi, on passe la pierre-ponce pour enlever ce qui n'est point entré dans le marbre. On pratique la même chose pour la couleur rouge.

Vous êtes parfaitement en état de prévoir les avantages que l'on peut retirer de ce petit moyen d'employer la couleur. Cependant je crois devoir vous en faire l'énumération.

Je commencerai par un éloge qui lui est particulier. Il répare un inconvénient de la nature des arts ; plus leurs opérations sont courtes et faciles, moins ils ont pour l'ordinaire de mérite et de durée. Cette manière de dessiner produit absolument le contraire ; elle n'exige, comme vous l'avez vu, en surplus de la pratique ordinaire, que le temps très-court de faire chauffer le marbre pour faire incorporer la couleur. Alors tout ce qu'on a dessiné, composition, paysage, ornemens, inscription, n'est plus soumis qu'aux seuls accidens du marbre ; la couleur l'égale absolument en durée ainsi qu'en solidité ; l'un et l'autre n'ont plus qu'un sort commun.

Indépendamment du plaisir de conserver les pensées des grands maîtres dans des panneaux de marbre, on peut les remplir par des compositions originales d'histoire ou de paysages encadrés dans des ornemens généraux.

Avec une médiocre dépense, on peut feindre ou plutôt imiter la sculpture, ou du moins diminuer le prix et le travail de celle qui traite de l'ornement ; car en donnant, avec cette couleur, des traits heurtés et plus

ou moins resserrés à la plume comme avec le pinceau dans les feuillages, dans les rinceaux, etc., ce moyen peut suppléer efficacement et très-promptement à un très-grand nombre de coups de ciseau.

Ce que je viens de dire sous entend la facilité, la promptitude et la moindre dépense avec lesquelles on peut exécuter toutes les inscriptions. Je sais qu'elles n'ont besoin que d'elles-mêmes pour frapper, et que les ornemens leur sont constamment étrangers. Je m'excuse d'avoir placé un ornement courant autour de la vôtre; elle est assez belle pour n'avoir besoin d'aucun secours; mais je n'ai pas voulu multiplier les marbres, et mon dessein a été de vous démontrer l'effet des ornemens délicats exécutés de cette manière.

J'ai fait copier ces deux figures d'après les peintures d'Herculanum; elles m'ont épargné la peine de faire d'autres choix; elles sont rendues de la grandeur des planches, et j'ai eu mes raisons pour choisir cette grandeur. Plus les dessins auroient été grands, moins leur exécution auroit convaincu de de la possibilité de faire des traits fins, déliés et renflés par le moyen de cette pratique.

Quelle que soit cette bagatelle, je la dois aux anciens. Sans le don que le public leur en a fait, sans la prévention favorable qu'ils méritent, et que je leur accorde peut-être plus qu'un autre, je ne l'aurois jamais recherchée. A ces titres, et plus encore à ceux de votre amitié, je vous en fais l'hommage.

Au mémoire du comte de Caylus on peut ajouter cette notice, extraite de l'encyclopédie.

« On est aisément parvenu à donner diverses couleurs au marbre. Les couleurs tirées des végétaux,

comme le safran, le suc de tourne-sol, le bois de Brésil, la cochenille, le sang de dragon, teignent le marbre et le pénètrent assez profondément, pourvu qu'on joigne à ces matières colorantes un dissolvant convenable, tels que l'esprit de vin, ou de l'urine mêlée de chaux vive et de soude, ou des huiles.

Mais on fera prendre au marbre des couleurs plus fortes, plus durables, et qui pénétreront plus avant en se servant de dissolutions métalliques, faites dans les acides, tels que l'eau-forte, l'esprit de sel, » etc.

Winkelmann parle aussi, dans son *Histoire de l'art de l'antiquité*, de statues de marbre peintes. Il cite à ce sujet, la *Diane* trouvée à Herculanum en 1750. (*Voyez tome I. page* 27.)

N°. 3.

La dissertation sur le *papyrus*, par le comte de Caylus, se trouve page 267 du XXVIe. tome des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Elle est longue et présente le résultat de beaucoup de recherches.

Cet académicien n'ignoroit point ni le nombre ni le mérite des savans modernes qui avoient écrit sur cette matière; mais ils ne l'avoient pas toujours envisagée du même côté que lui. Le père Mabillon et le marquis Maffëi n'étoient point entrés dans le détail de la fabrique du papier d'Égypte. Les bénédictins, dans leur nouveau traité diplomatique, avoient un peu plus approfondi la matière; mais on désiroit encore de plus grands éclaircissemens sur une chose que le temps rendoit déjà fort obscure; par la lecture du mémoire

du comte de Caylus, il est aisé de se convaincre qu'il en a bien plus *approché* que les autres, pour me rapprocher de ses expressions et ne lui rien ôter de sa modestie.

Le père Montfaucon avoit aussi traité cette importante matière; mais il s'étoit plutôt attaché à la description des manuscrits que le temps a respectés, qu'à l'explication de la fabrique du papier, et à la recherche de la plante qui le produisoit. C'étoit donc un sujet neuf pour le comte de Caylus.

N°. 4.

Les fouilles de *Velleja* n'ont point offert le même intérêt que celles d'Herculanum; mais elles n'ont pas laissé que d'avoir un prix aux yeux d'un antiquaire. Je vais me borner à rapporter ici un journal de ces travaux, tel qu'il s'est trouvé parmi les papiers du comte de Caylus. On peut consulter les derniers volumes du Recueil d'antiquités de cet académicien, si l'on veut connoître l'explication de quelques monumens de cette ville ancienne.

On recommença à faire les excavations du terrain où existoit la ville de Velleja, le 4 du mois de mai 1761, et l'on fut assez heureux pour découvrir le 5 une colonne de marbre veiné d'Égypte, semblable à celle qu'on trouva l'année passée : elle est d'une honnête hauteur et peu endommagée. On trouva aussi outre quatre monnoies de cuivre; une de cuivre couverte d'argent, et la sixième tout argent. Il y avoit dans le même endroit des morceaux de métal de différentes

qualités, qui, à ce qu'on voit, tenoient à des statues, à des plaques d'inscriptions et à d'autres ornemens; quelques-uns d'eux sont surdorés. On y trouve souvent des tuyaux de plomb.

Les 6 et 7, une autre colonne semblable à celle ci-dessus, mais un peu endommagée; ensuite un autre gros morceau de colonne; plusieurs médailles de métal; des tables de marbre plus ordinaire, et des piédestaux, avec des corniches de marbre fort poli qui paroissent avoir servi à des tables d'inscriptions.

Le 8, un petit buste de femme qui semble avoir été attaché à quelqu'autre ouvrage : elle porte sur la tête une espèce de casque. La matière est de bronze et l'ouvrage est médiocre. Des médailles, et d'autres morceaux d'ornemens en bronze et en marbre.

Le 9, un vase de bronze qui paroît fait au tour; il y manque quelque chose d'un côté; au bord il y a une espèce de crochet. Des médailles et d'autres petits ornemens de peu de conséquence.

Tout cela s'est découvert au bas d'un escalier qu'on trouva l'année passée : on compte d'en trouver un autre vis-à-vis.

Le 13, on fit une nouvelle excavation sur les bords d'un ruisseau vers le ponent. On découvrit à fleur de terre un pavé d'une chambre composé de chaux; on trouva quasi la moitié de deux pieds d'une petite statue de bronze; peu loin delà, une petite tête d'un bœuf et un piédestal pour une idole : le tout de bronze. Un morceau de verre couleur jaune, et transparent; par derrière il y est appliqué une feuille d'argent sur laquelle est tracée une tête de vieillard : on croit qu'elle étoit faite pour une bague. Des médailles, et des

fragmens de marbre et de bronze ; du plomb et du fer.

On trouva en même temps plusieurs morceaux d'inscriptions en marbre blanc : elles sont imparfaites, et on ne peut deviner ce qu'elles contenoient.

Une colonne de marbre veiné, et à vingt pieds delà, sa base : le travail est parfait.

Le 14, des médailles de métal rongées : deux d'argent bien conservées ; l'une de *Nerva* et l'autre de *Giordano*.

Dans les chambres qu'on a découvertes, il se trouvoit des tables fort minces de marbre très-fin d'Afrique, et de l'agathe qui servoient à paver les chambres et à revêtir les murs ; des corniches de granit d'Égypte. On croit, suivant la position où elles sont tombées, qu'on trouvera des ornemens de quelque magnifique palais. Des fragmens de corniches de métal, et, entre autres, trois assez considérables travaillées en bas-reliefs avec perfection.

Les 20 et 22, on découvrit une autre colonne avec son piédestal.

Un escalier avec quatre marches de marbre ; il est fort peu endommagé. On trouva aussi quelques vestiges d'un autre escalier qui conduisoit à une place ; des médailles et des fragmens de marbre précieux.

Depuis le 25 jusqu'au 30 de mai, on découvrit d'autres chambres. On y trouva plusieurs vases de terre ; mais si brisés qu'on ne peut pas savoir à quoi ils pouvoient servir. Du côté du levant, on y voit de grandes ruines à la profondeur de treize pieds.

Un chapiteau de granit d'Égypte, d'ordre corinthien, dans la septième chambre.

Un autre, d'ordre ionique, avec des morceaux d'ornemens de pierre qui indiquent d'autres ornemens supérieurs.

Dans la sixième chambre, deux colonnes de brocatelle rompues en deux; mais on peut les racommoder aisément; à quatre pas delà on trouva leur chapiteaux: aux angles il y a des petites statues d'enfans.

Un demi-pied de métal très-bien travaillé.

Des morceaux de tables de marbre avec des inscriptions; des fragmens d'ornemens en bronze et en marbre. Des médailles.

Les 2 et 3 de juin, un grand morceau de marbre blanc veiné, avec des inscriptions de deux côtés.

Un autre morceau de ce marbre avec inscription.

Une boule de bronze parfaitement ronde. Elle servoit apparemment pour ornement.

Une grande quantité de morceaux de marbre, et des corniches qui servoient à orner un grand piédestal qu'on a découvert en même temps.

Des pièces de corniches de bronze.

Un grand morceau de bronze avec des bas-reliefs qu'on ne distingue pas assez bien.

Un chapiteau d'ordre ionique de pierre blanchâtre, qu'on a trouvé au-dessus de l'escalier de Trajan.

Une médaille pesant....

Une inscription de marbre rompue en deux.

Une tête de femme d'albâtre de grandeur naturelle, avec une mante sur la tête, sculptée de main de maître. La tête étoit ajoutée au corps.

Une autre tête d'albâtre bien travaillée, faite, ainsi que l'autre, pour être ajoutée à un corps ou à un buste; elle est également couverte d'une partie

de son manteau, ou d'une mante; c'est la tête d'un homme.

Une statue représentant un homme d'environ six pieds de proportion ; elle paroît habillée de lin ou de voile. Son vêtement est celui d'un prêtre. Il lui manque une main. Elle est de marbre blanc.

Une statue de femme, de la même proportion : il lui manque la main gauche. Elle est vêtue en matrône romaine; mais de voile ou de gaze, de façon qu'on sent le nu sous le vêtement. Elle est d'une proportion plus svelte que celle de l'homme ci-dessus.

Le lendemain on en découvrit trois autres, dont on n'a point encore donné les descriptions.

Une autre statue d'un jeune homme de cinq pieds et demi.

Une médaille d'*Antonius Pius* bien conservée. Elle est d'argent.

On a retrouvé presque tous les bras et les mains de ces statues.

Je vais terminer ce journal par la description d'une fête à l'honneur de l'infant de Parme, lors de son passage à Velleja; elle est contenue dans la lettre suivante de M. du Tillot.

Colorno, le 5 septembre 1761.

L'infant alla coucher à Fregagnano, et le lendemain il passa à Velleja, où il eut bien du plaisir et beaucoup d'étonnement. Le spectacle du lieu fut unique ; les fouilles faites avec ordre en terrasses, les monumens jetés partout; le lieu dans la colline formant un amphithéâtre mêlé de bois, de toile, de tentes, de maisons

de planches faites proprement, peintes et faciles à transporter, quoiqu'à deux étages; les cabinets et salles à manger que l'on avoit fait en feuillages; les travailleurs dans le bas, des milices, des grenadiers provinciaux avec leurs bonnets et leurs uniformes; à côté de ces grenadiers, un monde de montagnardes avec leurs toges blanches sur la tête. L'on battit la breloque pour que les ouvriers dînassent; les grenadiers défilèrent d'un côté; toutes les femmes descendirent de la colline au son de deux cornemuses, les ouvriers et les paysans coururent danser avant que de dîner; car ils ne peuvent résister au son de cet instrument.

On vit dans l'instant, sur les fouilles, un bal de six ou huit cents personnes sur une terrasse de cet amphithéâtre. Les gens de la cour, les gardes spectateurs, formant des groupes dans le bas et sur les hauteurs; d'un autre côté, dans un style tout différent, des boîtes tirant; un orchestre de musiciens grimpés sur les arbres; des feux, des veaux et des bœufs à la broche pour les travailleurs, les milices, les paysans : tout cela formoit un spectacle riant et beau, telles que ces belles décorations pour les ballets des grenadiers, des paysannes, et des Savoyards donnés sur nos théâtres. Au milieu de ces cabanes ou salles de feuillages, il y en avoit une composée de toile peinte, comme une décoration représentant un temple antique, riche et ruiné. On voyoit des autels, des torses, des fragmens de colonnes; cela étoit recouvert de feuillages comme une ruine antique.

En haut, dans un reste de l'entablement, on lisoit une inscription, dans le goût antique, à l'honneur de l'infant; il entra dans cette salle; il prit la truelle et un

petit pic propre et fait exprès; il travailla un instant dans un lieu où il découvrit un pavé de marbre dont chaque carreau de marbre étoit bordé d'un lesteau en mosaïque; il y trouva en même temps deux médailles fort bonnes. Après deux heures de promenade, il alla à un lieu où l'on venoit de découvrir des fragmens de dix sortes de marbres précieux. On tira de terre un morceau de marbre en table; on aperçut une inscription; elle disoit en bon style, qu'aux yeux de *Philippe*, né pour le bien des arts, Velleja ressortiroit de ses ruines.

AUGUR. D.

C'étoit une espèce de décret des augures. L'infant fut flatté de cette galanterie. J'avois fait graver les caractères et l'inscription pendant la nuit. Son étonnement fut extrême, lorsqu'il vit les statues qui étoient dans une chambre tapissée de verdure, pour les faire ressortir davantage : il y en a de la plus grande beauté. Il remonta à cheval à quatre heures et demie, et partit plein de regret d'abandonner ce lieu. Il me parla vingt fois de Velleja. Il trouva une lampe qu'il vouloit envoyer à M. le comte de Caylus; mais je lui dis que nous lui avions envoyé des fragmens de pareilles lampes. Assurez-lui au moins, ajouta-t-il, que j'aurois voulu trouver quelque chosede son goût.

No. 5.

Tout ce que les anciens et les modernes avoient dit sur les embaumemens des Égyptiens, fut pour le comte de Caylus l'objet d'une étude particulière, et le sujet

d'un mémoire en deux parties (1). Dans la première il examina les matières en elles-mêmes, et discuta sur ce point les sentimens de l'antiquité, et ceux qu'on a nouvellement mis au jour; dans la seconde, il considéra les caisses, les ornemens des momies, et les autres objets qui peuvent y avoir rapport.

Son mémoire est précédé d'une espèce d'introduction historique fort courte, que je me plais à rapporter ici.

« La religion et la politique avoient, de temps immémorial, concouru chez les Égyptiens à établir l'usage de conserver les morts. Persuadés de l'immortalité de l'âme, il respectoient son ancienne demeure, et croyoient l'affliger en la laissant détruire. Un Égyptien eût été puni du dernier supplice, s'il eût fait la plus légère insulte à un corps mort. Le jugement qu'on rendoit sur la vie du mort pour savoir s'il méritoit la sépulture, les appartemens destinés dans la maison des riches à conserver les corps embaumés, les engagemens qu'on prenoit sur le corps, contribuoient à inspirer la paix et l'amour du pays, et entretenoient la tendresse et la vénération pour les parens. Les Égyptiens voulant procurer à leurs corps un parfait repos, leur ôtoient tout ce qui pouvoit produire la pourriture. Ils regardoient leurs tombeaux comme leurs demeures éternelles, et s'embarrassoient bien moins de la solidité de leurs maisons, qu'ils appeloient des hôtelleries.

Les anciens Perses, les Scythes, les Hébreux embaumoient les corps; ce n'étoit qu'une imitation im-

(1) Histoire de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome XXIII, page 119.

parfaite des Égyptiens ; il n'en reste rien aujourd'hui. Mais les corps embaumés en Égypte égaleroient en durée les pyramides, si l'avarice des Arabes ne les détruisoit tous les jours.

Les Égyptiens, selon les apparences, doivent l'idée de leurs momies aux corps qu'ils trouvoient desséchés dans les sables brûlans qui se voient dans une partie de l'Égypte, et qui, enlevés par les vents, ensevelissent les voyageurs et conservent leurs corps, en consumant les graisses et les chairs sans altérer le cuir. »

A ses propres recherches, M. de Caylus joignit le travail du célèbre *Rouelle*, qui ayant fait l'analyse des momies, composa sur ce sujet un mémoire qui se trouve entre ceux de l'académie des sciences. M. de *Lironcourt*, consul français au Caire (1), avoit envoyé au comte de Caylus quelque partie d'une momie, et un peu d'une partie résineuse et balsamique, qui entroit dans l'embaumement le plus précieux. Cette matière avoit été trouvée dans un vase séparé, et par conséquent n'avoit jamais été mêlée avec aucune graisse ni aucune partie du corps humain. C'étoit ou un attribut ou une offrande à la profession de l'embaumé. Il en falloit faire l'analyse et la retrouver dans les différentes momies qui étoient à Paris. C'est ce que fit M. Rouelle.

(1) M. de Lironcourt correspondit pendant quelque temps avec le comte de Caylus. On trouve dans un Recueil qu'on vient de publier, une de ses lettres où il parle de l'Egypte d'une manière assez curieuse. (Voyez *Lettres sur Constantinople, etc.*

N°. 6.

Pour appuyer les explications que donne le père Paciaudi, au sujet de ces têtes qu'il met dans la classe des momies égyptiennes, on pourroit ajouter que ces têtes embaumées sont toutes tirées des anciennes sépultures de Memphis et des villes voisines. Or, depuis les anciens Égyptiens, on n'a plus enterré personne dans ces fameux cimetières; la plupart même sont encore inconnus, ou c'est le hasard qui les fait découvrir successivement.

Uu Arabe, en cherchant toute autre chose, découvre l'ouverture d'un de ces souterrains; il y descend; il le fouille, et il y trouve des momies couvertes d'hiéroglyphes: c'est apparemment d'une de ces momies qu'est séparée la tête dont il est fait mention dans cette lettre; car les Arabes, pour chercher de l'or, brisent toutes ces momies, et ils en vendent ensuite les morceaux.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE
DES LETTRES.

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES MATIÈRES

contenues dans ce volume.

A

C

D

E

F

G

H

I

L

M

O

P

R

S

T

U

V

FIN.

